COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc 25 cent. le Volume —
PAR LA POSTE, 1 FR. 50 CENT.

MÉRY

UN MARIAGE DE PARIS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE GRAMMONT

35e ANNÉE

LA PATRIE

JOURNAL QUOTIDIEN

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET FINANCIER

Par l'organisation spéciale de son service d'Informations, de Télégramme et de Correspondances

LA PATRIE est toujours promptement et sûrement renseignée

Magnifiques PRIMES GRATUITES offertes à tous les Abonnés :

LES MÉMOIRES DE M. GUIZOT, 8 vol. in-18, comprenant les événements politiques depuis 1814, et dont la valeur en librairie est de 60 francs. — **L'UNIVERS ILLUSTRÉ.** — Environ **2,000 volumes** de la Maison MICHEL LÉVY frères : Ouvrages illustrés, richement reliés et dorés sur tranches. — Partitions complètes de la Maison L. ESCUDIER **DON JUAN** (Mozart,) ; **LE BARBIER DE SÉVILLE** (Rossini) ; — **LOUISE MILLER** (Verdi) ; **MINA** (Amb. Thomas,) ; — **JEANNE D'ARC** (Verdi), etc., etc.

ABONNEMENTS : { PARIS..... **13** fr. **50** c., **27** fr., **54** fr. / DÉPARTEMENTS. **16** » » **32** **64**

Pour s'abonner, envoyer un MANDAT-POSTE *à M. l'Administrateur de* LA PATRIE

Rue du Croissant, 12, Paris

PARIS-JOURNAL

POLITIQUE ET FINANCIER

PRIMES :

MONTRE ALUMINIUM OU PENDULE RÉVEIL-MATIN POUR RIEN

PENDULE RENAISSANCE OU MONTRE EN VERMEIL

Pour **15 francs** en sus de l'Abonnement

PRIMES livrées de suite — UN SEMESTRE D'AVANCE

MONTRE EN OR

POUR **32** FRANCS

En sus de l'Abonnement

Abonnement d'un an : 64 fr.

9, *rue d'Aboukir*, 9

PRIMES livrées de suite — UN SEMESTRE D'AVANCE

PQ
2364
M2
M2
1873
SMRS

UN

MARIAGE DE PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE MÉRY

Format grand in-18

LES AMOURS DES BORDS DU RHIN	1 vol.
UN CRIME INCONNU	1 —
LES JOURNÉES DE TITUS	1 —
MONSIEUR AUGUSTE, 2e édition	1 —
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU	1 —
LES NUITS ANGLAISES	1 —
LES NUITS ESPAGNOLES	1 —
LES NUITS ITALIENNES	1 —
LES NUITS D'ORIENT	1 —
POÉSIES INTIMES	1 —
THÉATRE DE SALON, 2e édition	1 —
NOUVEAU THÉATRE DE SALON	1 —
LES UNS ET LES AUTRES	1 —
URSULE, 2e édition	1 —
LA VÉNUS D'ARLES	1 —
LA VIE FANTASTIQUE	1 —
UN AMOUR DANS L'AVENIR	1 —
ANDRÉ CHÉNIER	1 —
LA CHASSE AU CHASTRE	1 —
LE CHATEAU DES TROIS TOURS	1 —
LE CHATEAU VERT	1 —
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE	1 —
LES DAMNÉS DE L'INDE	1 —
UNE HISTOIRE DE FAMILLE	1 —
UN HOMME HEUREUX	1 —
UN MARIAGE DE PARIS	1 —
UNE NUIT DU MIDI	1 —
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS, 2e édition	1 —
TRAFALGAR	1 —
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS	1 —
LE TRANSPORTÉ	1 —

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie

UN

MARIAGE DE PARIS

PAR

MÉRY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction et de traduction réservés

UN MARIAGE DE PARIS

I

UNE LETTRE DE PROVINCE

Les passants qui n'ont pas de maison, et qui sont condamnés à l'éternel état de locataires, s'arrêtent toujours sur le boulevard des Capucines, pour contempler un instant, avec l'œil morne de l'envie, un petit hôtel décoré d'un joli jardin, visible l'été, à travers une grille.

Le 15 mai 1845, les passants s'arrêtaient là, en plus grand nombre que de coutume, pour regarder une scène de bonheur domestique, dans un cadre de gazon et de fleurs.

Un jeune homme et une jeune femme, assis sur des siéges de jardin, causaient ensemble et semblaient ne pas se douter qu'il y eût du monde parisien autour d'eux.

Les passants ne se contentaient pas, cette fois, d'en-

vier le sort du propriétaire de cette jolie maison : ils se retiraient en donnant encore un soupir de jalousie à ces jeunes époux si heureux.

La jeune femme tenait une lettre ouverte et la lisait à son mari. Voici cette lettre :

« MA CHÈRE LUCILE,

« Quand nous étions toutes petites filles, toi et moi, « au pensionnat de la rue de Clichy, nous faisions « les plus doux rêves du monde; nous voulions épou- « ser deux amis, jeunes, riches et beaux, habiter la « même maison, vivre en commun, à Paris et à la « campagne; voyager en Suisse, et donner à nos en- « fants le même précepteur.

« Tu te souviens de toutes ces folies, mon ange, et « bien des fois tu as dû rire, comme j'en ris en ce « moment.

« Nous nous sommes mariées, à peu près le même « jour, il y a deux ans.

« Tu as pris un jeune homme que tu aimais, et « moi j'ai épousé un homme jeune que j'estimais. « Ton mari est charmant, le mien est grave. Vous « habitez votre beau Paris, et nous habitons la pro- « vince. Vous êtes oisifs, et nous travaillons. Nos « rêves d'enfance ne sont point encore réalisés.

« Mon mari, qui est un des grands-prêtres de l'in- « dustrie française, est absorbé par les soins qu'il « donne à son usine : quand il trouve des loisirs dans « sa journée, il me les consacre; le soir, à sept « heures, ses occupations sont terminées; et il est « tout à moi.

« Nous passons des soirées fort calmes, en tête-à- « tête, le plus souvent, et quelquefois avec le maire, « ou quelque conseiller municipal. Nous avons ici un « théâtre, mais les acteurs manquent, et quand il y « a des acteurs, ce sont les spectateurs qui manquent

« à leur tour. Le dictionnaire de Vosgien affirme que « cette ville *renferme huit mille âmes;* c'est possible, « mais je n'ai jamais vu les corps de ces huit mille « âmes dont parle Vosgien.

« Tu vas croire, peut-être, ma bonne Lucile, que je « m'ennuie à mourir, et que je pleure sur mon « sort.

« Désabuse-toi ; les secrets de la vie me sont incon- « nus, mais quelque chose, dans mon instinct, me dit « que cette existence monotone est peut-être la seule « où le bonheur se rencontre ; et à mesure que je « m'habitue à aimer mon mari, je sens qu'il y a du « bon dans cette solitude, où il ne trouve que son tra- « vail et moi, où je ne vois que ma maison et lui.

« Avant le jour de l'expérience, nous ignorons « beaucoup de choses, nous autres femmes ; mais « nous devinons vaguement les orages qui peuvent « éclater dans notre vie quand nous la livrons au fra- « cas du monde. La vie calme amène les ennuis, c'est « possible ; la vie bruyante amène les douleurs, c'est « inévitable : il n'y a pas à balancer sur le choix.

« Ainsi, ma chère Lucile, ne me plains pas trop, « écris-moi à tes premiers loisirs, si tu en as, et aime- « moi toujours.

« LÉONIE CHARVEL. »

La jeune femme plia lentement la lettre de son amie de province et regarda d'un œil sérieux son mari qui riait aux éclats.

— Cette pauvre Léonie ! dit-il après l'éclat de rire, la voilà bien loin de ses rêves enfantins de la rue de Clichy !... Mais conçoit-on qu'il y ait des gens assez bourgeois, assez végétaux pour s'embaumer de leur vivant, à la barbe de Gannal, et s'ensevelir dans ce tombeau qu'on appelle une petite ville de province.

— Tout le monde n'a pas vos idées, monsieur Cy-

prien de Mayran, mon cher mari, — dit la jeune femme en caressant l'ivoire de son menton avec la lettre de son amie, — il faut avoir de l'indulgence pour les bourgeois et les végétaux.

— Voyons, ma belle Lucile, poursuivit Cyprien, consentirais-tu à quitter notre Paris, notre Opéra, nos boulevards, nos fêtes de tous les jours et de toutes les nuits, pour aller vivre dans une ville de huit mille âmes dont on ne voit jamais les corps?

— Sans doute, Cyprien, si tu m'accompagnais dans mon exil.

— Bah! elles disent toutes cela, les femmes, et si on les met à l'épreuve, elles crient qu'elles manquent d'air quand elles n'ont plus sur leur tête la coupole du Panthéon de leur Paris.

— Eh bien! mettez-moi à l'épreuve...

— Ce seraient des frais de chaise de poste inutiles, mon ange... Vois-tu, Lucile, je connais ton adorable sexe, comme si je l'avais inventé. Une jolie femme, la plus chaste, la plus honnête, a des habitudes de coquetterie invincibles; on est jeune, on est belle, on est riche, et on veut jouir en public de cette volupté innocente que donne un concert éternel d'admiration. C'est fort naturel.

— Oh! Monsieur, vous inventez un sexe à part, pour vous dédommager de n'avoir pas inventé le nôtre...

— Tu es une enfant, Lucile, et la lettre de ta Léonie n'a pas le sens commun. Je n'ai vu qu'une seule fois ton amie de pension, et son industriel époux. Léonie aurait pu être belle, si Dieu l'eût voulu; et son mari a été oublié sur la liste des jolis garçons : cela explique leur goût pour la retraite. Ils n'ont rien à gagner à se laisser voir par les amateurs du beau.

— S'ils sont heureux, que peuvent-ils demander de plus?

— Ah ! voilà précisément ce que je nie ! dit Cyprien. Le bonheur ne consiste pas seulement à s'admirer, en tête-à-tête matrimonial, comme deux tourterelles dans une cage ; le bonheur a d'autres exigences. On est heureux de s'entendre dire, quand on passe : Voilà un bel homme ! voilà une belle femme ! voilà de beaux chevaux ! voilà une élégante livrée ! On est heureux d'être considéré par les autres comme heureux. On est heureux d'exciter l'envie, et même d'humilier un peu ses voisins et ses amis. Enfin, s'il faut tout dire, je suis heureux, moi, lorsque j'entre dans ma loge, à l'Opéra, ou que je descends de cheval sur le boulevard, d'entendre dire : Voilà un fort joli garçon ! Cela me caresse l'oreille comme une lèvre de velours ; et je ne suis qu'un homme pourtant ! Que serait-ce si j'étais femme, et que j'entendisse autour de moi l'éloge de ma beauté !

— Mon ami, vous êtes un fat, dit la jeune femme avec un sourire sérieux.

Cyprien frappa légèrement sa femme au visage avec une tige de dahlia qu'il tourmentait dans ses doigts depuis le commencement de l'entretien, et poursuivit en riant :

— Lucile, mon ange, tu défends ton amie absente, et tu fais bien. On doit toujours défendre les absents, même quand ils ont tort ; mais, à coup sûr, tu la défendrais moins si elle était ici.

— Et pourquoi, Monsieur ?

— Ah !...

— Je ne comprends pas ce ah !

— C'est un manosyllabe bien clair pourtant.

— Pour celui qui le prononce.

— Pour celui qui sait l'écouter... Enfin, il faut aider tes oreilles paresseuses, ma chère Lucile... je mets mon indiscrétion sur ta conscience. Tu sauras donc que ta prude Léonie m'a regardé d'un certain air qui

ne manquait pas de promesses pour un avenir peu éloigné du présent.

— Mon Dieu! de combien de femmes avez-vous dit la même chose, Monsieur? de cent, au moins?

— Cela ne détruit pas les promesses de Léonie : c'est une de plus à ajouter au cent, voilà tout.

— Les hommes sont plus femmes que nous avec leur amour-propre de démon, — dit Lucile, en enfonçant la pointe de son joli pied dans le sable du jardin.

— Au reste, ajouta Cyprien, ma vertu n'a couru aucun danger en cette occasion. J'ai pris devant ta Léonie la contenance gauche d'un écolier qui ne comprend pas le langage muet d'une femme amoureuse; et je me suis applaudi de ma conduite, car Dieu me préserve d'humilier une femme.

— Oh! cela est vrai; je me plais à le reconnaître. Vous êtes délicat comme don Juan.

Le jeune mari secoua longtemps un éclat de rire dans le feuillage d'un saule pleureur qui l'ombrageait.

Et les passants du boulevard des Capucines continuaient à faire leur métier de passants.

Devant la grille du jardin au fond duquel causaient les deux époux, on disait, çà et là, dans les groupes :

— On voit bien que ce sont deux jeunes mariés.

— La femme est une belle brune... Vingt ans tout au plus.

— Le mari est un homme superbe; j'attends qu'il se lève pour voir s'il est grand.

— Oh! il s'est levé tantôt; il a au moins trois pouces plus que moi, et je ne suis pas petit.

— Je n'aime pas ses cheveux.

— De la femme?

— Oh! non! la femme a des cheveux noirs magnifiques; je parle des cheveux du mari.

— C'est la couleur des cheveux de mon frère; un blond tirant sur le roux.

— Comme ils ont l'air de s'aimer!

— Je crois bien : ils sont jeunes, beaux, riches, avec une maison comme celle-là! Si ceux-là ne s'aiment pas, il faut abolir le mariage et nous faire Turcs.

Ces propos et d'autres du même genre cessèrent bientôt; nos deux jeunes époux venaient de monter dans leurs appartements respectifs pour achever leurs toilettes de premières loges : c'était jour d'Opéra, et de Mayran ne manquait jamais ce spectacle, dont il se croyait un acteur obligé.

Notre jeune mari réglait toujours son temps et le pas de ses chevaux pour arriver au premier acte, et ouvrir sa loge sur l'*andante* d'un duo ou d'une cavatine. On jouait ce soir-là *le Comte Ory*, pour introduction à un ballet.

Madame de Mayran s'assit, et supporta bravement, avec le courage de l'habitude, les feux croisés de mille lorgnettes, impitoyables envers la beauté. Son mari resta debout, comme un point de mire de tir, et pendant que l'orchestre chantait une mélodie d'amour à rajeunir les vieillards, il débita ce monologue à sa femme qui écoutait Rossini.

— Ah! j'aperçois madame la comtesse d'Essonne dans sa loge; la voilà de retour d'Italie, avec un visage un peu souffrant, mais toujours belle comme un ange tombé...

« Je viens de saluer mademoiselle de Vismes.. C'est une bien belle tête qui a oublié de trouver un corps...

« Oui, je ne me trompe pas, voilà madame de Vivonne; c'est toujours la plus jolie femme de Paris... avec sa sœur mademoiselle d'Eyrague, qui doit épouser notre ami le référendaire à la Cour des comptes... j'ai oublié son nom...

« Voilà le fils du général Morecour: on m'a soutenu l'autre jour qu'il était plus bel homme que le duc d'Alméda. Il y a des aveugles partout, excepté à l'hospice des Quinze-Vingts! Le fils du général serait un Antinoüs... chez les Lapons...

« Oui, c'est bien lady Hastings qui s'épanouit dans une baignoire à côté de l'avant-scène; une blonde adorable et qui méritait d'être brune; sa chevelure étincelle comme une girandole de gaz... Avec quelle adresse elle a choisi, pour mari, ce petit habit noir, qui a cousu une tête de mandrille à son collet. Voilà comme on encourage les adorateurs!...

« Vraiment, l'Opéra, ce soir, est en fête; je n'ai jamais vu de plus jolies femmes et des toilettes plus riches; chaque loge est un écrin de beauté.

L'acte finit. Un coup léger retentit mollement à la porte de la loge, et un jeune homme entra.

C'était Rodolphe Jeffery, un des amis, ou pour mieux dire, une des connaissances de Cyprien, car notre Cyprien avait trop d'heures à dépenser, dans l'adoration de sa propre personne, pour avoir des amis.

Rodolphe avait vingt-six ans; il était élégant de mise et de tournure, sans préméditation et comme à son insu : sa taille et son visage ne le recommandaient pas aux yeux des femmes, sous les avantages apolloniens de M. de Mayran; aucune admiration bourgeoise ne l'avait honoré ou affadi du titre de joli garçon, mais il avait dans son regard, dans son geste, sa parole et son esprit, tant de grâce exquise et de séduction naturelle, qu'on voyait disparaître sur sa personne, même au premier abord, tout ce que la nature y avait ciselé d'incorrect et de défectueux.

— Ah! c'est toi, mon petit Jeffery, — dit Cyprien en présentant le bout de son doigt au visiteur, — voilà quinze grands jours que je te demande à tous les échos de ton portier.

Rodolphe Jeffery salua respectueusement madame de Mayran, et après quelques formules échangées pour plaire à l'usage, il répondit à Cyprien :

— J'habite la campagne depuis le 19 mai, mon cher Cyprien.

—Diable! quel empressement, mon petit Rodolphe! tu te fais homme des champs de bonne heure... Nous ne partons, nous, que dans une quinzaine pour notre ennuyeux château... Il faut subir la mode et la corvée de l'été, sous peine d'être soupçonnés de tenir boutique à Paris.

Au moins, si nous avions, pour voisinage, le personnel féminin de l'opéra de ce soir; mais notre maudit château est enclavé entre deux manoirs de douairières, qui ont été les maîtresses de Louis XV, à ce qu'elles m'ont laissé soupçonner. Il faut vivre avec cette société jusqu'en octobre, et entendre causer tous les soirs de madame du Barry, du *Devin du village*, du régicide Damiens, et de toutes ces vieilleries Pompadour, qui nous poursuivent depuis notre berceau. Je m'endors en y songeant.

— Mais il me semble, monsieur de Mayran, dit Lucile, que vous n'êtes pas absolument seul à la campagne.

— Absolument seul, quand les maîtresses de Louis XV n'y sont pas.

— Pourtant, j'ai toujours le bonheur de doubler votre isolement, dans vos ennuis de la belle saison.

— Oh! c'est juste, c'est juste... Mais... mais vous et moi, Lucile, nous ne faisons qu'un... Ah! il faut convenir que j'ai trouvé là quelque chose de fort galant pour un mari.

Lucile fit un mouvement imperceptible d'épaules, et dirigea sa lorgnette dans les profondeurs du cintre de l'Opéra.

Le rideau était levé, le second acte du *Comte Ory*

marchait vers sa fin, et Cyprien, qui poursuivait sa revue de loge en loge, se retourna brusquement vers son jeune ami Rodolphe, et lui dit :

— Ah ! je comprends ton escapade, maintenant, mon petit Rodolphe ; il y a aux secondes loges de face une fraîche rose de mai, avec un visage de madone, un maintien de couvent, et un corsage virginal, que j'ai reconnue tout de suite. C'est mademoiselle Adrienne de Sivory. Voyez, comme il se trouble, cet enfant de Rodolphe, parce que j'ai découvert sa fiancée !... Impossible de me tromper, moi !...

— Mon Dieu ! dit Rodolphe en riant ; je ne fais pas un mystère d'une chose connue.....

— Lucile, dit Cyprien en se retournant vers sa femme, je vous présente un futur mari, notre ami Rodolphe.....

— Monsieur se marie aussi ? dit Lucile avec un soupir modulé sur cette phrase interrogative.

— Oh ! ce n'est point un secret, Madame, répondit Rodolphe. Mon mariage est conclu entre les deux familles. J'attends la majorité légale de mademoiselle Adrienne de Sivory...

— Et il l'épouse, ajouta Cyprien.

— Elle est donc bien jeune encore, votre fiancée ? demanda Lucile.

— Elle a treize ans et quelques mois, Madame.

— J'étais en pension à cet âge, et je voudrais bien y être encore...

— Pourquoi donc, Lucile ? dit Cyprien.

— Pour apprendre ce que je ne sais pas.

— Avec cette ambition, remarqua Cyprien, on passerait sa vie sur les bancs d'un collége, et on mourrait ignorant...

— Et heureux, ajouta Lucile.

— Je pense bien que mademoiselle Adrienne n'est pas de cet avis ; demandez à Rodolphe.

— Mademoiselle Adrienne, dit Rodolphe, est soumise à la volonté de sa mère ; on lui désigne un mari, elle le prend.

— Alors, observa Cyprien, ce n'est pas un mariage d'amour comme le nôtre.

— L'amour viendra probablement, répondit Rodolphe.

— De quel côté ? demanda de Mayran.

— Des deux côtés, répondit Jeffery. On ne m'a pas encore donné le temps d'aimer mademoiselle Adrienne. Sa mère la tient à distance de mes déclarations. Je m'essaie à l'aimer de loin ; mais je suis sûr que je me ménage une véritable passion dans l'avenir.

— Messieurs, dit Lucile, vous plairait-il de faire un moment de silence ? Je voudrais bien entendre le duo final ; on va bientôt le commencer.

— J'adore ce duo, dit Rodolphe ; au moins, personne, dans ce duo, ne hurle sur la scène ; personne ne tourmente du cuivre dans l'orchestre, et je ne connais pas de musique où la passion et l'amour crient plus fort que dans ce duo. Il n'y a que Rossini qui sache faire tant de bruit avec le silence.

— Ce que vous dites là est bien vrai, — dit Lucile en attachant sur Rodolphe un long regard de satisfaction.

— Je ne te croyais pas si fort en musique, Rodolphe, dit Cyprien ; tu viens de parler comme un feuilleton du lundi.

— Monsieur de Mayran, dit Lucile, taisons-nous quand Rossini chante.

— A la bonne heure, dit Cyprien.

Et il se mit à achever, avec les yeux, son voyage autour de la salle de l'Opéra.

A l'entr'acte, Rodolphe Jeffery salua madame de Mayran, serra avec ses mains les deux bouts de gants que lui présenta Cyprien, et comme il sortait·

— Viendras-tu nous faire une visite aussi courte à la campagne le mois prochain? lui dit celui-ci.

— Oh non! répondit Rodolphe; on traverse une loge, mais on s'arrête dans un château.

Quelques instants après, Cyprien proposa un tour de foyer à sa femme, qui refusa par un mouvement de tête fort léger.

— As-tu remarqué l'embarras de ce pauvre Rodolphe? dit Cyprien; il est venu sournoisement nous demander l'hospitalité d'un acte pour admirer au télescope, dans cette voie lactée de femmes, l'étoile de son amour. Ce bon enfant est timide envers une petite fille qu'il doit épouser!

— Cela se conçoit, remarqua Lucile froidement.

— Je crois bien, que cela se conçoit, poursuivit Cyprien; c'est un assez bon diable, qui ne manque pas d'esprit, mais il a un corps si chétif, une tournure si gauche, et une figure si favorisée par la laideur, qu'il ne veut pas se prodiguer devant sa fiancée avant le contrat. Rodolphe gagne à être vu de loin, et quand sa belle Adrienne le regarde, il exploite la distance à son profit.

— Comme vous maltraitez vos amis ! dit Lucile.

— Oh ! je lui ai dit cela cent fois à lui-même ! Jeffery n'a point de prétentions; il sait qu'il n'appartient pas à la race des Adonis. Les hommes ont plus de philosophie que les femmes, ils supportent avec résignation le poids de la laideur.

Le ballet commença, et Cyprien s'assit pour écouter la pantomime avec une attention de connaisseur.

Le silence ne fut pas long; notre jeune mari se ménagea encore un petit monologue sur le personnel des danseuses.

— Cela me rappelle, ajouta-t-il, l'effet que m'a produit, l'an dernier, un ballet que j'ai vu à Londres, à Drury-Lane, dans les huit jours que j'ai passés en An-

gleterre. Il y avait un pas délicieux, dansé par trois étoiles, trois femmes ravissantes, faites comme les trois Grâces de Pradier. Je ne conçois pas que l'Opéra se laisse enlever toutes ses Hélènes par les Pâris de l'Angleterre. Toutes les belles artistes du monde devraient être domiciliées chez nous. Je paierais quatre fois le prix de ma loge, si on me montrait dans un ballet les plus charmantes danseuses, non pas de l'Europe, mais de l'univers. Pourquoi n'a-t-on pas ici un certain nombre de véritables Almées, Bayadères et Asparas, engagées en Égypte et dans l'Inde par les soins de nos consuls orientaux? Cela ne ruinerait pas l'administration du théâtre; on leur donnerait à chacune le double d'appointements qu'elles ont chez elles, deux poignées de riz à l'eau pour leurs feux, et nous aurions ainsi dans les ballets toutes les nuances de la beauté terrestre, depuis le blanc mat d'Albion jusqu'à l'ébène abyssinien, en passant par le rouge des îles Marquises et le cuivre du Coromandel.

Madame de Mayran regardait son mari avec une expression de figure impossible à décrire, et qui participait de l'ironie et de la pitié; le monologue fini, elle se renversa nonchalamment sur son fauteuil, inclina sa tête sur l'épaule droite, et d'une voix calme:

— Voilà un enthousiasme que j'aime! vous êtes admirable, monsieur de Mayran, lorsque vous parlez des femmes, et notre sexe doit en être bien fier. Comment donc! voilà une salle de spectacle illustrée ce soir, comme un album anglais, des plus jolis visages de Paris; vous leur avez envoyé à tous un madrigal sur les ailes de votre lorgnette. Puis les danseuses blanches de Londres et de la rue Lepelletier ont reçu vos hommages; un autre, moins galant que vous, se serait borné à ce contingent honnête; mais votre ambition ne se contente pas de si peu; il faut à votre enthousiasme insatiable tous les gynécées de l'uni-

vers, et même les nuances du beau sexe tatoué sous l'équateur.

— Mon ange, dit Cyprien avec une figure radieuse composée pour le public, ta raillerie est d'un très-bon goût, je l'accepte en riant, et je reste dans mes opinions.

C'était la première fois que Lucile parlait à son mari en termes qui ressemblaient à la plainte d'un amour-propre blessé chaque jour; mais Cyprien, dont l'intelligence comprenait admirablement toutes les choses de la vie, ne descendait jamais du haut de son orgueil au fond de la pensée des femmes.

Avant la fin du spectacle, madame de Mayran se leva, Cyprien ouvrit la porte, offrit son bras en jetant un dernier regard circulaire aux loges, et descendit avec sa femme l'escalier du théâtre sans dire un mot.

Quelques minutes après, le jeune couple descendait de voiture devant son hôtel.

Lucile se retira dans ses appartements, son mari venait de lui annoncer, avec un respectueux baisement de mains, qu'il était obligé de se lever de très-bonne heure, pour assister à un pari au tir aux pigeons, où les plus adroits du sport, M. Cat..... et lord S... devaient faire assaut à trente *yards*.

Cyprien sonna son domestique et entra dans sa chambre.

Le domestique monta l'escalier avec l'agilité d'un lutin : c'était un Italien de Zante greffé sur le Grec; jeune ou vieux, spirituel ou stupide, honnête ou fripon, à volonté, il se nommait Ugolo.

Sa tête, dégarnie avant l'âge, laissait à découvert un front à saillie, dont les protubérances annonçaient l'ébullition permanente de tous les péchés capitaux. Ses yeux, d'un vert mat, son regard fixe, son nez copié sur un bec d'oiseau fauve, ses joues brûlées par l'haleine intérieure des passions, sa barbe rude et

noire, composaient un ensemble de physionomie repoussante et curieuse à la fois.

Cette tête s'agitait sur un corps souple, gracieux, tissu de nerfs d'acier, et soutenu par des pieds flexibles qui semblaient cacher des griffes, dans une élégante chaussure de dandy.

— Ugolo, vous me réveillerez à six heures, demain, dit Cyprien; vous sellerez deux chevaux, et vous porterez cent louis pour mes paris de pigeons.

Le domestique s'inclina et se retira dans un cabinet voisin, où il dormait à côté de son maître.

Lucile s'était assise, en entrant dans sa chambre, et resta quelques heures immobile et pensive dans sa brillante toilette d'Opéra : elle se retourna de tous côtés avec tristesse, comme pour chercher un interlocuteur consolant.

Puis, changeant de place, elle prit une feuille de papier et une plume, et écrivit une lettre à son amie, comme pour trouver un peu de repos dans un simulacre d'épanchement.

Cette lettre, fort longue, renfermait des détails intimes et des confidences tristes : le portrait de Cyprien de Mayran y était tracé en ces termes :

« Mon mari n'a pas été créé pour vivre avec une « femme; cependant, aucune de ses actions ne porte « le caractère de la méchanceté; il jouit de cette orga- « nisation faite d'égoïsme serein, qui ne lui permet « pas de songer à faire du mal, parce que sa béatitude « en serait troublée.

« Il porte pompeusement son corps, comme une « relique vivante, et s'expose à la vénération des « jeunes gens et des jeunes femmes.

« Au reste, il n'éprouve pas le besoin de se mettre « en contact avec les hommes, tant il se plaît avec « lui-même, tant il se trouve heureux de vivre avec « lui!

« Son intelligence est grande; mais il ne s'en sert « que pour se tromper. Son esprit est formé d'une « raillerie perpétuelle qui fait regretter souvent la « bêtise.

« Mon mari n'a pas les vices, les défauts, les pas- « sions qui rendent malheureux : pourtant, il y a au « fond de ce caractère tous les éléments d'une catas- « trophe domestique.

« Je t'écris en robe de gala, ma bonne Léonie; eh « bien! en regardant ma toilette à travers mes larmes, « il me semble que je suis couverte de haillons. Est- « ce une révélation de l'avenir?

« Brûle ma lettre. Que tu es heureuse; je puis « garder la tienne et la montrer à ton mari!

« LUCILE. »

L'aube blanchissait le fronton de la Madeleine quand cette lette fut finie. Madame de Mayran renonça au sommeil, et attendit le jour, abîmée dans ses cruelles réflexions.

II

LA VIE DE CHATEAU

A peu de distance de la station de Nanterre, on rencontre, dans un massif de vieux arbres lézardés, un château bâti sous Louis XIII, dans ce style d'architecture où domine la brique rouge, comme la place Royale, au Marais.

Seulement, l'humidité de la campagne et le voisinage des arbres ont effacé peu à peu la teinte primi-

tive de ce manoir, et ont tissé sur ses murs un voile de mousse sombre, d'où se détachent çà et là quelques tiges de fleurs sauvages, mentionnées dans la Flore des tombeaux.

Ce château n'a que deux étages ; il s'élargit démesurément et s'élève peu : deux tours le dominent à ses extrémités.

Le perron fait compter dix marches vermoulues et mal assises.

Une grande porte cintrée permet de voir, quand elle est ouverte, un vaste vestibule, dont les murs disparaissent sous d'immenses tableaux complétement noirs.

Les salons du rez-de-chaussée offrent un mélange de luxe des autres siècles et du goût moderne. C'est un assortiment de curiosités conquises à la criée des encans, ou à l'hôtel Boullion, ou chez Gamba.

La pièce principale est correctement meublée; on y voit ce que la main du tapissier parisien pose, cloue, ajuste aujourd'hui dans tous les salons.

Plus tard, nous monterons l'escalier à rampe de pierre, et nous visiterons les étages supérieurs.

Trois mois après les scènes domestiques détaillées dans le prologue, un soir du mois d'août, à dix heures, Cyprien de Mayrau, quitta le convoi à la station de Nanterre, et se rendit à pied à son château, celui dont nous venons d'esquisser le dessin au trait.

Le domestique Ugolo attendait son maître sur le perron; il se leva brusquement en reconnaissant le pas de Cyprien, et courut au devant de lui avec un flambeau à la main, car la voûte épaisse des arbres, et la teinte sombre du manoir, défendaient aux étoiles de laisser tomber sur la terrasse le moindre rayon conducteur.

— Oh! c'est décidé! dit Cyprien, — comme s'il se fût parlé à lui-même, — dorénavant, je viendrai à la

campagne à cheval, par la route d'Asnières. Si on se met en retard cinq minutes de plus, à l'Opéra, on manque le dernier convoi... — Ugolo, les soirs d'Opéra, tu tiendras deux chevaux sellés, au coin de la rue de Provence... Je meurs de chaleur et de soif... On n'a pas même le temps de prendre une glace chez Tortoni...

— Il y a des glaces pour Monsieur au château, dit Ugolo avec une voix d'une douceur très-italienne.

— Ah! voilà une attention dont je te sais gré... Vite, sers-moi à la salle; débarrasse-moi de cet habit serré qui m'exprime comme une orange; donne-moi ma veste créole, ferme la porte, ouvre la fenêtre, et fais toutes ces choses à la fois, mon petit démon.

En un clin-d'œil Cyprien fut obéi; il s'était assis devant une table chargée de toutes les fraîches et suaves friandises de la saison, et Ugolo, debout, semblait attendre de nouveaux ordres, comme un lévrier qui interroge le chasseur.

— Ugolo, — demanda Cyprien d'un ton assez insouciant, — Madame s'est-elle retirée de bonne heure?

— Au tomber de la nuit.

— Y a-t-il eu quelques visites?

— Les deux voisines... Oui, voilà tout.

— Oh! les inévitables douairières!... A-t-on un peu chaudronné au piano?

— Non, Monsieur.

— Et dans la journée, personne n'est venu par les convois de Paris ou de Saint-Germain?

— Personne!... Ah! j'oubliais... que Monsieur me pardonne cet oubli... ce jeune homme est venu... l'ami de Monsieur...

— Quel ami? Je n'en ai pas... Tu veux dire une connaissance!

— Oui, Monsieur, cette connaissance qui s'appelle Rodolphe Jeffery.

— Tiens, ce petit monstre est venu!... Il a été surpris de ne pas me rencontrer?

— Je l'ai trouvé peu surpris.

— Avec quel air il dit cela, ce diable d'Ugolo! — Ah! tu l'as trouvé peu surpris?

— Il s'est assis quelques heures dans le salon, et pour se reposer, ma-t-il dit en sortant.

— Il était donc bien fatigué?

Il descendait de vagon.

— Et qui lui a fait compagnie, pendant qu'il se reposait des fatigues du chemin de fer? Ugolo! il me semble que je t'ai adressé une question, et tu me regardes sans me répondre!

— Que Monsieur me pardonne, le vent souffle dans les arbres, et je n'ai pas eu l'honneur d'entendre la question de Monsieur.

Cyprien regarda fixement Ugolo, et tressaillit d'un frisson involontaire en examinant cette figure étrange, contractée par la même expression d'ironie que Lucifer sculpte sur la face de ses administrés.

Il répéta la question, et cette fois Ugolo répondit :

— C'est madame qui a reçu M. Jeffery dans le salon.

— Avec quel air mystérieux il me dit cela! Est-ce que par hasard, tu me soupçonnerais de jalousie à l'endroit de Rodolphe? J'ai connu des femmes qui baissaient les yeux quand ce monstre de Jeffery leur parlait. C'est qu'on n'est pas hideux comme cela dans le sexe masculin... Tu as secoué la tête d'un air d'incrédulité, Ugolo... Voyons, dis-moi ton opinion sur l'état physique de Rodolphe?... Si tu avais une femme ou une maîtresse, tu ne laisserais pas autour d'elle vingt Rodolphe, sans craindre ce que tu sais?... Ce diable d'Ugolo a des yeux qui disent des *oui* et des *non*, sans le concours de la bouche!... Tu as dit non! un Rodolphe te ferait peur dans tes amours.

— Oui, Monsieur.

— Il est vrai que tu n'es pas très-beau, toi.

— Monsieur me permettra de lui dire qu'il y a toutes sortes de beautés.

— Même la beauté laide, n'est-ce pas, Ugolo?

— Il y a un poëte de mon pays qui a dit une chose... Monsieur veut-il que je cite en italien?...

— Cite la chose en français, Ugolo, c'est toujours plus clair.

— Donc, ce poëte a dit : *Si les anges descendaient du ciel, toutes les femmes les épouseraient, et si les diables montaient ensuite de l'enfer, toutes les femmes divorceraient avec les anges.*

— Ce poëte qui a dit cela est un imbécile, ou un pauvre diable qui a voulu se consoler de n'être pas un ange.

— Ah! fit Ugolo en secouant la tête et dardant deux étincelles de ses yeux verts.

— Enfin! Ugolo, où veux-tu en venir? que signifient tes pantomimes? quel sens y a-t-il dans ce que tu dis et dans ce que tu ne dis pas? Tu m'es dévoué, je le sais; tu t'exagères souvent ton devoir, je le sais encore. Tu auras découvert ou tu auras cru découvrir que ce Rodolphe venait ici avec de grotesques projets de séduction, et tu veux m'éclairer sans doute, non pas sur un danger conjugal qui ne peut exister, mais sur la conduite et la trahison d'un faux ami... Voilà, je crois, ta pensée, et, pour te tirer d'embarras, je me donne à moi-même ton explication.

Ugolo regarda le plafond, puis le parquet, et fit le semblant de chasser du bout de son pied une chose qui n'existait pas.

— Oh! pour le coup, dit Cyprien en se levant, tu t'élèves jusqu'à l'impertinence, Ugolo!

— Non, Monsieur, non, — dit le domestique avec une douceur respectueuse; — j'étais dévoué à Mon-

sieur avant de le connaître. Une nuit, je passais sur le pont d'Highgate, près de Londres; j'entendis un cri de détresse, poussé par une voix française; je n'avais point d'armes; j'accourus et je sauvai la vie à un homme, en précipitant son assassin du haut du pont sur la route d'Oxford.

— C'est vrai, Ugolo, — dit Cyprien avec une émotion extraordinaire chez lui, — et maintenant, je vais achever l'histoire. L'homme dont tu as sauvé la vie ne fut pas un ingrat. Que faisais-tu à cette heure de la nuit sur l'arche solitaire d'Highgate? Tu méditais de commettre une mauvaise action, et le hasard t'en offrant une bonne plus facile, tu commis la bonne. Cela ne diminue pas pourtant à mes yeux la valeur du service rendu. Tu étais à vendre, sur le pavé de Londres, avec les défroques provenant de la faillite d'un ambassadeur, ton maître. Tu avais assez de dettes pour contracter un bail de loyer à perpétuité avec le geôlier de la prison de Surrey. Il te restait deux ressources, le suicide et le vol. Je n'invente rien, c'est toi-même qui m'as fait cet aveu dans un de ces moments où on dit tout. Je payai tes dettes, je te pris à mon service, je t'amenai à Paris, et j'assurai ton sort.

— Tout ce que dit Monsieur est de la plus exacte vérité, dit Ugolo. C'est ce qui m'oblige à lui prouver mon dévouement, et ce n'est pas avec des impertinences que j'arriverais à mon but... La chose est bien délicate, et il faut que je me souvienne de tous mes devoirs de reconnaissance pour me décider à parler.

— Prends garde, Ugolo!... — dit Cyprien en allumant dans ses yeux, si calmes toujours, la première étincelle de la jalousie. — Prends garde, Ugolo!... je crois deviner la confidence dans ton regard. Ce n'est point une calomnie que j'attends de toi, c'est une indestructible vérité. Point de détours, Ugolo; un mot,

un seul, terrible comme un coup de foudre; je suis prêt.

— Monsieur de Mayran, il y a dans ce château une femme qui trompe son mari...

— Ma femme! — dit Cyprien avec une voix étouffée dans sa poitrine; — c'est impossible!... impossible!... Tu mens, Ugolo!

— Monsieur, dit Ugolo avec un calme effrayant, voici mon poignard, prenez-le, et si un indigne serviteur a osé calomnier une femme, et faire une insulte à son noble maître, voilà ma poitrine nue, frappez, vengez-vous.

De Mayran saisit l'arme avec vivacité.

— Parle, dit-il, et prouve.

— Puisque Monsieur l'ordonne, je parlerai, je prouverai. Je suis rarement au château depuis deux mois, parce que j'accompagne presque toujours Monsieur dans ses courses à Paris; mais quand Monsieur me laisse au château, je me crois obligé d'observer ce qui se passe autour de moi. Ce n'est pas de l'espionnage, c'est de la fidélité. Nous autres, Grecs, Italiens, insulaires, fils de pirates, nous avons des instincts merveilleux pour découvrir ce qu'il y a d'équivoque dans le pas et le regard d'un homme; et dès qu'un homme abandonne son allure naturelle, nous voyons poindre une trahison. J'avais donc remarqué chez M. Rodolphe Jeffery, vers la fin du mois dernier, dans ses nombreuses visites, des manières et des habitudes qu'il n'avait pas à notre arrivée à la campagne. Alors, je pris des airs de bonhomie et de somnolence à dérouter les plus fins; je choisis les meilleurs postes d'observation, et j'arrivai bientôt à un résultat satisfaisant.

Ugolo s'arrêta, et regardant la campagne et les étoiles, il fit à son maître un signe respectueux, qui signifiait : — Suivez-moi, et point de bruit.

Le domestique ouvrit avec précaution la grande porte du château, descendit le perron sur la pointe des pieds, et conduisit Cyprien au fond du massif d'arbres qui entourait le château.

Le dernier de ces arbres, sur le petit sentier qui conduisait à la station de Nanterre, est un sycomore de montagne, dont l'écorce est très-unie sur le tronc. Ugolo s'arrêta au pied de cet arbre, et, à la lueur des étoiles, il montra du doigt à son maître des chiffres gravés tout fraîchement.

— Monsieur peut-il distinguer ces chiffres? demanda-t-il.

— Eh bien! dit Cyprien d'une voix de tombe, ces chiffres n'ont rien d'alarmant... Je vois les nombres 10, 2, 4, 5, 1, 12, etc.

— Monsieur veut-il bien regarder ce petit ravin, bordé de broussailles, à dix pas de nous, dit Ugolo. Un jour, je vis madame de Mayran qui se dirigeait dans ce massif, et je suivis des yeux sa robe blanche jusqu'à cette lisière. Il y avait dans la démarche de ma noble maîtresse quelque chose de suspect qui me frappa : quand elle fut rentrée au château, je m'avançai jusqu'à la place où nous sommes, et je vis ce chiffre 4, tracé dans l'écorce encore humide de sève. Le lendemain, après votre départ pour Paris, je vins me blottir derrière ces broussailles, dans ce petit ravin, et, quelques heures s'étant écoulées, je vis M. Rodolphe arriver par le petit sentier de Nanterre, marcher droit à l'arbre, et s'incliner pour regarder le dernier chiffre. Après quoi, il reprit le même chemin et disparut. Ce jour même, au coup de quatre heures, M. Jeffery montait le perron du château, et se faisait annoncer au salon. Une preuve ne m'aurait pas suffi, et, avant de porter à mon maître un coup si affreux, mais dicté par ma conscience, j'ai cru devoir renouveler plusieurs fois les mêmes observations : elles

n'ont jamais été en défaut. Bien plus, voyez, Monsieur, ce dernier chiffre 3, il a été tracé aujourd'hui; c'est donc une indication pour demain. Ainsi, demain à trois heures, M. Rodolphe viendra au château; je consens à être tué sur place, comme le plus vil des hommes, si ce que je dis n'arrive pas, et ne vient pas confirmer tout ce que j'ai avancé.

M. de Mayran s'était appuyé contre l'arbre, et attachait des regards sinistres sur la terre; puis, se relevant avec fierté :

— Ugolo, dit-il, je crois aux choses que tu as vues... mais je veux voir à mon tour... et quand mes yeux... Oh! mes yeux auront tort!... Ma femme me tromper pour Rodolphe!... Oh! il faut admettre comme vérité l'association de l'absurde et de l'impossible!... Ugolo, si tu as été dupe d'une erreur, je ne te pardonnerai pas le crime d'avoir épié ma femme, tu seras puni comme un scélérat...

— J'accepte le châtiment.

— Un Rodolphe! un Rodolphe! poursuivit Cyprien; et un éclat de rire contenu roula tristement dans sa poitrine; — enfin, je serai joyeux, oui, joyeux, quand j'aurai vu... Viens, Ugolo; mon plan est arrêté.

Ils rentrèrent tous deux au château, en ménageant le bruit de leurs pas. Cyprien donna quelques instructions à Ugolo, et se retira dans sa chambre pour veiller.

Le lendemain, à onze heures, M. de Mayran descendit au salon, où il trouva sa femme assise et brodant. Il dompta énergiquement les émotions intérieures qui auraient pu le trahir, et se composa un masque d'emprunt qui ressemblait à sa figure des autres jours. Son abord fut gracieux et tendre même, sans affectation. Il causa légèrement de toutes choses frivoles, et surtout de ces mille petites affaires qui l'appelaient chaque jour à Paris, et l'obligeaient même

à recueillir, au foyer de l'Opéra, les nouvelles de la Bourse et des actions de chemins de fer.

Madame de Mayran écoutait son mari avec une tranquillité merveilleuse, et ne paraissait nullement préoccupée de la terrible visite annoncée par le chiffre 3. La sérénité de sa figure, le calme de sa parole, la nonchalance aristocratique de son maintien, firent une si favorable impression sur M. de Mayran, qu'il accusait déjà, au fond du cœur, le calomniateur, Ugolo, en attribuant ses horribles délations à quelque vengeance dont le motif était inconnu.

Il fallait pourtant aller jusqu'au bout, et dévorer les heures aussi lentement que la pendule les marquait, sans trahir l'impatience. Après la lecture de quelques feuilletons, et quelques airs de piano, la conversation s'étant renouée entre nos jeunes époux, madame de Mayran mit sur son visage le masque de l'insouciance et dans sa voix le timbre le plus argentin, et elle dit :

— Enfin, je suis heureuse aujourd'hui de penser que je vous enlève à Paris ; c'est un jour à marquer avec une pierre blanche.

Deux heures sonnaient au salon : le mari tenait un journal par contenance.

Cette phrase de Lucile parut à Cyprien plus adroite qu'une interrogation directe, et plus suspecte aussi : un frisson glacial courut sur son épiderme, et le journal trembla au bout de ses doigts, comme une feuille agitée par le vent. Il fallait pourtant répondre, de peur de se trahir.

— Ah !... oui, aujourd'hui, — dit-il en fixant ses yeux sur le journal, — aujourd'hui je m'accorde la campagne ; je me brouille vingt-quatre heures avec Paris pour me raccommoder demain... C'est d'ailleurs demain jour d'Opéra. On annonce une baisse sur tous les chemins de fer.

Madame de Mayran se remit à sa broderie, en fredonnant le dernier air qu'elle venait de jouer au piano. Cyprien ouvrit son journal à deux battants et continua de ne pas lire.

On échangea encore de part et d'autre quelques paroles insignifiantes, et à longs intervalles; enfin l'heure attendue sonna.

La porte s'ouvrit au même instant, et Ugolo, d'une voix somnolente, annonça M. Rodolphe Jeffery.

Trois visages pâlirent à la fois; mais les arbres voisins versaient tant d'ombre dans le salon qu'aucun des trois acteurs de cette scène ne put remarquer la pâleur des deux autres. Cyprien se leva vivement, comme s'il eût été ravi d'une visite agréable et inattendue : Lucile fit un léger salut de tête.

— Ce cher Rodolphe! s'écria Cyprien; voilà une surprise! Nous ne nous rencontrons pas à Paris. On ne voit plus ses amis que dans la banlieue ou dans quelque gare de chemin de fer. Il est vrai que tout Paris est à la campagne en cette saison.

— J'arrive de Saint-Germain, dit Rodolphe, après s'être composé une voix en cherchant une place pour sa canne et son chapeau, et j'ai voulu voir si je serais assez heureux pour te rencontrer au château cette fois. J'ai déjà traversé plusieurs fois tes domaines, sans y trouver le seigneur châtelain.

— Eh! mon cher, dit Cyprien en entraînant Rodolphe vers le divan, tu sais bien que je suis l'homme de loisir le plus occupé de Paris. J'ai mon nom engagé dans vingt affaires. Je me suis laissé nommer président de trois compagnies, et je suis en instance auprès du conseil d'État pour la succession de feu mon oncle, lequel me tourmente bien du haut du paradis... Tu ne connais pas ces tracasseries, toi. Tu n'as que le beau côté de la richesse; cent mille francs de rente sur la caisse de dix gros fermiers... A propos, et où en

sommes-nous de ton mariage avec la mineure Adrienne.

— Eh!... ce mariage... mon cher Cyprien, est toujours dans l'avenir...

— Parbleu! puisqu'il n'est pas consommé.

— Je veux dire...

— Ah! voyons ce que tu veux dire, Rodolphe; l'amour lui trouble la raison à ce pauvre ami! Heureux mortel!

— Je veux dire que tout ce qui est dans l'avenir est incertain, ajouta Jeffery.

— Voilà une vérité qui me fait craindre, Rodolphe, que ton mariage ne soit qu'une fable.

— Oh! Cyprien, raisonnablement, peut-on épouser une jeune fille de quinze ou seize ans, à moins d'être créole? on se fiance, à la bonne heure, pour obliger les deux familles, et quand on est fiancés, on attend le mariage toute sa vie, si cela convient.

— Vois, Rodolphe, comme cette théorie fait rire ma femme de bon cœur.

— C'est que la théorie de M. Rodolphe est en effet très-amusante, dit Lucile avec une voix enfin arrivée au diapason naturel.

— Lucile adore ces paradoxes à la folie, dit Cyprien en regardant sa femme avec une bonhomie amoureuse. — Il est vrai que nous avons si peu d'occasions de rire à la campagne! Ma foi, mon cher Rodolphe, je ne conseillerai jamais à un ami de mettre trop d'empressement dans les affaires matrimoniales; ce n'est pas, Dieu merci! que j'aie à me plaindre de la précipitation avec laquelle mon bienheureux mariage a été conclu, mais je soutiendrai toujours que l'exemple d'un bonheur exceptionnel a souvent amené les imitateurs dans une vie de regrets.

L'organe de Cyprien était si naturel, son geste si magistral, son maintien si calme, que Rodolphe avait repris son assurance et son sang-froid.

— Ce cher Cyprien, — dit-il en osant se retourner vers madame de Mayran. — Savez-vous, Madame, que votre mari est un homme d'excellent conseil; et qu'il professerait très-bien un cours d'hyménée, en chaire de Sorbonne !

— J'ai toujours remarqué, dit la jeune femme, que mon mari a deux sortes d'esprit; celui de la ville et celui de la campagne. Cyprien est un Caton à la campagne, et un Alcibiade à Paris.

— Ah! ma chère Lucile, dit Cyprien, si tu me prouves cela, tu vas me faire déserter la campagne à tout jamais. Je déteste Caton.

— Ajoutez, Monsieur, que vous adorez Alcibiade.

— Madame, c'était sous-entendu par modestie... Tu vois, Rodolphe, à quoi on s'expose quand on fait un écart de sagesse devant sa femme; on vous lance à la tête deux vieux bustes de l'antiquité...

— Ah! dit Rodolphe en se levant, j'entends sonner la cloche de la station; je n'ai pas une minute à perdre !

— Comment! s'écria Cyprien, comment, Rodolphe, te ne dînes pas avec nous?

— Impossible, aujourd'hui, mon cher Cyprien; je suis attendu par ce convoi... Le préposé de la station va crier les voyageurs de Paris.

— Rodolphe, dit Cyprien, madame de Mayran et moi, nous t'accordons un congé aujourd'hui, à condition que tu dîneras à ta première visite au château.

Rodolphe s'inclina profondément devant Lucile, et sortit avec Cyprien, qui l'accompagna gaiement jusqu'au chemin de la station.

Ugolo attendait son maître dans le massif d'arbres.

Cyprien, délivré de toute contrainte, s'abandonna quelque temps à une fureur muette, indice des plus atroces plans de vengeance.

— Étais-tu à ton poste, sous la fenêtre? demanda-t-il à Ugolo.

— Oui, Monsieur.

— Tu as tout entendu?

— Tout.

— Mais j'ai vu, moi, j'ai vu cette femme et cet homme agités comme des criminels. L'absurde et l'impossible ont eu leur tour!... Oui, tout arrive dans ce monde... Ugolo, j'ai l'enfer dans l'âme, mais d'autres aussi seront brûlés vifs... Merci, Ugolo, merci... laisse-moi seul... j'ai besoin de méditer ma vengeance... Si on me demande au château, réponds... ce que tu voudras.

Ugolo s'achemina tristement vers le perron, en répétant du bout des lèvres... Il me demande si j'ai tout entendu!..... Oui, tout... et ceci encore : *Merci, Ugolo, merci.*

III

UNE LETTRE DE LONDRES

Pendant les huit jours qui s'écoulèrent après cette visite au château, M. de Mayran ne crut pas devoir changer son genre de vie, de peur d'éveiller les soupçons. Comme langage et comme action, il fut ce qu'il était avant : il ne chercha point à émousser un seul des angles aigus qui composaient son caractère, ni à mettre en relief une qualité absente, ou un vice nouveau.

A force d'énergie de volonté, il parvint à neutraliser un souvenir accablant, pour conserver à sa physionomie et à tout son extérieur les teintes et les nuances

individuelles, familières aux regards de ceux qui vivaient avec lui.

Un matin, à onze heures, Cyprien déjeunait avec sa femme, et ce petit tableau d'intérieur était charmant à voir.

On aurait dit deux époux de la veille. Lucile, en négligé campagnard, s'épanouissait, dans toute sa grâce matinale, et, avec l'innocence du bel âge, elle lutinait du bout du doigt un lori multicolore, troisième convive, posé sur son perchoir.

Le jeune mari souriait des lèvres et semblait se complaire dans cette scène des jours primitifs.

Autour de la table, les domestiques s'associaient au bonheur intime des maîtres, et devançaient le geste ou l'ordre pour leur obéir.

Ugolo entra, et déposa respectueusement devant son maître un plat de lettres et de journaux.

— Vous permettez, Lucile, dit Cyprien en souriant, que je jette un coup d'œil sur ma correspondance du jour.

Et se retournant vers les domestiques, il leur fit signe de se retirer.

Ceci, dit Cyprien, en dépouillant sa correspondance, est un simple billet de faire-part... un mariage de deux personnes à nous inconnues, et qui annoncent leur bonheur, par circulaires, à tous les membres de la garde nationale parisienne, avec le secours de *l'Almanach des vingt-cinq mille adresses*. — Ceci est plus grave: c'est Jolivet, mon fermier, qui me demande un sursis de trois mois pour payer son bail... Accordons-nous, Lucile?

-- Sans doute, mon ami, une bonne action porte bonheur.

— J'ai toujours remarqué le contraire, dit Cyprien; mais cela peut changer... Nous accordons le sursis.— Ah! voici une lettre de mon agréé qui m'annonce que

le conseil d'État vient de statuer en ma faveur. C'est une excellente nouvelle, et qui m'épargnera bien des courses à Paris. Je passerai deux mois d'automne à la campagne... — Ceci est une lettre de notre locataire de la rue Richer, qui demande des réparations dans l'escalier... Mon Dieu ! les locataires devraient bien un jour se décider à acheter des maisons, pour laisser vivre en paix les propriétaires. — Voici une lettre de Londres... Voyons ce que me veulent les Anglais.

Cyprien lut, et laissa tomber la lettre sur la table, en la frappant du poing.

Lucile arrondit ses beaux bras nus sur la table, s'inclina vers son mari, et l'interrogea du regard, comme si elle eût craint de commettre une indiscrétion avec la parole.

— Le banquier Jobson est en faillite ! dit Cyprien.

— Eh bien ? demanda Lucile avec un faux air naïf.

— Eh bien ! poursuivit le mari, j'avais deux cent mille francs dans cette maison... la meilleure maison de la Cité... Voilà ce que m'écrit une espèce de syndic... après une foule de détails sur la probité de M. Jobson... Quelle probité !...

« Monsieur de Mayran, tout ne sera pas perdu peut-être pour vous, mais choisissez un bon avocat pour défendre vos droits, qui ont plus de valeur que ceux de beaucoup d'autres créanciers ; ou, si vous répugnez à la chicane par procuration, venez passer à *fortnight* à Londres... une quinzaine de jours, rien que cela ! et vous irez plus vite, et mieux en besogne, que vingt procureurs... Au diable M. Jobson et sa faillite !... Voilà bien les choses de ce monde ! — ajouta Cyprien, en appuyant avec mélancolie son coude sur la table, et sa tête sur sa main ; — on est dans son intérieur, à la campagne, auprès de sa femme, le cœur joyeux, le front joyeux ; une lettre tombe des nues, et... Oh ! poursuivit le jeune mari en se levant avec vivacité,

oh! je n'irai pas! je n'irai pas! j'écrirai à quelque procureur de la basoche anglaise... je déteste Londres; j'y étouffe comme dans une mine de charbon; je n'y laisserais même pas mon portrait quinze jours, de peur d'y gagner le *spleen*, par contumace. Oh! Londres! une ville qui ne finit pas et ne commence pas! et des anglais partout qui bâillent, comme à la rue Rivoli! je reste, c'est décidé.

— Oh! dit Lucile avec une insouciance superbe, tu ne seras pas ruiné pour deux cent mille francs!

— Certes, non, dit Cyprien; mais c'est un fameux diamant arraché à mon écrin.

— Ensuite, ajouta nonchalamment Lucile, tout ne sera pas perdu.

— Oui, si je vais à Londres...

— Je conviens que le voyage est ennuyeux, dit Lucile, et que souvent il vaut mieux perdre quelques écus et s'épargner des soucis, des fatigues, des embarras.

— Sans doute, dit Cyprien...

Il s'arrêta au milieu de la salle, et parut absorbé dans une subite réflexion.

— Au reste, poursuivit-il, je vais aller chez mon conseil à Paris, et lui expliquer l'affaire; nous verrons ce que pensera de tout ceci M. Chardoux, un homme qui a, dans son cabinet, le bilan de toutes les faillites de l'Europe, et qui extrait cinq francs d'une bourse vide, par des procédés d'alchimiste-procureur... Oui, allons voir M. Chardoux... Justement la cloche de la station sonne... prenons le convoi au vol... Ugolo, vite mon chapeau et mon habit... Ce que M. Chardoux me dira de faire, je le ferai... En attendant mon retour, Lucile, écris de ta belle main à ce pauvre fermier. Je veux que ce soit toi qui lui annonces une bonne nouvelle. La Providence est une femme. C'est ton état de faire des heureux.

Toute cette scène domestique avait été jouée par le mari en comédien consommé; ce n'est pas au théâtre que se trouvent les plus habiles acteurs.

Lucile, douée d'une sagacité merveilleuse, assez commune dans son sexe, n'aurait pu concevoir l'ombre d'un soupçon.

Comme doivent s'y attendre ceux qui lisent cette histoire, M. le jurisconsulte Chardoux, être fantastique créé par Cyprien, avait impérieusement conseillé le voyage à Londres, comme efficace moyen de sauver cinquante pour cent du naufrage de Jobson.

De Mayran s'était donc, en apparence, résigné à cette rude corvée anglaise; les préparatifs du voyage se firent avec activité, dans les vingt-quatre heures qui suivirent le prétendu conseil de M. Chardoux.

Cyprien renonça au chemin de fer du Nord comme trop douteux dans sa vitesse.

Ugolo fit amener trois chevaux de poste devant le perron du château. Les adieux furent tendres mais sans affectation.

— Lucile, — dit Cyprien en montant en voiture, et sa main dans la main de sa femme, — écris-moi à *Joney's-Hôtel Leicester Square*, comme l'an dernier, et moi je te jetterai quatre lignes à la poste de Boulogne en passant.

La chaise de poste s'élança au galop sur les antiques routes que le chemin de fer a abandonnées aux voyageurs endurcis dans les vieilles ornières de la locomotion.

Il était alors neuf heures du matin.

Au premier relais, Cyprien laissa la chaise à l'hôtel de la poste, et, suivi d'Ugolo, il gagna le village des Batignolles pour y attendre la nuit.

Le dernier soleil du mois d'août semblait ne pas vouloir quitter le ciel; un jour sans fin éclairait la campagne, et donnait toutes sortes de joyeux aspects

à cette multitude de jeunes maisons qui se rassemblent, en comblant les jardins, pour former une ville nouvelle, autour de la gare du chemin de fer.

De Mayran, dévoré d'une fièvre que chaque minute écoulée rendait plus ardente, ne voyait que ténèbres dans l'éclat de ce jour, que misère et désolation dans l'opulence de ce nouveau Paris au berceau.

Il se croyait seul dans ce monde bruyant qui l'entourait.

Il ne voyait qu'une femme, et, à côté de cette femme, le spectre de l'adultère, avec des tisons sur les lèvres et dans les yeux : sans doute, à cette heure même, où la jalousie le brûlait vivant sur le lit de fer des Euménides, les deux coupables savouraient, au milieu d'une sécurité inattendue, toutes les extases du ciel.

Comme cette lumière du jour devait leur être douce! avec quels ravissements ils respiraient l'ombre des bois, tous deux enivrés de leurs regards, de leurs paroles, et de ces tendresses du cœur qui puisent dans le crime même une effrayante et mystérieuse volupté!

— Le ciel est juste, — se disait-il ensuite en blasphémant; — oui, le ciel est juste : il a caché au fond de nos âmes le démon de la jalousie; mais il a mis sous notre main, comme un esclave dévoué, le démon de la vengeance, et celui-là connaît et dicte les sanglants remèdes qui versent leur baume sur les blessures du premier.

Rien, dans sa vie antérieure, n'avait disposé Cyprien de Mayran aux formidables épreuves de ce jour.

Son adolescence, heureuse et entourée des caresses d'une famille opulente, n'avait pu le préparer aux tribulations réservées à l'âge mûr; il ne connaissait le monde que par les faveurs qu'il en avait reçues et dont il se croyait digne, à force d'orgueil naturel; au-

cune lutte n'avait aigri ce caractère, en lui ouvrant les yeux sur les aspérités de la vie; marchant toujours avec un front serein sous l'azur de son ciel domestique, il ne voyait dans sa femme qu'un être charmant dont il était le dieu, et qui trouvait son bonheur dans une perpétuelle adoration vouée à son mari.

Cyprien de Mayran était monté si haut sur l'édifice bâti par son orgueil, qu'une chute subite brisa sa faible tête, et lui montra, pour la première fois, le monde dans ses lamentables réalités.

En creusant au fond de sa jalousie, il s'aperçut qu'il aimait sa jeune femme; il pleurait de rage à l'idée que cette tardive révélation arrivait à l'heure de la haine et du châtiment.

Le jour allait à sa fin, et le soleil, qui n'a jamais précipité ou ralenti un seul de ses mouvements, pour les douleurs ou les plaisirs de l'homme, tomba sur les lignes de l'horizon, et les anima de toutes les joyeuses splendeurs des soirs d'été.

— Voici bientôt la nuit, — dit M. de Mayran en se retournant vers Ugolo, qui marchait d'un air triste, à quelques pas en arrière. — Ugolo, tu connais tous les accidents de cette campagne; ta mémoire est sûre et tes pas ne peuvent égarer les miens. Évite les sentiers battus, calcule notre marche sur la décroissance du crépuscule et la première heure des ténèbres, afin que nous arrivions sous les arbres du château sans être aperçus.

— Monsieur me permet-il de l'interroger? dit le domestique.

De Mayran s'arrêta et fit un léger signe affirmatif.

— Monsieur, ajouta Ugolo, est-il bien fixé sur le plan que nous devons suivre cette nuit?

— Sais-je ce qui m'attend? dit Cyprien; je ferai ce que le moment m'inspirera.

— Il y a des moments, dit Ugolo, qui n'inspirent rien; ils bouleversent la tête et détruisent la réflexion... Que Monsieur veuille bien m'écouter... Lorsque que j'eus le bonheur de vous sauver la vie sur l'arche d'Highgate, ce terrible moment vous inspira-t-il quelque chose.

— Ugolo, je ne m'attendais pas à cette rencontre...

— On doit toujours s'attendre à recevoir un coup de poignard, à minuit, dans un endroit désert, et sur un chemin anglais, lorsqu'on court après une actrice en vogue, parée par trois amants. Telle était votre position, dans cette nuit, monsieur de Mayran, puisque vous m'avez fait l'honneur de cette confidence. Eh bien! en admettant pareille rencontre comme possible, vous auriez suivi une autre direction; en quittant le village d'Highgate, vous seriez descendu dans le ravin en laissant l'arche à gauche, et le chemin de Belford vous conduisait à votre rendez-vous, en toute sécurité.

— Cela veut dire, Ugolo?

— Cela veut dire, monsieur de Mayran, que lorsqu'un homme s'écarte violemment de la ligne vulgaire et des habitudes de la société, il ne doit plus compter que sur lui pour se faire justice, se défendre, se protéger. L'homme rentre dans l'état sauvage, ou pour mieux dire l'état naturel; il n'a plus rien à demander aux lois, à la justice, au pacte social; et alors, il doit bien se garder d'abandonner sa vie au hasard dans les grandes crises; il lui convient, au contraire, de régler tous ses pas, de choisir ses armes, d'enlever toute chance à la fatalité, de se ménager, enfin, par froide prévision, un succès infaillible, qui restera un secret éternel.

— Ugolo! — dit Cyprien effrayé, en croisant les mains sur sa poitrine, — ce que vous dites là est horrible à entendre!

— J'en conviens, Monsieur, continua Ugolo; mais ce n'est pas la faute de mon système; c'est la faute d'une mauvaise position. Regardez autour de nous, dans ces jardins, ces jolies maisons, ces parcs recueillis; il y a là des hommes qui vivent tranquilles en acceptant la société comme elle est faite, et qui n'auront jamais besoin de mes conseils. Voulez-vous rentrer dans les idées communes? la chose devient simple. Allez au palais où les hommes rendent ce qu'ils appellent la justice; exposez votre affaire domestique; un magistrat, pour protéger l'honneur conjugal, vous donnera deux témoins assermentés. On fera pompeusement un *accedit* à votre château. On surprendra les criminels; ils seront conduits en prison. La cause sera inscrite au rôle des cours d'assises. Quatre avocats et un procureur-général feront des discours. Vous déposerez comme témoin, et vos domestiques déposeront après vous.

Les journaux enregistreront ces débats le lendemain, pour les plaisirs des abonnés friands; et, au bout de tout cela, vous obtiendrez peut-être, contre les coupables, une condamnation de six mois ou d'un an...

— Oh! jamais! jamais! s'écria de Mayran, le visage voilé dans ses mains.

— Vous voyez donc, poursuivit Ugolo, qu'il faut rentrer dans le droit naturel...

— Mon droit naturel, interrompit Cyprien, me permet de saisir les coupables, et de les égorger à coups de poignard... Eh bien! jamais encore je ne commettrai une pareille action... D'abord, je n'ai point l'infernal courage de l'assassinat... ensuite, j'entends d'ici la rumeur qu'une pareille vengeance exciterait dans ce Paris impitoyable. Je serais ridicule et flétri, absurde et déshonoré... Toute réflexion faite, je puis, au moyen d'un affront sanglant, provoquer Rodolphe à un duel à mort... Je me battrai.

— Voilà une générosité déplorable, Monsieur; excusez-moi, je vous prie, si...

— Non, non, parle, parle, Ugolo, parle sans crainte. L'occasion supprime les convenances.

— Comment, Monsieur, vous consentiriez à faire si beau jeu à un ennemi dont la vie est en vos mains! Certainement vous pouvez le tuer d'un coup d'épée, mais la chance peut vous être fatale aussi; et n'êtes-vous pas brûlé d'une jalousie d'enfer en songeant que votre mort assurerait une vie de bonheur à ces deux criminels!

— Oui, oui, les misérables! — dit Cyprien en se frappant le front, — ma tombe les mettrait à l'aise!... je vivrai... Marchons, Ugolo...

— Sans rien décider?...

— Ugolo, mon esprit se refuse à tout... et puis... il me semble que je rêve, et que ce qui m'arrive est faux... Je veux voir, je veux voir, et, quand j'aurai vu... alors... nous serons deux hommes contre un, et la vengeance nous inspirera toujours bien.

Ugolo fit un mouvement dont la signification n'était pas intelligible, et il s'élança le premier dans la direction du château.

Quelques étoiles se montraient déjà au firmament.

Après une heure de marche brûlante, Cyprien et son domestique arrivèrent à la lisière du petit bois qui voilait le château.

Un silence lugubre régnait aux environs. Le sombre édifice ressemblait à un sépulcre égyptien, perdu dans une oasis, et dépouillé, depuis vingt siècles, des cadavres qu'il renfermait.

En s'aidant de la direction d'une allée tortueuse, pratiquée dans le massif, Ugolo vit scintiller une seule vitre sur la façade, ténébreuse dans toute sa longueur.

Ils s'avancèrent tous deux, et pieds nus, jusqu'aux

derniers arbres, et se blottirent dans des touffes de buis, presque sur la première marche du perron du château.

La seule lumière qui brillait au dessus de la grande porte ressemblait à un phare, allumé pour conduire les voyageurs dans l'obscurité de la campagne.

Cette lumière attestait aussi que deux yeux seuls n'avaient pas été fermés par le sommeil dans le château.

Ugolo regardait fixement le jeu de la lumière sur le rideau, et ne voyait par intervalles, que la silhouette de la même tête, dans une pose de méditation qui annonçait la veillée calme d'une seule personne : il faisait part de ses observations à son maître, qui les trouvait justes, et voyait déjà dans cette lumière innocente, le rayon d'un espoir consolateur.

Le bruit d'un convoi retentit sur la route de Saint-Germain et vint s'éteindre devant la station voisine.

Quelques instants après, la fenêtre où brillait la lumière s'ouvrit et, sur un fond clair, une tête apparut et se pencha sur le balcon.

De Mayran se cramponna au tronc d'un arbre pour se soutenir contre cette apparition : c'était bien Lucile, sa femme ; elle ne veillait donc pas, elle attendait.

Ce qu'elle attendait ne tarda pas de paraître. Un jeune homme, descendu de l'éminence voisine, traversa lentement le petit bois, passa devant Ugolo et Cyprien, envoya de rapides saluts au balcon, et poussant les volets d'une fenêtre basse, il s'élança d'un bond dans l'intérieur du château.

Cyprien croisa convulsivement les bras sur sa poitrine, et regarda Ugolo avec des yeux égarés.

IV

UNE NUIT

La chambre où madame de Mayran prolongeait sa veillée avait conservé le sombre ameublement des premiers locataires de ce château; aucune fantaisie du luxe moderne n'y récréait le regard.

Les murs étaient recouverts de boiseries à panneaux sculptés; les portes se voilaient de lourdes tentures d'étoffes, et de vastes fauteuils, reliés en cuir, s'alignaient sur quatre rangs, avec cette symétrie aimée de nos aïeux.

Une cheminée de marbre noir, ayant deux cariatides à têtes de faunes railleurs, supportait une énorme pendule, muette et paralytique depuis le 14 juillet 1789, époque qui arrêta tant d'aiguilles sur les cheminées des châteaux.

Dans cette chambre si triste, le jeune Rodolphe Jeffery, encore tout ému de sa course à travers la campagne, était assis à côté de Lucile, et dans une familiarité respectueuse qui semblait annoncer le début encore innocent d'une liaison d'amour.

— Oui, rassurez-vous, Lucile, — disait Rodolphe, en serrant une main de la jeune femme, — je n'ai fait aucune fâcheuse rencontre. Mon émotion est toute naturelle, c'est aujourd'hui que ma vie commence, c'est aujourd'hui que votre douce invitation m'appelle ici pour la première fois.

— Quelle imprudence! et que devez-vous penser de moi? — disait Lucile en se voilant le visage avec la main libre. Oh! jamais! jamais! si lui n'était pas

parti, je ne me serais abaissée à une pareille démence!... Mon Dieu! que nous sommes malheureuses! il nous faut tomber du dédain d'un homme au mépris d'un autre, c'est le sort des femmes...

— Au mépris d'un autre! — interrompit Rodolphe, — non, Lucile. Oh! toute une vie d'amour...

Rodolphe s'arrêta : la tête de Lucile s'était raidie, l'oreille tendue vers la porte, et ses grands yeux noirs exprimaient le paroxysme de la terreur.

— Ce n'est rien, — dit Rodolphe à voix basse, — le vent de la nuit agite les persiennes dans les salles inférieures, et le vestibule est si sonore que le moindre souffle est un bruit.

— Quel frisson cela m'a donné ! — dit Lucile avec un mouvement convulsif. — C'est que j'ai fait un rêve affreux la dernière nuit... Il était assis là, dans mon rêve, lui; et il me disait avec un rire infernal : Je sais tout, Madame, et je ne pars pas...

— Lucile, — dit Rodolphe en souriant, — vous voyez bien que les rêves ont le malheur d'avoir toujours tort. Aussi les appelle-t-on des rêves; il ne sait rien, il est parti.

— Vraiment ! — dit Lucile d'une voix éteinte, — je suis habituée à tous les murmures de la nuit dans ce triste château ; mais je viens d'entendre encore, dans l'escalier, un bruit sourd, tout nouveau pour moi... mon oreille ne me trompe pas.

En ce moment trois coups précipités résonnèrent sur la porte de la chambre.

La jeune femme retint un cri, se leva, et sa figure prit une teinte cadavéreuse qui voila subitement sa beauté, comme aurait fait un masque de chair exhumé d'un tombeau.

Le mot *ouvrez*, prononcé d'une voix impérieuse, entra comme un éclat de tonnerre dans la chambre, et mit le comble à la désolation de ce moment.

Rodolphe saisit ses pistolets, et regarda Lucile avec un maintien résolu.

Un signe *non*, énergiquement prononcé par la pantomime de la jeune femme, arrêta le doigt de Rodolphe sur les deux détentes.

— *Ouvrez, Madame!* répéta une voix foudroyante et bien connue.

Rodolphe courut au balcon, jeta un regard perpendiculaire, et se retournant vers Lucile avec un sourire de jubilation, il lui fit signe d'ouvrir, et se suspendant à la grille de fer, il appuya ses pieds sur l'épaisse voussure de la grande porte, et s'arrêta pour mieux examiner la hauteur avant de la franchir.

Lucile se donna une surexcitation indispensable en cette circonstance, et prenant sa voix la plus naturelle, elle dit, comme dans un *à parte* qui pouvait être entendu du dehors :

— Mais, qui peut donc frapper ainsi à cette heure?

Un éclat de rire de damné répondit à cette question.

Elle fit un suprême effort, elle composa son visage et ouvrit.

La figure qui se montra ressemblait au fantôme de M. de Mayran.

Lucile poussa un cri et balbutia ces mots :

— Ah! c'est vous!... Et elle ajouta, dans un accès de folie : Si tôt de retour!

De Mayran referma la porte sur lui et entra.

Au même instant une double détonation d'armes à feu retentit sur la terrasse du château. Cyprien courut au balcon. et appela Ugolo.

— Ne craignez rien pour moi, — cria le domestique du fond du massif d'arbres, — je ne suis pas blessé.

Lucile était tombée anéantie sur un fauteuil, et sa tête roula sur son sein comme si un coup de hache l'eût frappée à sa racine.

Le jeune mari se plaça devant sa femme, croisa les bras, et donna un libre épanchement à ce rire infernal que le démon inventa lorsqu'il fut foudroyé.

— Oh! mon Dieu! — dit de Mayran, — ce rire me soulage. Mais riez donc aussi, Madame, riez comme moi. Ne jouez pas à l'évanouissement; c'est un vieux jeu auquel les femmes les plus novices dans votre métier ont renoncé par coquetterie. Montrez donc le courage de votre profession, Madame. Regardez-moi en face. Ayez plus de confiance en vous, ne craignez rien, vous ne rougirez pas. Essayez le mensonge. Cela réussit mieux. Les maris sont si stupides! Vous devez vous être égayée tant de fois sur eux avec le beau Rodolphe! Inventez donc quelque bonne effronterie pour vous justifier, pour expliquer les choses étranges de cette nuit. Les maris croient tout : dites-moi que vous étiez seule ici, ou que vous parliez modes avec votre femme de chambre, ou que vous vous étiez endormie en lisant, et que vous n'avez pas entendu ma voix à votre porte. Ordinairement les femmes, dans votre situation, se défendent toutes ainsi. C'est au théâtre qu'elles empruntent ces adroits plaidoyers. Alors le mari dépose sa foudre, s'attendrit, pleure, s'excuse, et demande à sa femme le pardon du crime qu'elle a commis.

Lucile souleva sa tête avec effort, et regardant son mari avec des yeux éteints :

— Monsieur, dit-elle, vous avez dressé déloyalement un piége sous mes pas. J'y suis tombée, selon vos désirs, je n'ai point de justification à établir, point de grâce à demander.

— Ah! je vous ai dressé un piége, Madame! et un piége déloyal! Continuez encore sur ce ton, et le coupable ici sera moi.

— Votre mémoire, Monsieur, vous sert bien mal, si vous vous croyez tout à fait innocent, dit Lucile en

reprenant cette énergie qu'inspire un grand malheur consommé.

— Ne l'avais-je pas dit? s'écria de Mayran en heurtant ses mains et les croisant sur le front : me voilà tout juste dans la position de ces maris qui tombent aux genoux d'une femme criminelle! Madame, j'ai meilleure opinion de vous; je crois que votre générosité ne souffrirait pas mon humiliation.

— Vous triomphez, Monsieur, dit Lucile en se relevant avec dignité, vous triomphez, parce que ce que vous voyez cette nuit est si criminel, en apparence, qu'aucun de vos antécédents ne semble l'excuser Eh bien! Monsieur, si cette nuit a déchiré le bandeau que l'orgueil a mis sur vos yeux, regardez la vie que vous aviez faite à votre femme depuis deux ans, et dites-moi si j'étais condamnée à subir longtemps ces humiliations, ces dédains, ces jactances, cette froideur, cet égoïsme, sans oser troubler un instant la tyrannique sérénité de votre orgueil!

— Madame, si j'étais l'homme affreux que vous inventez là, — dit le mari avec calme, — vous seriez morte en ce moment, frappée au cœur d'un coup de poignard! et vous vivez.

— Cette faveur, Monsieur, est le dernier et le plus sanglant de vos dédains. Si je vis encore, si j'échappe à votre poignard, c'est que vous ne m'aimez pas; c'est que vous ne m'avez jamais aimée; c'est que vous vous aimez trop vous-même pour empoisonner votre béatitude par une catastrophe. Si votre couteau m'eût frappée au cœur, je serais morte avec le regret de vous avoir méconnu. En me laissant vivre, vous me donnez au moins la consolation de vous avoir bien jugé, bien deviné, bien compris.

— Cette impudence est incroyable, — dit le mari avec des lèvres convulsives; — il n'y a peut-être pas d'exemples d'une pareille audace de femme!... Mais

savez-vous bien, Madame, que mon calme est menteur, que ma tête brûle, que mon sang crie vengeance contre vous, que ma raison s'égare et va cesser de gouverner ma main!... Madame, Madame! l'heure est sombre, la nuit conseille mal! au nom de Dieu, Madame, songez que vous êtes en péril de mort!

A cette menace, les lignes correctes et froides du visage de M. de Mayran se contractèrent sous une impression de rage folle, et ses yeux se teignirent de sang.

Lucile regarda fixement son mari d'un air tranquille, aussi éloigné de la provocation que de l'effroi : elle semblait résignée à tout depuis qu'elle avait tout dit.

De Mayran, étouffé par un accès foudroyant de colère, d'autant plus dangereux chez un homme de froide organisation, courut au balcon et y respira quelque temps l'air de la nuit pour se remettre de la crise.

Au milieu de cette violente scène, il n'oublia pas les soins qu'il se devait, et la réflexion étant venue, il se sourit de pitié à lui-même, en songeant au danger qu'il avait couru pour une femme, et pour une femme indigne de sa colère et de son affection.

L'égoïsme a son bon côté : il apaise le sang au moment même où cette lave intérieure menace d'éclater dans le cerveau en apoplexie de mort.

Revenu à de nouvelles idées, plus conformes à son tempérament, le jeune mari, enveloppé d'un stoïcisme conjugal inconnu des anciens, se posa devant sa femme, et lui dit d'une voix ferme, mais tranquille :

— Madame, je vous condamne à vivre, je vous arrache le nom que je vous avais donné, et ne vous laisse que votre honte et vos remords. Vous étiez heureuse, riche, enviée. Le monde vous entourait de son

estime; le plus stupide des caprices vous a perdue à jamais sans espoir de réhabilitation. Vous ne me reverrez plus.

Il sortit précipitamment sur ces mots, et laissa Lucile abîmée dans un désespoir qui n'était pas causé par l'adieu éternel de son mari.

Une autre chose se passait au dehors, en même temps, à la lueur des étoiles, ces témoins éternels de tous les crimes de la nuit.

Rodolphe, descendu du balcon sur la voussure saillante de la grande porte du château, examinait le terrain inférieur avant de hasarder son élan, lorsqu'il aperçut, même au dessous de lui, un corps humain immobile, et dont la tête, penchée en arrière, attachait les yeux sur lui.

C'était Ugolo qui attendait Rodolphe, comme le vautour sa proie.

Le jeune homme fit un signe brutal, impérieux, menaçant, qui ordonnait à cet espion de gagner le large.

Ce signe fut répété trois fois.

Ugolo garda son effrayante immobilité.

Rodolphe, se voyant découvert, et n'ayant plus de système prudent à suivre, prit une résolution extrême qui lui permettait de voler au secours de madame de Mayran; il fit feu deux fois sur Ugolo à une distance où ses armes ne manquaient jamais le but.

A la première détonation, Ugolo parut chanceler; à la seconde, il tomba la face contre terre, comme on tombe toujours lorsqu'on est frappé à mort par devant.

Sans perdre un instant de plus, Rodolphe s'élance sur la terre molle de la terrasse, et comme il assurait ses pieds qui chancelaient après cette violente secousse, Ugolo se releva, bondit comme un tigre en embuscade, le renversa, lui lia les mains étroitement,

et l'emporta sur ses bras nerveux dans le coin le plus reculé du bois.

Toute résistance eût été inutile, la faiblesse physique était du côté de la victime, et la force du côté du bourreau, comme toujours.

Ugolo avait arrêté un plan qu'une balle non prévue aurait pu sans doute détruire; mais ayant été assez heureux pour échapper à deux coups de pistolet tirés par une main trop émue, il acheva son œuvre sans obstacles.

Le terrain sombre sur lequel il marchait lui était parfaitement connu, et bien souvent, depuis quelques jours, il avait contemplé d'un œil d'affection ce site sauvage qui devait si bien servir ses projets : là, tout près des ruines d'une vieille ferme, chaos de briques, de lichen, de lierres, de chênes nains, était un puits à moitié comblé par des éboulements, dont l'ouverture, à fleur de terrain, se fermait avec une seule pierre.

Ugolo enleva cette pierre, et, malgré l'obscurité de la nuit et du bois, on voyait que le puits s'élargissait démesurément, en s'éloignant de son ouverture, et qu'ainsi il était impossible de l'escalader du fond au sommet. Une profondeur de 10 mètres, et la pierre énorme qui servait de clé à ce gouffre, neutralisaient d'ailleurs toute tentative d'évasion.

Ugolo dépouilla Rodolphe de ses vêtements, roula un nœud de corde sous ses bras, et le plongea vivant dans cette prison.

— C'était beaucoup plus simple de me tuer avec votre poignard, lui dit le jeune homme.

— Non, répondit sèchement Ugolo.

Ce *non* avait un timbre particulier.

Il n'y eut que ces seules paroles échangées entre le bourreau et la victime pendant cette exécution à mort.

Depuis l'instant qui avait vu Ugolo tomber, comme

s'il eût été frappé à mort, jusqu'à la pose de la pierre, à l'orifice du puits, quelques minutes s'étaient à peine écoulées, tant l'exécuteur mettait de promptitude dans ses opérations.

Ugolo, pour comble de précaution, amoncela ensuite des masses de rameaux et de feuillages flétris sur la prison de Rodolphe ; il cacha soigneusement les vêtements de la victime, et content de lui-même, il prit à travers champs et jardins la route de Paris, pour rejoindre son maître qui lui avait donné rendez-vous à sa maison de ville, dans le cas où ils seraient séparés par des événements imprévus.

De Mayran, après avoir quitté sa femme, avait pris de son côté le même chemin.

Le maître et le valet ne tardèrent donc point de se revoir, et, au premier abord, les demandes et les réponses se croisèrent avec une brûlante rapidité.

— Qu'as-tu fait, Ugolo?

— Tout va bien, maître.

— Parle.

— Il a voulu me tuer deux fois.

— Et il t'a manqué?

— Je ne l'ai pas manqué, moi.

— Tu l'as tué...

— Je me suis défendu.

— Avec ton poignard?

— Non ; à quoi bon le poignard! avec un enfant! je l'ai serré dans mes bras comme dans un étau ; il est tombé sur l'herbe...

— Étouffé?

— Mort.

De Mayran poussa un soupir et se frappa le front avec la main.

— Je me suis légitimement défendu, monsieur de Mayran, — ajouta Ugolo avec un ton de candeur ; — ce n'est pas un crime, c'est un accident.

— Oui, c'est un accident, répéta Cyprien comme un écho.

Et il ajouta, d'une voix qui avait de la peine à percer des lèvres serrées et convulsives.

— Oh! ce n'est pas cette mort qu'il me fallait! j'aurais voulu me battre avec lui; le tenir au bout de mon épée, lui cracher l'insulte au visage, le voir pâlir et tomber dans le sang, et recueillir son dernier râle d'agonie comme un trésor qui m'était dû!

— C'est une chose faite, dit Ugolo.

— Et le cadavre? qu'est devenu le cadavre, Ugolo?

— J'espère que Monsieur approuvera le parti que j'ai pris, après cet accident. La nuit sombre m'a bien favorisé. J'ai porté le corps sur une berge de la rivière, dans un fourré de broussailles et de saules; un endroit qui n'est fréquenté que le dimanche par les canotiers d'Asnières. J'ai éparpillé les vêtements sur l'herbe, et j'ai jeté le cadavre au courant de l'eau. Il y a beaucoup de jeunes gens, l'été, qui se noient involontairement. Eh bien! pour tout le monde, ce sera un noyé de plus dans la saison.

— As-tu disposé quelque chose pour faire reconnaître Rodolphe.

— Je n'ai rien eu à disposer pour cela, mon maître. Il y a dans son habit un portefeuille et des lettres: c'est suffisant.

— Oui, c'est suffisant, dit Cyprien, le front courbé par tous les genres d'inquiétude.

— Êtes-vous content de moi? demanda Ugolo d'un air modeste.

— Oui, Ugolo, oui... tu es un bon serviteur... presque un ami pour moi... je m'en souviendrai... Oui... écoute... il faut que je quitte ce pays... tu resteras, toi... et puis tu viendras me rejoindre quand je t'appellerai... tu resteras pour observer la conduite de madame de Mayran... je partirai ce matin, moi...

je devrais être parti déjà... Ugolo, il faut aller au château dans quelques heures... je te donnerai un billet pour elle... le dernier qu'elle recevra de moi!.. c'est un ordre de quitter la campagne et de rentrer à Paris aujourd'hui même... Il ne faut pas continuer de se donner en guise de scandale à tant de voisins bavards... Tu fermeras le château, comme on ferme une tombe : il ne se rouvrira plus, ce manoir d'infamie et de déshonneur! j'en fais une ruine... Ugolo, tu suivras les événements, et tu m'instruiras... ma première lettre te fera connaître la ville que j'ai choisie, et où je t'attendrai, quand il faudra... Sois-moi toujours fidèle, mon brave Ugolo, ton maître reconnaîtra, avec sa générosité ordinaire, ce que tu as fait, et ce que tu feras pour lui.

Il y eut encore quelques instructions données au moment du départ, et M. de Mayran, l'âme et le corps brisés par tant d'émotions, sortit de sa maison, comme un criminel qui s'évade, et se dirigea vers la gare du chemin de fer du Nord.

Les ordres du maître furent ponctuellement exécutés par Ugolo. Madame de Mayran n'avait pas attendu l'ordre de son mari pour faire ses préparatifs de départ : elle eut un moment la pensée de se rendre chez sa mère, qui habitait avec sa famille, une ville du Midi; mais en réfléchissant, elle changea de projet.

Cinq jours après, au moment où elle se disposait à monter en voiture pour s'éloigner de Paris, elle ouvrit un journal qu'Ugolo venait de lui remettre avec un air et un geste effrayants.

Elle parcourut rapidemment les nouvelles du jour, s'arrêta en frissonnant sur un article dont les premiers mots fixèrent son attention, et, poussant un cri lugubre, elle s'évanouit.

On lisait dans le journal.

« Les mariniers ont retiré de l'eau, entre Asnières et Chatou, un cadavre défiguré qu'on suppose être celui du jeune Rodolphe J..... La famille de cet infortuné était instruite depuis quelques jours de cette catastrophe. Des baigneurs avaient trouvé sur le rivage des vêtements abandonnés. Le linge était marqué des initiales R. J., et le portefeuille contenu dans une poche de l'habit donnait les renseignements nécessaires pour éclaircir tous les doutes. Encore un malheur qui doit servir de leçon, et prévenir de fatales imprudences. »

Ugolo prodigua ses soins à madame de Mayran, dont les premières paroles en rouvrant les yeux, furent celles-ci :

— Noble jeune homme, il a eu le courage de mourir!... et moi!...

V

LES DISTRACTIONS SALUTAIRES

Dans les maladies de l'âme il faut s'étourdir; le remède est bon : la Faculté des sages en a décidé ainsi.

Cyprien de Mayran, à bord du paquebot *l'Emerald*, remontait la Tamise, et chaque tour de roue donnait à son cœur un degré de calme de plus.

Il allait à Londres, il changeait de planète; il entrait dans un monde nouveau, un monde où les hommes s'agitent avec tant de violence, que l'homme est obligé de s'oublier lui-même pour écouter et voir ce que les autres font.

Paris bégaye le bruit, Londres le hurle.

Notre malheureux jeune homme avait d'ailleurs

en perspective, de plus émouvantes distractions que celles qui viennent des voix de la foule, du fracas de l'industrie, du retentissement des pavés, de la folle association des hommes et des chevaux. En mettant le pied sur le quai de la Tour de Londres, de Mayran crut ressusciter d'entre les morts : habitué au luxe d'une domesticité nombreuse, il ressentit une émotion salutaire en se trouvant, pour la première fois, seul et forcé de s'occuper des détails vulgaires du voyageur.

Il aurait volontiers, en ce moment, jeté sa richesse sous l'arche de London-Bridge, pour savourer, comme distraction, les épreuves inconnues que donne une subite pauvreté.

Il prit une voiture de place devant la Douane, et se fit lancer au galop de ses chevaux de louage, dans les rues sombres de la Cité, où les mines d'or du commerce sont recouvertes d'un voile de charbon.

Il côtoya la basilique de Saint-Paul, descendit Ludgate-Hill, Fleet-Street, le Strand, et s'arrêta au coin *d'Agar Street,* devant une maison remplie de ses anciens souvenirs, et qu'il avait habitée en des temps plus heureux. Dans cette résidence calme, quoique voisine des quartiers populeux, de Mayran consacra les premiers jours de son arrivée à se recueillir, à observer le terrain de ses premières habitudes anglaises, et à se régler un plan de conduite pour l'avenir. Il attendait Ugolo, avec une impatience extrême, car ce fidèle serviteur lui était plus indispensable que jamais, dans l'existence hygiéniquement orageuse qu'il se proposait de mener, pour achever de s'étourdir.

Ugolo n'arriva pas, mais il écrivit la lettre suivante à Cyprien :

« Monsieur et regrettable maître, j'ai l'honneur de « vous informer de quelques événements que j'ai

« recueillis depuis votre départ. J'espère avoir jus-
« tifié la confiance dont vous m'avez cru digne.

« Je vous envoie ci-inclus le billet de *faire-part* de
« la mort de M. Rodolphe Jeffery. La famille du dé-
« funt a envoyé des billets à tous ses amis, et vous
« ne pouviez être oublié. J'ai assisté aux funérailles,
« au cimetière Montmartre. Le corps a été déposé
« dans une tombe de famille. Comme vous devez
« avoir lu les journaux, je n'ai pas besoin de vous
« donner des détails sur la manière dont le cadavre
« de M. Rodolphe a été trouvé dans la Seine. Je n'ai
« pas l'habitude d'écrire, et je supprime tout ce qui
« serait inutile, et ce que vous savez comme moi.

« Tous les domestiques ont été congédiés, lorsque
« madame a quitté le château. Rien n'a transpiré des
« événements de la nuit. Les gens de service ont le
« sommeil dur, à cause des fatigues du jour. Ma-
« dame n'a pas fait un long séjour à Paris : elle m'a
« fait retenir à la diligence une place pour la ville
« de***, où elle va trouver, dit-elle, une bonne amie,
« madame Léonie Charvel.

« Lorsque je vous ai promis de vous suivre, je ne
« savais pas que vous séjourneriez à Londres. Il m'est
« impossible de rentrer dans cette ville; je suis su-
« perstitieux comme tous ceux de mon pays, et j'ai
« été si malheureux en Angleterre, que je ne veux
« plus y mettre le pied. C'est avec la plus grande
« douleur que je me sépare d'un si bon maître; par-
« tout ailleurs j'aurais couru pour me remettre à ses
« ordres. Je me propose de faire un long voyage,
« mais je n'ai aucun but jusqu'à présent.

« Votre fidèle domestique,

« Ugolo. »

De Mayran ne fut pas très-affecté du congé que lui donnait son domestique; il vit même dans cette réso-

lution d'Ugolo un acte de délicatesse, dont les moins vertueux donnent quelquefois l'exemple.

Les antécédents d'Ugolo n'avaient pas été sans doute irréprochables à Londres, et le serviteur ne voulait pas faire retomber sur le maître une sorte de responsabilité, souvent nuisible en pays ennemi.

C'est dans ce sens honorable que la détermination d'Ugolo fut expliquée par Cyprien.

En cette saison, l'actrice Sidora W*** faisait, trois fois par semaine, les délices des habitués de Drury-Lane.

Cette femme, d'abord Italienne, puis Française, enfin Allemande, avait conquis des fleurs et de l'or sur les théâtres de trois grandes nations.

Elle était belle entre deux coulisses, sous l'enluminure du fard et du gaz; son visage, ciselé pour l'optique de la scène, perdait ses avantages au jour du salon; mais ses adorateurs s'obstinaient à la voir, même au salon, dans la flatteuse auréole du théâtre.

Son âge était un problème difficile à résoudre par les plus experts; et lorsqu'on hasardait mentalement, devant elle, quelque chiffre d'un grade élevé, l'actrice, comme si elle eût deviné la pensée du physionomiste, se rajeunissait tout à coup dans une explosion de grâces enfantines, en déconcertant le perfide calculateur.

Le talent de Sidora W*** aurait été fort contestable à Paris, mais il était vénéré à Londres, ville de tolérance universelle. Quand l'actrice, dans *Norma* ou *Fidelio*, côtoyait d'assez loin les intentions des compositeurs, et battait la fausse monnaie avec leurs notes, une phalange d'adorateurs se levait comme un seul sourd, et déchirait trente paires de gants jaunes, en trois salves d'applaudissements. Le nom de Sidora W*** avait une *grande attraction* (*great attraction*), et quand il brillait sur les affiches gigantesques,

devant *Mansion-House* ou *Post-Office*, comme sur les modestes circulaires grises des épiciers, le soir on voyait manœuvrer des escadres de nobles calèches depuis *Long-Acre*, jusqu'au péristyle de *Covent-Garden*. Le théâtre de *Drury-Lane* était envahi.

Après un an de mariage, ainsi que nous l'avons dit, Cyprien de Mayran passa huit jours à Londres, où ses affaires l'avaient appelé.

Il vit au théâtre la Sidora W***; il fut témoin de l'enthousiasme anglais, allemand, italien qui éclatait devant la belle cantatrice, et il se dit, avec cette naïveté juvénile, assez commune chez les gens du monde, qui vivent loin des choses du théâtre : Oh! qu'il serait heureux l'homme qui serait adoré de cette femme que tout le monde adore! Quelle ivresse de se dire à soi-même : Tous la désirent, et elle n'est qu'à moi!

La pensée qui achevait naturellement cette exclamation mentale était celle-ci : Il est impossible qu'une femme qui a l'organisation nerveuse de l'artiste ne préfère pas un amant comme moi, à toutes ces raides statues coulées en fonte qu'on appelle des Anglais.

Quand je paraîtrai, ces rivaux se retireront comme les nuages devant le soleil.

Le soleil parut sur l'horizon de Sidora, mais les nuages restèrent à leur poste.

De Mayran assiégea l'actrice, au théâtre, à la ville, à la campagne, et une nuit, comme il se rendait, avec un espoir équivoque, au joli cottage d'Highgate, où respirait Sidora, les jours de relâche, il fut attaqué sur le pont par un amant jaloux, et fut sauvé par Ugolo.

Cet incident, trop dramatique pour le caractère bourgeois de M. de Mayran, détermina son brusque retour en France.

Un an s'écoula, et le jeune mari qui avait toujours gardé un souvenir tendre de Sidora, et qui, cette fois, ne reculait devant aucun genre d'émotions, y compris

le poignard d'un amant jaloux, vint reprendre son numéro d'ordre, parmi les poursuivants de l'actrice, qui était l'*étoile* de Drury-Lane, comme disent les Anglais.

Sidora reçut la visite du jeune Français, à son cottage d'Highgate; le jardin de réception était comme une vaste corbeille de fleurs, habitée par une femme, et bordée d'une frange noire d'adorateurs muets.

Il y avait là toutes les figures de l'univers anglais; des nababs de Calcutta en retraite; d'anciens gouverneurs d'archipels inconnus; des colonels veufs des veuves du Malabar qu'ils avaient épousées, en éteignant le bûcher; des amiraux bronzés par vingt croisières, sous l'équateur; des neveux de Tippo-Saïb; des ministres de l'intérieur, disgraciés à Lahore; des ex-criminels de Botany-Bey, enrichis, et par conséquent vertueux; des princes de Madagascar et de Bornéo; des citoyens de la Nouvelle-Hollande naturalisés Anglais par une loi, malgré leur étroite parenté avec les mandrilles; enfin tous les types humains ou inhumains que Sem, Cham et Japhet, inventèrent en sortant de l'arche, pour s'égayer un peu, après un an de captivité diluvienne, au sommet du mon Ararat.

On ne peut trouver de pareilles collections qu'à Londres; l'étranger naturaliste en jouit gratuitement.

La capitale de l'Angleterre est quelquefois généreuse et désintéressée dans ses exhibitions zoologiques.

Lorsque Cyprien parut, avec son élégance parisienne, son teint frais, sa chevelure d'un blond vif, bouclée à l'Apollon du Belvédère, un rugissement roula sous le bronze des épidermes de ces adorateurs; c'est ainsi que la Solfatare de Naples accueille le naturaliste qui vient la visiter.

La cantatrice, vêtue avec goût, mais avec une décence suspecte qui accusait des ravages clandestins, salua nonchalamment le nouveau venu, et lui présenta la main, en lui disant, avec une familiarité qui fit pâ-

lir toutes les nuances des Deux-Indes sur les visages d'alentour : Vous êtes bien aimable, monsieur de Mayran, de n'avoir pas oublié le chemin de mes fleurs; mais je vous avoue, avec ma franchise allemande, que je vous vois toujours avec la plus grande peine.

— Pourquoi, Madame? demanda Cyprien en baisant la main offerte.

— Parce que votre visite m'annonce un départ; je suis sûre que vous quittez Londres demain, parce que je vous vois aujourd'hui.

— Non, Madame, dit Cyprien en s'asseyant entre deux êtres équinoxiaux, non classés par Buffon. Je ferai cette fois un séjour assez long en Angleterre.

— Tant mieux! dit l'actrice : je vous avoue, avec ma naïveté italienne, qu'un visage de Paris ne gâte jamais rien dans une réunion d'étrangers.

De Mayran s'inclina d'un air modeste, et les Deux-Indes rugirent en sourdine et ramassèrent leurs chapeaux.

— Étiez-vous à Drury-Lane hier, monsieur de Mayran? poursuivit l'actrice.

— Oui, Madame.

— J'ai eu un succès délirant. La noblesse et le peuple s'étaient donné rendez-vous à ce beau théâtre. Quelle salle splendide! quel coup-d'œil! Avez-vous jamais rien vu de si beau à votre Paris? et comme tout ce public est artiste! comme il nous tient compte de la moindre fioriture, ajoutée pour lui plaire! On m'a assourdie de bravos; on m'a étouffée sous des fleurs! et avec cela, mille livres de recette brute; deux cents livres de plus qu'au théâtre de Sa Majesté.

— J'ai été l'heureux témoin de votre triomphe, dit de Mayran.

— Demain, je joue *Norma*. Vous me verrez dans un nouveau costume de druidesse. J'ai commandé à Paris, chez Batton, rue Richelieu, une couronne de verveine,

comme la nature n'en fait pas. Le prince Rajeb-Nandy, que voilà, m'a fait un cadeau superbe pour mon rôle; c'est une faucille d'or massif, avec un manche en ébène et des incrustations de rubis, un vrai bijou!

— Quand vous chantez, Madame, dit Cyprien, on n'admire que votre grâce, on n'entend que votre voix, et tous les bijoux du monde...

— Les bijoux ne gâtent jamais rien, interrompit l'actrice; et puis on ne chante pas toujours, on n'est pas toujours jeune, il faut songer à son âge mûr. Les bijoux, disait une *prima donna* qui était célèbre, quand j'étais une enfant, les bijoux embellissent la jeunesse et nourrissent la vieillesse des artistes. Cela devrait passer à l'état de proverbe dans notre métier.

Les visiteurs des deux mondes se levèrent, comme s'ils eussent tous obéi à un signal.

— Vous partez, Messieurs, poursuivit l'actrice, vos voitures sont-elles avancées? Vous reverra-t-on bientôt? Viendrez-vous à Drury-Lane, demain?

Toutes les têtes plus ou moins bronzées des adorateurs s'inclinèrent quatre fois pour répondre à ces quatre questions.

Le défilé des voitures s'établit devant la grille du cottage.

De Mayran, qui s'était levé, vit luire, à son adresse, une série de regards fauves, qui s'étaient sans doute essayés dans les bois avant de s'humaniser dans les villes.

Les yeux du prince Rajeb-Nandy roulèrent surtout longtemps dans la direction du jeune Français, lequel subit, avec l'insouciance d'un mari infortuné, les insultes muettes de cette ménagerie humaine, chassée pour insubordination du collége de Carter ou de Martin.

— Ces messieurs nous laissent en tête-à-tête, dit l'actrice; ce sont d'excellents garçons, et tous riches

comme des mines. Il faut donc les ménager. Je les reçois à la campagne, les jours impairs, à l'heure du *lunch*. Voulez-vous accepter les jours pairs pour vos visites de ville, monsieur de Mayran?

— Mais, ces messieurs, dit le jeune homme, puisque ce sont des messieurs, ne m'effraient pas du tout. J'étudie l'histoire naturelle et je tiens, puisque l'occasion se présente, à compléter mon instruction.

— Vous les jugez trop, monsieur de Mayran, au point de vue français, qui est orgueilleusement exclusif. L'Angleterre rend un véritable service à la cause universelle de l'humanité. Vous dites que c'est par égoïsme aussi; faites comme elle, et l'univers, grâce à ce double égoïsme, sera bientôt civilisé. Vous venez de voir ici des hommes dont les aïeux, avant lord Cornwalis, étaient anthropophages ou herbivores, au moins. La civilisation a passé sur leurs repaires; ils ont rogné leurs griffes, ils ont soigné leurs cheveux, ils ont adouci leurs voix; le travail les a enrichis, les a faits citoyens de la Grande-Bretagne; alors ils viennent à Londres, prendre nos belles manières, nos modes, nos goûts, nos mœurs. Ils ne veulent conserver que les deux grandes vertus du sauvage : l'amour de la musique et la générosité. On ne peut trouver qu'à Londres cette rare espèce de *dilettanti*, ayant toujours les mains ouvertes pour applaudir et pour payer. En me voyant, ici, au milieu d'eux, comme leur reine, ils éprouvent un bonheur inconnu des marchands et des bourgeois de Londres. Leurs ambitions amoureuses sont d'une modestie qui ne troublera jamais mon repos, et m'enrichira sans me donner une ride. Aujourd'hui, les hommes civilisés ne se ruinent plus pour les femmes de théâtres; eh bien! le ciel a pris pitié de ces pauvres femmes qui se tuent, en cinq actes, et en *si bémol*, pour amuser vos ennuis; le ciel va leur envoyer des amants honoraires par tous les paquebots de

Calcutta et de Bombay. Ces gentilshommes des bois seront toujours cuivrés ou noirs, mais l'or sera toujours blond.

De Mayran, selon ses habitudes invétérées, écouta cette tirade, en donnant à sa figure et à son torse les plus gracieuses inflexions de la fatuité ; mais l'actrice, habituée au personnel blond de la jeunesse de Londres, et à tous ces escadrons de géants qui défilent aux revues de la reine, avec des joues de chérubins équestres, n'avait pas daigné remarquer la beauté de son jeune interlocuteur.

— Madame, dit de Mayran, les hommages du monde vous sont dus, mais n'éprouvez-vous pas quelquefois, au milieu de vos triomphes, un vague désir d'éloigner un peuple d'adorateurs, pour ne garder qu'un ami, un seul, bien dévoué, bien tendre, dont le cœur répondrait à votre cœur, et qui...

— Vous me mettez en prose un couplet d'opéra comique, — dit l'actrice avec un éclat de rire. — Vraiment, les Parisiens sont naïfs comme des enfants au berceau ! Moi ! j'irais congédier ce peuple qui m'applaudit, et secoue la salle avec ses mains de bronze, pour chanter un duo domestique, avec quelque fade Adonis qui me paierait en fausse monnaie d'amour ! Y songez-vous, monsieur de Mayran ? Quand on fait, comme nous, au théâtre, avec accompagnement d'orchestre, une si grande dépense d'amour, de tendresse et de passion folle, on éprouve le besoin de se mettre au régime chez soi.

— Madame, excusez-moi, dit de Mayran, les mœurs du théâtre me sont presque inconnues, et vous aurez de l'indulgence pour les erreurs de mon noviciat.

— Monsieur de Mayran, il faudrait une carte pour voyager dans le royaume des coulisses ; il y a des écueils partout. Aussi, j'excuse vos erreurs. Connaissez-vous lord Cokrill ?

— Non, Madame.

— Il a été marin; il a voyagé avec Parry et Ross; il a relevé, à la pointe du compas, quatorze petits rochers à fleur d'eau, dans l'Océan du Sud. L'an dernier, il se mit en tête de devenir amoureux de moi. Lord Cokrill a loué une loge d'avant-scène pour la saison; il ôte ses gants pour applaudir. Je lui accordai donc la permission de m'aimer. Un soir, je jouais dans les *Puritains*, et sans songer à lord Cokrill, je me tournai vers sa loge, en chantant un air un peu leste mais pudiquement voilé par l'italien qui est de l'hébreu pour les Anglais.

Vien diletto in ciel e luna,
Tutto tace intorno, intorno;
Fin ch'al ciel spunti il giorno
Vien ti posar su'l mio sen.

Mylord comprenait par hasard l'italien : le soir, à onze heures et demie, en descendant de voiture, je le trouvai sur ma porte de Chandos-Street. Nous eûmes une explication en italien. Il prit la chose en vrai gentilhomme; il s'excusa de très-bonne grâce. Je lui offris ma voiture, il accepta, et je ne l'ai plus revu.

— Vous êtes charmante, Madame, dit Cyprien, mais bien dangereuse.

— Allons donc, Monsieur, avec du courage on s'habitue au danger. Venez me rendre quelques visites; nous serons bons amis et jamais amants; c'est le seul moyen de s'aimer toujours... Adieu, à demain. J'espère vous voir à la *Norma*. Je chanterai un peu pour vous.

Quelques minutes après, de Mayran montait à cheval pour rentrer à Londres.

En se dirigeant vers Highgate, il s'adressait ce monologue mental :

— Voilà une étrange créature! et c'est pour cette

femme que j'ai failli me faire égorger l'an dernier sur ce pont désert! et c'est pour elle que je viens à Londres, avec l'espoir d'y trouver des émotions consolantes! Une femme toute remplie de son orgueil, folle de son corps et de son théâtre, et qui n'a pas daigné une seule fois m'honorer d'un regard flatteur! quel beau rêve et quel absurde réveil!

Le cheval de Cyprien secoua son cavalier avec un frisson, et assembla ses oreilles par les deux bouts.

— Qu'y a-t-il encore d'effrayant sur ce maudit pont! — dit Cyprien en arrêtant son cheval, qui sollicitait un coup d'éperon.

Un gentilhomme équinoxial, lequel, sur tout son corps, n'avait de blanc qu'une paire de gants jaunes, se leva d'entre les broussailles, et se posa au milieu du pont, comme un satyre du poëme de *Ramaiana*.

— Mylord, dit en anglais l'inconnu à Cyprien — je vous arrête pour vous dire deux mots, et vous demander une réponse.

— Parlez, Monsieur, — dit Cyprien, en cabrant son torse avec grâce, pour se faire admirer.

— Mylord, poursuivit l'autre, je voudrais savoir si vous êtes aussi brave qu'insolent.

— Il y a probablement une de ces deux choses que je ne suis pas, dit Cyprien ; vous pouvez essayer de choisir.

— Eh bien! Mylord, je ne choisirai pas; je crois que vous êtes l'un et l'autre.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, Monsieur, en me donnant deux qualités.

— Mylord, poursuivit le sauvage en frac noir, j'ai pris les habitudes des créoles...

— Pardon, Monsieur, dit Cyprien; il me semble que vous arrêtez les voyageurs sur les grands chemins, les créoles n'ont jamais eu ces habitudes-là.

— C'est-à-dire, continua l'homme cuivré, que je

me bats au dernier sang avec celui qui m'a insulté.

— Ah! je vous ai insulté?

— Grièvement, Mylord, et devant une femme!

— Diable! je ne savais pas cela! Voyez comme on s'instruit en voyageant.

— Ainsi, Mylord, je vous attends demain, au lever du soleil, avec vos deux seconds, au cottage de *Criklewood*, près d'Highgate; j'y serai le premier.

— Oh! oui, le premier, à coup sûr, car je déteste le lever du soleil. Mais j'y serai le dernier.

— C'est bien, Mylord.

— Il s'obstine à m'appeler Mylord!... Je suis Français, entendez-vous? Je suis Français...

— Ah! j'en suis bien aise, Monsieur; je connais les usages français, quoique vous me regardiez comme un sauvage habillé en dandy, je vous promets un combat à la mode française, apportez vos armes avec vous.

— Je vous préviens, Monsieur, dit Cyprien en comprimant un sourire moqueur, je vous préviens que je ne connais ni la flèche, ni le javelot, ni la massue, ni le crik malais, ni aucune arme de la tribu du Lion ou du Serpent.

— Vos railleries, Monsieur, ne me blessent point; je vous les rendrai demain.

— Et demain, vous m'expliquerez au moins pourquoi nous nous battons?

— Vous le savez déjà, Monsieur.

— A la bonne heure! à demain donc, Monsieur, je vous quitte, mon cheval éprouve le besoin de ne plus vous voir devant lui.

Cyprien salua son adversaire, et s'élançant au galop vers le village d'Highgate, il rentra par *Totennham-road*, à Londres, un peu après le coucher du soleil.

VI

A DRURY-LANE

Le lendemain, Cyprien de Mayran montait en voiture avec deux témoins.

Comme il n'avait à Londres, d'autres connaissances que deux banquiers, gens trop graves pour assister à un duel, il eut recours à un expédient nouveau qui mérite une mention.

La veille, on jouait à Drury-Lane, *Fra Diaviolo* en anglais, et *Giselle*, en langue connue de tous. Cyprien remarqua dans le personnel des chœurs de l'opéra, deux gigantesques figurants, qui chantaient avec le bout des lèvres et des mains, pour économiser leurs voix anglaises.

Voilà les hommes qu'il me faut, se dit-il, et s'élançant dans le noir défilé des arcades qui conduisent à la porte des coulisses, il pénétra sur la scène et engagea ces deux figurants comme témoins, à raison d'un habit noir, et d'une livre pour une seule représentation de duel.

— Qu'aurons-nous à dire? demandèrent les deux comparses.

— Rien du tout, comme ici, répondit de Mayran.

Les deux figurants, habillés et gantés dans *Saint-Martin-Court*, ressemblaient à des témoins sérieux, et *respectables*, comme disent les Anglais.

Au sommet de la montagne *d'Hamstead*, la voiture prit à gauche, et se dirigea vers le cottage de Cricklewood. Là, dans un pavillon, décoré à la chinoise, trois hommes, à figure tropicale, attendaient de Mayran.

Le jeune homme les salua poliment, comme s'ils eussent été blonds, et leur dit d'un ton leste : — Eh bien! Messieurs, qu'avez-vous décidé?

— Marchons! dit l'adversaire cuivré.

— Marchons, répondit Cyprien, et il suivit le trio équinoxial.

Vis-à-vis le cottage se déroule à l'infini, par collines et vallées, une forêt sombre, qui servait de *Pré aux Clers,* à l'époque batailleuse des *têtes rondes* et des cavaliers.

Les trois Anglo-Indiens s'arrêtèrent sur un terrain uni et dépouillé d'arbres, au fond d'un vallon. Le site était sauvage; on y voyait pourtant çà et là, sur des sapins, d'énormes placards avec cette inscription électorale : *Vote for Parker!*

Au moment des élections, les candidats vous poursuivent partout, en Angleterre. On a beau se réfugier au fond des bois, dans les grottes humides, sur le sommet des montagnes, M. Parker a l'œil sur l'électeur champêtre et lui crie du haut d'un arbre : *Vote pour moi!* Chez nous le bois de Boulogne et la forêt de Fontainebleau sont encore vierges de placards, mais cela viendra : nous vagissons encore dans les langes du berceau constitutionnel (1).

Ici nous avons à raconter une scène de duel qui trouvera peut-être des incrédules parce qu'elle est vraie. Elle fera naître de sérieuses réflexions chez nos écrivains dramatiques, dont les œuvres sont étudiées et prises au sérieux par ces peuples candides qui accourent chaque jour s'asseoir au banquet universel de la civilisation, et qui, pour mieux s'initier à nos mœurs, viennent les saisir sur notre théâtre, qui en est une école, comme nous le disons aux barbares chaque matin.

(1) Ceci était écrit avant la révolution de Février.

Les trois amoureux de l'actrice Sidora, passionnés, comme toutes les Deux-Indes, pour notre théâtre et pour nos artistes, avaient vu jouer sur les théâtres de Calcutta et de l'île Bourbon, le répertoire de nos opéras, et avec leur facilité naturelle, commune à tous leurs compatriotes, ils savaient ces ouvrages par cœur, comme des ténors blancs.

Donc, pour s'élever à la hauteur des mœurs européennes, ils mirent tous les trois l'épée à la main, et le plus musicien d'entre eux fredonna l'air des *Huguenots :*

Quoi qu'il advienne ou qu'il arrive,
Marchons l'un sur l'autre, à la fois,
En nombre égal, trois contre trois,
Jusqu'à ce que la mort s'en suive.

Les deux témoins de Cyprien, qui avaient figuré cent fois dans les *Huguenots,* s'épouvantèrent devant ces trois épées nues et ces trois visages sinistres, et ils prirent la fuite avec l'agilité de deux cerfs relancés par la meute du duc de Northumberland.

De Mayran fit un sourire qui, en tout autre temps, se serait élevé jusqu'à l'éclat d'une gaieté folle.

Les trois Anglo-Indiens agitèrent leurs épées dans la direction des deux fugitifs, en les flétrissant de l'épithète de lâches !

— Ah ! ils ont eu peur ! dit Cyprien en riant ; nous devons les excuser ; mais puisque nous sommes ici pour nous battre, je les remplacerai.

Sur ces mots, il ramassa une épée dans le faisceau d'armes que les figurants avaient déposées sur le gazon à leur arrivée dans le bois, et il ajouta :

— Messieurs, vous avez devant vous un homme qui ne demande pas mieux que de tuer le temps ou un Anglais. Il y a donc luxe d'émotions pour moi en ce moment. Commençons.

— Monsieur, dit le provocateur, nous ne sommes pas des sauvages, comme vous avez l'air de le croire, et nous serions indignes d'appartenir à la grande famille anglaise si nous acceptions un combat de trois contre un seul; ce serait un assassinat. Certes, vous m'êtes, vous, mortellement odieux...

— Ah! je vous suis mortellement odieux! interrompit de Mayran; expliquez-moi donc cela. Je suis enfin curieux de savoir pourquoi je vais me battre avec vous.

— Parce que vous êtes l'amant d'une femme que j'adore avec respect.

— De la cantatrice? dit de Mayran en laissant tomber son épée.

Le trio s'inclina en signe d'assentiment, avec des visages empreints d'une profonde douleur.

— Messieurs, continua Cyprien, nous allons, si cela vous amuse, nous battre pour tout autre motif; mais comme celui-ci calomnierait une femme, je suis obligé de vous dire que je ne suis pas l'amant de votre cantatrice, et que je l'ai vue hier pour la dernière fois. J'abhorre les cantatrices de toutes les nations.

Un éclair de joie illumina le bronze de la figure de l'Anglais.

— Monsieur, dit-il, on voit bien que vous êtes brave et que vous êtes vrai. Donnez-moi votre main, je veux la serrer comme la main d'un ami.

— Ce pauvre homme! dit de Mayran, comme il est ému; vous aimez donc bien mistress Sidora?

— Si je l'aime! — dit l'ex-sauvage avec la sensibilité d'un enfant; — cette femme est ma vie, ma joie, mon bonheur. Vous ne comprenez pas cela, vous autres blancs européens! Nous avons des passions qui ne sont pas dans vos villes. Je suis né esclave, moi; on m'a affranchi; j'ai travaillé, j'ai fait fortune en

m'a donné tous les droits de citoyen anglais. Je vins à Londres, cette reine des océans. L'aristocratie ne m'a pas reçu, parce que je suis né en servitude. La bourgeoisie m'a repoussé parce que je suis noir. Les femmes artistes seules m'ont fait bon accueil : une surtout, celle qui est la divinité du chant et de la musique, et qui me console du dédain des nobles et des bourgeois : l'entendre tous les soirs, la voir tous les jours, cela suffit à mon bonheur : c'est une volupté chaste, un doux rêve d'artiste, que rien n'a troublé jusqu'à présent, rien, excepté l'injuste jalousie que j'ai ressentie hier contre vous...

— Oh! bien injuste, en effet! interrompit de Mayran; et je désire que vous n'ayez jamais de tourment plus sérieux dans vos innocentes amours. Ainsi, Monsieur, ajouta-t-il en tendant la main à l'Anglais, notre guerre est finie, n'est-ce pas?

— Par la paix.

— Comme toutes les guerres; cela prouve qu'il faudrait les commencer toutes par la fin. On ferait une noble économie de sang.

Après quelques formules d'adieu amical, et un échange de cartes, Cyprien de Mayran se sépara des trois Anglo-Indiens, et remonta seul au cottage de Cricklewood, où il fit un déjeuner frugal, mais assaisonné par le charme du paysage et la pureté d'un air que le charbon de Londres ne souille pas.

Seul avec sa pensée, il fit quelques réflexions inspirées par la circonstance.

C'est une femme, se dit-il, qui a détruit mon bonheur, qui a bouleversé ma vie; il n'y a donc qu'une autre femme qui puisse réparer tant de mal.

La première expérience m'a démontré que je ne dois attendre aucune consolation dans la classe des femmes artistes : en voilà une qui me met sur les bras des assassins et des duellistes du moyen-âge. Si

je m'adresse à une autre, dans cette incroyable Angleterre, je m'expose à rencontrer, cette fois, des rivalités de Hottentots ou de Chinois, avec d'autres scènes inattendues qui amusent un instant, et qui sont intolérables après pour un homme de mon naturel. Arrière donc les femmes de théâtre, et cherchons ailleurs.

Le soir, il remonta le courant de ce fleuve humain, qu'on appelle le Strand et qui coule avec la Tamise en ligne parallèle, et arrivé à Temple-Bar, il se perdit, à gauche, dans de petites rues, et cheminant au hasard, il tomba devant le péristyle de Covent-Garden.

L'affiche annonçait dans une auréole de gaz, la tragédie de *William Tell*, par Shéridan-Knowles.

Les passants, attirés par le gaz étaient repoussés par *William Tell*. Notre jeune exilé de Paris imita les passants : il suivit la foule, et, à quelques pas plus loin, il rencontra le défilé des voitures qui roulaient vers Drury-Lane : le désœuvrement, l'ennui, la douleur morale, ces tristes compagnons de l'homme isolé, la nuit, au milieu d'une grande ville, poussèrent de Mayran à ce théâtre, plein de bruit, de folie, de lumière : il entra, et avant de se faire ouvrir sa loge, il suivit machinalement un monde inconnu qui envahissait le grand foyer du public.

Ce qu'il vit là, pour la première fois, ne peut se voir qu'à Drury-Lane, ou ne se lire que dans l'histoire de Babylone, cette histoire immense, brûlée avec la bibliothèque d'Alexandrie par le sage Omar, qui avait prévu le futur encombrement de nos bibliothèques actuelles, et prenant en pitié leurs conservateurs, leur enleva, par un charitable incendie, un supplément chaldéo-égyptien d'in-folio en papyrus, d'in-quarto en feuilles de cire, et d'in-octavo en lames de santal.

Les savants doivent reconnaissance à Omar. Si cet

incendiaire n'eût pas existé, il eût été impossible d'être savant. La bibliothèque de la rue Richelieu est déjà, pour la mémoire, un assez lourd fardeau, fort difficile à transvaser dans les cases des étroits cerveaux humains.

Le foyer de Drury-Lane était donc dans une de ces nuits de solennelle exhibition. Des jeunes gens, députés des cinq parties du monde y fredonnaient, en vingt langues, les cavatines que l'amour a inspirées aux musiciens de toutes les nations, depuis la romance parisienne jusqu'au *pantoun* malais.

Ces hymnes de volupté subalterne s'exhalaient, dans des vapeurs de porto et de wiski, autour d'un Olympe de courtisanes, belles comme les filles que le démon envoie aux anachorètes pour tenter leur vertu.

Ces femmes, folles de leur corps, habillées comme des princesses de théâtre, fières comme les marraines de l'Orgueil, impudentes comme les filleules de la Luxure, tourbillonnaient avec des allures de provocation libertine, qui donnaient le vertige et bouleversaient les sens de leurs candides admirateurs.

Le feu des libations récentes animait toutes ces figures de l'incarnat de la pudeur virginale, et les voilait d'un masque de vertu, badigeonné par la fermentation du vice.

L'éclat menteur des étoffes, le luxe frelaté des pierreries, le fard détrempé sur les chairs nues, tous ces accessoires de l'imposture des boudoirs, annonçaient, chez ces femmes, les fétides trésors de lèpre, dissimulés par la beauté des formes, l'exquise ciselure des traits du visage, l'opulence des cheveux noirs ou blonds, l'éruption fulgurante des yeux, et surtout par cette turbulence de gaieté qui semble exclure toute idée de douleur chronique dans le corps et dans l'esprit.

Devant ce tableau, emprunté aux fêtes de Sarda-

napale, le jeune de Mayran se fit à lui-même des questions que les étrangers s'adressent chaque soir en visitant le foyer de Drury-Lane :

D'où viennent ces femmes? Qui les a créées et mises au monde de la luxure? Pourquoi ces merveilleuses créatures n'ont-elles pas rencontré un seul amour honnête sur l'abîme de la prostitution?

Quoi! dans cette riche aristocratie de Londres, il ne s'est pas trouvé quelques dévouements généreux pour sauver ces jeunes filles, dans la fleur de leur innocence et de leur beauté?

Pourquoi Londres a-t-il seul le privilége de cette infernale et éblouissante exhibition?

Par quels secrets de physiologie, la misère des parias de Londres, l'appauvrissement des hyménées en haillons, peuvent-ils incarner et donner la vie à ces femmes qui ont exagéré la beauté de leur sexe avec un luxe surnaturel de détail et de proportions?

L'amour que de Mayran s'était voué à lui-même lui rendit au moins service cette fois, et le préserva d'une distraction trop dangereuse : il se contenta de tenir l'énigme à distance, selon l'esprit du proverbe italien, et sortant du foyer de Drury-Lane, en secouant la boue de ses pieds, il courut s'asseoir dans sa loge pour écouter *Norma*.

L'actrice Sidora chantait en ce moment : *Norma di tuoi improvery*, avec une voix pleine d'une fausseté mélodieuse qui faisait bondir de joie les lords et les députés, endurcis aux *si bémol* des orateurs des deux chambres.

Le trio fini, une voix naïve, et timbrée sur une lame d'or, s'éleva dans une loge voisine, et prononça les deux mots charmants qui résument l'enthousiasme anglais : *very nice!*

De Mayran, qui contemplait encore avec des yeux pleins de regrets, la beauté de Sidora, tourna la tête

à droite, pour voir la bouche divine qui venait de prononcer l'harmonieux *very nice*...

Oh! ces foudroyantes irradiations de beauté ne peuvent éclater que dans un théâtre de Londres! La jeune femme qui avait dit ces deux mots prodiguait autour d'elle des sourires adorables, avec une figure ciselée par un ange pour réjouir le regard des hommes, et les préparer aux révélations du ciel.

C'était le plus harmonieux ensemble de perfection idéale que le rêve puisse imaginer; une de ces beautés qui ne s'épanouissent que dans le comté de Lancastre, sous les brumes de la Mersy, comme pour illuminer la terre, en l'absence du soleil : des yeux limpides d'iris velouté; un front découpé en lignes superbes; des lèvres à demi ouvertes, comme un écrin de corail garni de perles; des cheveux noirs à reflet lumineux; un teint éblouissant de fraîcheur, des épaules et des bras d'ivoire, s'échappant avec une grâce exquise de l'échancrure d'une simple robe d'été.

A tous ces charmes ajoutez encore la beauté de l'âme, révélée sur un visage empreint de modestie et de virginale candeur.

En voyant cette femme, de Mayran éprouva une émotion si forte qu'il s'oublia un instant, et mit toutes ses pensées sur un seul objet. Le théâtre disparut; il n'y resta qu'une femme admirée et son admirateur.

Sidora chantait toujours, mais Cyprien ne l'entendait pas; mille chevelures blondes et brunes rayonnaient dans les loges sur les plus belles épaules nues des comtés de Kent et de Middlesex, mais Cyprien ne les voyait pas; la plus belle femme de l'univers anglais existait seule en ce moment, à deux pas de lui, et absorbait tous ses regards.

Deux hommes étaient assis à côté de cette femme dans la même loge.

L'un était le père ou le mari, l'autre un ami de la maison; c'est ce que Cyprien admit tout de suite.

Le premier était, entre deux âges, un Anglais calme, raide, sérieux, ayant dans ses attitudes cette distinction symétriquement réglée qui fait le gentilhomme. Il adressait, par intervalles, quelques mots à la jeune femme, mais comme jamais un éclair de tendresse ou un sourire d'affection n'accompagnait ses paroles, Cyprien en conclut judicieusement que ce n'était pas un père, mais bien un mari, déjà blasé sur son bonheur conjugal.

Quant à l'autre voisin, c'était, après nouvel examen, un de ces amis complaisants et causeurs que les maris entraînent au théâtre, pour rompre la monotonie d'un tête-à-tête souvent ennuyeux.

Cyprien, toujours les yeux fixés sur son adorable voisine, lui découvrait à chaque instant une nouvelle perfection, et il s'étonnait que ces deux hommes, assez heureux pour la connaître et l'approcher, ne fussent pas saisis d'un accès perpétuel d'idolâtrie et d'admiration.

Les deux voisins étaient au contraire à l'antipode moral de l'extase : Cyprien put entendre la fin d'un entretien qu'ils venaient d'engager pendant l'entr'acte, et qui n'avait rien de commun avec l'émotion enthousiaste qu'une belle femme excite parmi ses plus proches voisins.

— C'est évident, disait le mari présumé; je donnerai toujours la préférence, pour l'usage de notre dock, à l'*East-India*, au procédé nouvellement inventé au Havre par M. Lemaistre, ingénieur français.

— Je ne connais pas le moteur ou le levier de cet ingénieur, disait l'autre.

— C'est la grande grue dynamométrique en tôle.

— En tôle !

— Oui, en tôle; et non-seulement son arbre et ses

bras sont en tôle, mais encore la plate-forme dans laquelle elle se meut, et même les supports et les *entretoises*.

— Et quel fardeau peut-elle soulever?

— Essayée sur place, elle a enlevé une charge de vingt-deux mille kilogrammes, à l'extrémité du bras le plus court, qui n'a pas moins de cent mètres, mesuré horizontalement.

— C'est prodigieux.

— Silence, Monsieur! — dit la jeune femme en donnant un léger coup d'éventail sur le bras du mari présumé : — laissez-moi écouter l'opéra.

Les deux hommes s'inclinèrent en signe d'assentiment, et parurent s'absorber dans leurs réflexions sur le procédé nouveau de M. Lemaistre.

Quelles étranges choses disaient ces gens-là auprès de cette divine créature? pensa le jeune de Mayran, et il se posa dans son attitude la plus admirable pour se faire admirer de sa voisine et pour l'admirer.

Il éprouva plusieurs fois, pendant le dernier acte, une joie intime très-vive; la céleste inconnue lui avait adressé quelques regards très-rapides, ou, pour mieux dire, un seul regard divisé en deux coups d'œil, ce qui signifiait en pantomime de femme, que la première impression que la beauté du jeune homme avait faite était foudroyante, et que la pudeur ne permettant pas de s'y arrêter trop longtemps, il fallait recourir à ce procédé de prudente contemplation.

L'opéra terminé, la jeune femme se leva, et fit admirer une taille superbe qui acheva la séduction.

En ce moment, il n'y eut plus de doute pour de Mayran; l'homme entre deux âges était incontestablement le mari; il posa d'une main familière, et avec un regard distrait, une mantille noire sur les

plus belles épaules du monde, et offrit son bras à la jeune femme, en disant à son ami :

— Nous avons le modèle envoyé à M. Millingham par M. Lemaistre du Havre, et Louis-Schwabe, de Manchester, nous confectionnera cette machine en moins de deux mois.

A la faveur de la foule, de Mayran descendit l'escalier du théâtre à côté de la belle inconnue, et il frémissait à l'idée que bientôt une calèche rapide allait emporter cette vision dans ce Londres infini, et qu'elle ne reparaîtrait plus à ses yeux.

Heureusement la beauté de la saison et de la soirée préserva l'amoureux français de ce malheur.

Arrivée devant la file des équipages stationnés aux arcades latérales de Drury-Lane, la jeune femme regarda le ciel et dit avec un ton joyeux :

— La nuit est magnifique, rentrons à pied chez nous par le marché de Covent-Garden et le Strand. Nous ferons une promenade charmante jusqu'à Charing-Cross, et nous remonterons à Regent-Circus.

— Mais, ma chère amie, dit le mari, il serait plus court de suivre Long-Acre et d'aller droit chez nous, sans descendre au Strand.

— Quand il fait beau, le chemin le plus long est toujours le plus court, dit la jeune femme.

Et elle entraîna lentement son mari vers le marché de *Covent-Garden*.

De Mayran suivit les deux époux dans leur itinéraire, et après une demi-heure de promenade au clair de la lune, il les vit entrer dans une maison de belle apparence, 18, *Regent-Circus*.

VII

LA TAMISE N'EXISTE PAS

Le lendemain, à neuf heures du matin, de Mayran se promenait sous les arcades sombres du *Quadrant*, dans le voisinage de *Regent-Circus*, et bénissait son heureuse étoile qui lui envoyait enfin une distraction victorieuse de toutes les angoisses du passé.

Voici, disait-il mentalement, une aventure qui se présente bien. Une femme belle à réjouir le troisième ciel, et affligée d'un de ces maris comme il en faut aux amoureux; un industriel absorbé dans les spéculations; un homme arrivé au premier degré de la vieillesse.

Autour de cette femme, je n'ai découvert aucun de ces regards de convoitise ou de familiarité intime, qui font supposer au dernier arrivant l'obstacle d'un heureux prédécesseur.

Tous les augures me sont favorables. Le bonheur vient à moi, allons à lui.

Il se dirigea vers *Regent-Circus*, et traversa diagonalement cette place, l'œil adroitement tourné du côté de la maison qui pour lui était Londres et l'univers anglais.

Les vitres des deux étages avaient cet éclat lumineux et transparent que nos voisins ont inventé dans leurs verreries, et qui n'existe que chez eux. A travers ces voiles diaphanes des fenêtres, on voyait rayonner le luxe intérieur des appartements, mais aucune ombre de visage humain ne se montrait.

Toutefois, à force d'attendre une apparition, de Mayran vit enfin poindre, sur la lisière inférieure d'une vitre, une touffe de cheveux grisonnants, puis une face industrielle et sérieuse, qui était celle de l'heureux mari.

La fenêtre s'ouvrit aussitôt, et le personnage exhiba son torse, et s'appuya sur le balcon, un journal à la main.

La lecture d'un journal anglais peut se prolonger indéfiniment, selon la patience du lecteur, surtout si sa curiosité oisive veut épuiser le chapitre des annonces.

Le mari lisait donc depuis une heure, lorsqu'un incident de voisinage vint donner à de Mayran l'espoir de quelque changement sur la façade de la bienheureuse maison.

Les voitures publiques qui vont de Londres à Windsor ont leur office et leur point de départ sur la place de *Regent-Circus*. En ce moment il se fit un grand bruit de roues, de chevaux, de voyageurs et de curieux devant le bureau de ces voitures, et quelques têtes de femmes s'encadrèrent dans les vitres luisantes du voisinage.

Ce n'est pas un spectacle fort curieux qu'un pareil tableau; mais quand on s'ennuie à l'anglaise, dans le silence tumulaire d'une maison déserte, on se fait de tout une distraction.

De Mayran s'applaudit d'avoir si bien deviné.

Le mari laissa même flotter au hasard son journal, comme un drapeau, en dehors de la fenêtre, pour assister au départ des voitures de Windsor.

Au même instant, une forme éblouissante se détacha sur l'ombre intérieure, et la jeune femme de la loge de Drury-Lane apparut dans toute sa beauté du matin.

Elle se pencha nonchalamment sur le bord du petit

balcon, et regarda en détail, tout ce qui était autour d'elle, excepté son mari.

Le jeune Français, observateur profond, comme tous les voyageurs de son âge, ne laissa pas échapper ce grave symptôme d'indifférence qui se révélait dans ces époux, si mal assortis par l'âge et le caractère.

Sans doute, se dit Cyprien, la pruderie anglaise défend à une femme de témoigner, en public, à son mari une tendresse trop évidente; mais entre cet excès scandaleux d'affection, et l'autre excès scandaleux de froideur, il y a un milieu décent de familiarité qui annonce le bonheur intime d'un ménage, et ne blesse pas la pudeur susceptible des passants anglais.

Les voitures de Windsor partirent au galop, et le mari n'ayant plus autour de lui d'autre distraction que son journal et sa femme, donna la préférence à son journal et se précipita tête baissée dans l'abîme de la quatrième page, où s'éternisent les annonces de l'industrie des comtés de Kent et de Midlesex.

La jeune femme fit un léger mouvement d'épaules, regarda le brouillard qui se débattait avec un fantôme de soleil anglais, et elle disparut dans l'appartement.

Après cette scène bourgeoise, et en apparence oiseuse, qui vient de se jouer à *Regent-Circus*, je dois, selon mes principes d'historien, omettre les inutiles longueurs des détails intermédiaires, et sauver au lecteur l'ennui de ces procès-verbaux de marches et de contre-marches qui accompagnent le début de toute intrigue d'amour.

Ainsi, il m'eût été impossible de trouver chez moi une plume qui aurait consenti à écrire les quinze promenades ou stations de notre jeune voyageur français sur la place de *Regent-Circus*. *Les choses répétées deux fois plaisent*, dit le proverbe : mais après deux fois il ne faut pas abuser des répétitions.

Donc, quinze jours de tranchée ouverte devant la place s'étant écoulés, chacun de ces jours étant la reproduction fidèle du premier, un incident inattendu vint au secours de Cyprien.

Sans cet incident, notre beau jeune homme était menacé de voir, chaque jour, un mari lisant un journal à sa fenêtre, et une jeune femme paraître et disparaître sans adresser un regard ou une parole à ce mari. Lorsque les Anglais, pensait Cyprien, font une chose la veille, il la refont toujours le lendemain.

C'était un dimanche, jour de silence, de repos et d'ennui pour l'Angleterre.

De Mayran faisait sa station d'habitude à l'angle de Regent-Circus, et les *policemen* le regardaient de mauvais œil, parce qu'il était seul sur cette place, toujours traversée par la foule et que la solennité du saint jour rendait déserte. Cependant à l'heure des offices du matin, les familles de ce quartier opulent et dévot sortirent de Regent-Street, et traversèrent silencieusement la place pour se rendre à l'église Saint-Martin.

A la faveur de cette procession luthérienne, de Mayran se rapprocha de la maison de la belle inconnue, avec l'espoir qu'elle descendrait bientôt pour remplir, comme les autres, son pieux devoir dominical, et qu'il pourrait la suivre de près jusqu'à Charing-Cross, et peut-être hasarder un mot à son oreille, ou une lettre dans sa main.

Il ne visait qu'à une occasion vulgaire, et il atteignit quelque chose de mieux : c'est l'inverse de ce qui arrive toujours quand on ajuste le point de mire de l'avenir.

La porte de la maison s'ouvrit et le mari parut sur le seuil, en paletot nankin, costume peu convenable le dimanche, à Londres, et surtout dans l'église puritaine de Saint-Martin.

En même temps, un homme jeune et vêtu en campagnard élégant monta sur le trottoir et serra énergiquement les mains du mari; ce court dialogue s'établit entre eux :

— Vous arrivez exactement; onze heures sonnent à Saint-Martin, nous arriverons à midi.

— Il faut nous hâter, pourtant.

— Il y a toujours de la place sur le paquebot.

— Oui, mais nous voulons être bien placés.

— Et mistress Lewing, se fera-t-elle beaucoup attendre ?

— Non, elle descend.

Elle descendit en effet, sur ces derniers mots. L'adorable femme portait une robe blanche et un chapeau de paille, qui faisaient regretter la coupe parisienne; mais la beauté du corps et du visage corrigeaient les vices de la robe et du chapeau.

Le mari offrit le bras à sa femme, avec un mouvement raide et anguleux, et on partit.

De Mayran se fit éclipser par un rang de procession, et il suivit les époux Lewing à trois pas de distance.

A l'angle de Saint-Martin, la procession se brisa, et laissa quatre personnes dans un isolement qui ressemblait à un schisme public, éclatant sur la terre des schismes.

Les époux Lewing et leur compagnon inconnu, suivis à distance raisonnable par l'acharné de Mayran, remontèrent seuls le *Strand* jusqu'à *Hungher-fort-Market*.

Là, on descendit l'escalier de l'embarcadère, et on arriva sur les bords de la Tamise, devant le paquebot qui porte le dimanche, à Greenwich, les jeunes impies des deux sexes qui désertent la prière pour le plaisir mondain.

Tous les passagers, malgré leur indépendance religieuse, gardaient un silence édifiant; ce qui donnait

à leur équipée libertine un aspect triste, et justifiait ces vers d'un poète inconnu :

> Chez un peuple voisin, au pays d'Outre-Manche,
> J'ai pris, à mon insu, la haine du dimanche.

Le temps était beau, c'est-à-dire que le soleil accordait, en plein midi, un magnifique clair de lune à la ville de Londres, et argentait brumeusement les tours de Westminster, les arches cyclopéennes de London-Bridge, la façade riveraine de *Somerset-House*, et le dôme de Saint-Paul.

A bord du paquebot, lancé au galop de la vapeur, de Mayran s'installa dans le voisinage de mistress Lewing, et attendit une de ces occasions que les paquebots, les diligences et les vagons, offrent toujours aux amoureux.

Il regardait couler l'eau avec des yeux qui regardaient autre chose, lorsqu'il entendit à son côté une voix française hasardant cette réflexion : Amour-propre national à part, nous sommes obligés de convenir que notre rivière de Seine est une petite fille auprès de la Tamise.

De Mayran se retourna et reconnut l'ami de M. Lewing dans le passager qui s'exprimait ainsi en français : il lui sourit gracieusement, comme on fait à un compatriote, en pays étranger, et se précipita sur cette occasion avec cette présence d'esprit qui manque toujours aux hommes profondément amoureux.

— Monsieur et cher compatriote, dit Cyprien, mon amour-propre national n'est point humilié de cette comparaison. Voici pourquoi :

La rivière de la Seine existe comme rivière, et la Tamise n'existe pas.

— Vous niez la Tamise, Monsieur!

— Je la nie formellement.

— Ici, sur ce paquebot?

— Je la nierai partout.

— Même en pleine Tamise?

— Partout.

— Mon cher compatriote, dit l'ami de Lewing; voilà un paradoxe colossal; je n'ai pas l'honneur de vous connaître, je vous ai reconnu Français à votre tournure, mais vous devez être ou Théophile Gautier ou Alphonse Karr, ou Léon Gozlan.

— Trois erreurs en trois noms, mon cher compatriote, dit Cyprien en riant; hélas! je ne suis que moi : je suis Cyprien de Mayran, ainsi que l'atteste mon passe-port; mais j'ose parier avec certitude de gain, un dîner à indiscrétion dans la grand'salle de *Sceptre and Crown* à Greenwich, et deux cents livres pour les pauvres de ce village, que la Tamise, comme rivière ou fleuve, n'existe pas et n'a jamais existé.

— Il n'y a point d'équivoque sur les mots, point de restriction mentale, point d'embûches de grammaire?...

— Oh! rien de ces choses-là, rien absolument. Je dis avec toute clarté, sans signification ambiguë ce que vous croyez que je dis.

L'ami de Lewing fit un léger éclat de rire, et se retourna vers les deux époux qui annoncèrent par un signe amical qu'ils avaient compris.

— Eh bien! mon cher Lewing, eh bien! mistress Katrina Lewing, tenons-nous le pari, à nous trois?

— Oh! oui! oh! oui! — dit la jeune femme, avec la grâce enfantine et la naïveté virginale d'une pensionnaire de couvent de quakers.

— Alors, puisque Madame le veut, dit Lewing, nous soutenons le pari.

— Mistress Lewing, dit l'ami, nous sommes en voyage, et nous pourrions nous affranchir des lois de l'étiquette, surtout dans cette occasion qui intéresse

l'honneur national de la Tamise; pourtant je crois devoir vous présenter un compatriote, et par conséquent un ami, monsieur Cyprien de Mayran.

Cyprien s'inclina respectueusement, et la belle Katrina baissa ses grands yeux sur le pont, avec un aimable embarras.

— Je suis le baron Georges de Sinetti — dit l'ami de Lewing à Cyprien, qui s'inclina. — Maintenant, ajouta-t-il, nous voilà placés sur le terrain des bonnes relations, et nous pouvons donner suite au pari... Monsieur de Mayran, voyons, qui de nous ou de vous paiera la carte de *Sceptre and Crown*, et donnera deux cents livres aux pauvres de Greenwich?

Ce ne sera pas moi, dit Cyprien en riant... Au reste, ajouta-t-il, c'est une question qui doit être jugée à table. L'air de la Tamise est favorable à l'appétit. Nous dînerons en arrivant; j'exposerai ma théorie victorieuse, et vous paierez le *land-lord* de la taverne et le reste en bon or anglais.

En causant ainsi, ils étaient déjà tout près d'aborder au quai de Greenwich. M. Lewing, la tête inclinée et la main sur le front, semblait absorbé par le mystère qui était au fond de ce pari, et croisait les bras comme s'il eût été poussé à bout par une énigme insoluble.

De Mayran souriait d'un air triomphant, et ne cessait de regarder la divine Katrina, qui regardait d'un air enfantin le flux et le reflux des navires à voiles et à vapeur, se croisant sur cette Tamise, dont l'existence venait d'être contestée par un pari.

On entra bientôt à *Sceptre and Crown;* on demanda un salon à quatre couverts, et un dîner sérieux.

Mistress Lewing déposa son chapeau de paille et son mantelet entre les mains de Cyprien, qui les suspendit dévotement aux clous dorés de la tapisserie comme des trophées religieux.

— Maintenant, voyons le pari, dit Lewing en s'as-

seyant; tranchons tout de suite cette affaire. J'adore les paris, comme tout Anglais les adore; mais il ne faut pas qu'ils me tourmentent trop, à table surtout.

— Je suis ainsi fait, moi, dit Cyprien en riant; lorsque j'ai une énigme sur le cœur, je n'ai plus d'appétit... écoutez-moi bien, Madame et Messieurs... avez-vous fait quelques promenades à Richmond?

Trois oui éclatèrent simultanément.

— Oh! moi — dit la belle Katrina, d'un ton d'écolière en vacances — moi, je suis folle de Richmond; il y a de si beaux arbres! des pelouses si vertes! un air si pur! un point de vue si ravissant! Oh! j'adore Richmond!

— Richmond est bien heureux, Madame, dit Cyprien un peu étourdiment; mais il m'aurait suffi que vous le connussiez. Avez-vous quelquefois descendu la côte de Richmond jusqu'à une petite source d'eau invisible qui filtre sous les massifs d'herbes?

C'est la source de la Tamise, dit Lewing,

— Ah! c'est la source de la Tamise! dit Cyprien avec un sourire fin; c'est la source de cette rivière qui écume sous les arches du pont de Westminster, sape le pont de Londres, et joue avec ces escadres à voiles et à vapeur qui ont épuisé tous les noms de la fable et de l'histoire? Sérieusement, pouvez-vous croire que ces gouttes d'eau qui suintent sous Richmond, après avoir mouillé la racine de quelques herbes deviennent tout à coup une mer salée, assez profonde pour porter vaisseaux, et faire trembler des ponts cyclopéens?

— Mais... balbutia longtemps Lewing en allongeant outre mesure ce monosyllabe.

— Or, puisque vous ne pouvez le croire, poursuivit Cyprien, il faut chercher notre grande rivière à l'endroit où elle n'est pas, c'est évident.

Ceci devient curieux, dit le baron.

— Très-curieux, — dit Katrina en secouant ses boucles de cheveux avec un mouvement de cygne.

— Veuillez bien m'écouter encore, continua de Mayran : sur les parages de Gravesend, l'Océan, depuis la création du monde, a trouvé un sillon immense, creusé dans cette île, et qui aboutit, en se rétrécissant, aux collines de Richmond ; et l'Océan, avec son flux et reflux et son onde amère, a couvert ce sillon antique : il va et vient; il amène et ramène les vaisseaux; il ronge les ponts, sale les rives, se hérisse sous la tempête; et de Gravesend au pont de Westminster, et bien au delà, il conserve toujours son titre d'Océan, que ne peut lui ravir le flacon d'eau douce de la naïade hydrophobe de Richmond. C'est une baie très-avancée dans les terres, j'en conviens, mais c'est une baie dans toutes ses conditions océaniques; c'est une promenade de l'Océan à travers un comté de l'Angleterre, mais ce ne sera jamais une rivière ou un fleuve, jamais. Un échantillon de l'Océan ne peut pas être la Tamise. Donc, la Tamise n'existe pas. Tous les dictionnaires de géographie ont tort à cet endroit; il faut leur faire un *erratum* pour désabuser le public.

Mistress Katrina laissa tomber sa fourchette et son couteau sur son assiette et battit des mains, avec des éclats de rire harmonieux comme les cavatines à roulades des fauvettes.

— Ceci mérite d'être pris en considération, dit Lewing en avalant un verre de punch glacé, qui est délicieux à *Sceptre and Crown*.

— C'est tout considéré, Monsieur — poursuivit Cyprien tout ravi, dans son orgueil, de l'effet qu'il produisait sur la jeune femme. — Le pari est perdu pour vous. Comme raison superflue, j'ajouterai qu'aucun historien antique ne parle de la rivière Tamise, et que les Pictes ne la connaissaient pas sous

son faux titre d'aujourd'hui. La Tamise est une invention toute moderne. Pour revenir à notre point de départ, la rivière de la Seine remplit toutes les conditions de son état; elle sort, avec la modestie d'un simple ruisseau, d'une montagne de la Côte-d'Or; elle reçoit, chemin faisant, les tributs d'une foule de vassales torrentielles et des trésors infinis d'eaux pluviales; elle traverse Paris, se laisse boire filtrée, fait les délices des baigneurs et va se jeter dans la mer, comme fait toute rivière digne de ce nom. Avez-vous jamais vu des porteurs d'eau sur la dernière marche du grand escalier de Sommerset-House? Pouvez-vous me nommer un Vigier anglais qui ait fondé une salle de bains entre le pont de Londres et le pont des Frères-Noirs? Avez-vous à Londres une seule fontaine, une seule? Londres est la seule ville du monde où l'absence des fontaines se fait remarquer. Vous avez des statues de bronze sur toutes vos places, mais pas une de ces statues n'accorde à sa base le moindre filet d'eau à la soif des passants. Si la Tamise existait comme rivière, vous auriez des fontaines partout; mais pour en avoir, on ne peut pas saigner un bras déserteur de l'Océan. La plaisanterie serait trop amère, et les cockneys démoliraient ces monuments empoisonneurs. Résignez-vous donc, messieurs les citoyens de Londres, à n'avoir pas de Tamise : il est cruel, je le sais, de croire toute sa vie qu'on a une belle rivière comme propriété nationale, et de se la voir supprimer tout à coup brutalement par une invincible démonstration. Oublions ce malheur dans la gaieté de ce repas et buvons les excellents vins de France à cet Océan qui coule en miniature devant Greenwich!

Ce tost fut accueilli par un trio d'enthousiasme, et M. Lewing s'exécutant de la meilleure grâce du monde, nia hautement l'existence de la Tamise, et

déposa deux cents livres sur une assiette pour les pauvres de la localité.

Le dîner se termina dans le bruit charmant d'une gaieté folle, provoquée par le pari. Mistress Lewing égara du côté de Cyprien quelques coups d'œil, où le champagne semblait faire rayonner un céleste avenir.

De Mayran avait épuisé toutes les poses qui enlèvent l'admiration et l'amour; il était au pinacle de l'orgueil : en quelques heures son génie avait humilié un Anglais et subjugué la plus belle des femmes de Londres sans se brouiller avec son mari.

Le fatal souvenir de sa femme infidèle et de Rodolphe Jeffery venait d'être noyé sans retour dans les profondeurs de la Tamise, rivière ou océan.

VIII

STAR AND GARTER

Le lendemain, le mari de la belle Katrina reçut le billet suivant, assez adroitement écrit et imaginé.

« Monsieur,

« Vous excuserez un jeune Français qui n'a pris aucune leçon d'étiquette anglaise, et s'expose à trébucher à chaque pas dans le difficile chemin de vos convenances sociales. J'obéis à un sens naturel, voilà l'excuse de mes erreurs si j'en commets.

« Notre dîner de Greenwich a été charmant, grâce à vous et à votre ami le baron. Il faudrait toujours dîner ainsi. Cependant, je ne vous cacherai pas mes

remords au sujet du pari que j'ai gagné. Je ne courais aucun risque; je jouais à coup sûr; je commettais un gain illicite avec préméditation; j'étais trop victorieusement convaincu que la Tamise n'existait pas. Vous me délivrerez, j'espère, de ces remords, et je vais vous fournir l'occasion de cette bonne œuvre.

« Je ne me souviens pas bien si c'est vous, Monsieur, ou madame Lewing, qui avait une admiration fort grande pour les paysages de Richmond, et pour la belle vallée où se trouve la source de cette erreur qu'on nomme la Tamise.

« Il y a sur ce point culminant une hôtellerie célèbre, *Star and Garter*, où les vins généreux de France coulent à flots et humilient la naïade anglaise, dont les lèvres altérées demandent un peu de fraîcheur aux pelouses de Richmond.

« C'est là que je vous invite demain à un dîner *avec façon*, ô vous mes très-gracieux convives d'hier; c'est là que je veux laisser mes remords au fond de ces belles coupes de Bohême, que la contrebande introduit avec tant d'art à la douane de Southampton.

« Votre ami vraiment dévoué,

« CYPRIEN DE MAYRAN. »

On saura plus tard si cette lettre pouvait rencontrer quelques difficultés sérieuses chez les époux Lewing.

Sans nous préoccuper momentanément de cette question, nous arriverons au résultat, qui fut conforme aux vœux du jeune Français.

Star and Garter, à Richmond, est à coup sûr une des plus sensuelles hôtelleries du monde anglais.

Elle domine, au midi, une campagne immense, qui est à la fois une prairie, un haras et un parc; ce serait un paysage incomparable si notre soleil daignait l'honorer de ses regards.

Cette auberge jouit d'une spécialité assez curieuse : dès qu'un riche mariage a reçu la bénédiction, dans un temple de Londres, les jeunes époux donnent à leurs familles un congé d'un mois, et vont savourer leur lune de miel, dans un appartement garni à *Star and Garter*.

Parfois, les voyageurs célibataires, attirés vers ce lieu de délices par la juste célébrité de sa table, de ses vins et de ses prix fabuleux, n'y trouvent pas un coin d'asile. Tout l'édifice a été nuptialement envahi par de nombreux hyménées; chaque chambre est éclairée par des rayons de miel; et, à chaque balcon, une persienne transparente voile quelque figure qui médite sur la désolante brièveté des mois, dans le calendrier de Richmond.

Cyprien de Mayran trouva heureusement *Star and Garter* dans une éclipse totale de lunes de miel, soit que cet usage tant critiqué par le *Punch*, pâle reflet du *Charivari*, tombe aujourd'hui en dédain, soit que le célibat se propage trop à Londres, dans la classe riche, à cause de l'*income-tax*.

A quatre heures du soir, une calèche découverte, où se balançait une ombrelle rose, se leva, du milieu d'un massif d'arbres, au bas de la côte de Richmond. Cyprien devina, aux battements de son cœur égoïste, que cette calèche lui apportait une vie nouvelle et un premier amour.

Dans ces occasions, le cœur a une seconde vue qui ne l'égare pas. C'était bien mistress Lewing avec son mari et le baron.

La calèche s'arrêta devant l'hôtellerie de l'*Étoile et la Jarretière*, et trois domestiques vêtus comme de jeunes lords, et en chaussures de bal, sortirent pour prendre les ordres de M. Lewing.

— J'ai commandé le dîner pour six heures, dit Cyprien aux domestiques, et en saluant ses nouveaux

amis ; si Madame veut se reposer un instant, j'ai retenu la grande salle du kiosque.

— Moi me reposer ! dit Katrina en fermant son ombrelle, — je me repose bien assez, dans ma cellule de Regent-Circus ! Si les convenances qu'il faut garder, même à la campagne, ne me retenaient pas, je folâtrerais volontiers, là-bas, sur cette vaste pelouse, comme un enfant. Oh ! que j'aime ce paysage !... Savez-vous, Monsieur de Mayran, que nous avons failli refuser votre invitation !

— Oui, nous avons failli refuser, dit Lewing, d'un air grave : ah ! ah ! les affaires ! ces diables d'affaires ! je préside une commission industrielle qui s'assemble aujourd'hui, dans la salle de bal de King-William-Street. — J'ai demandé le renvoi de notre séance à demain.

— On n'est pas plus aimable, mon cher monsieur Lewing, — dit Cyprien, avec des serrements de mains, à l'anglaise, qui se prolongèrent à l'infini.

M. Lewing fit signe à son cocher de se retirer et d'attendre, et dit à Cyprien :

— La promenade est délicieuse dans le vallon, de l'autre côté, sous l'hôtellerie. C'est sauvage comme un défilé des Apennins et charmant comme un jardin anglais. On peut y attendre l'heure du dîner, à l'ombre, et sans trop nous éloigner d'ici.

De Mayran fit un signe d'adhésion, et l'adroit séducteur profita d'une reprise d'entretien industriel, renoué entre Lewing et le baron, pour offrir son bras à l'adorable femme, héroïne de ce grand jour.

Le mari, selon l'usage des maris en péril; prit les devants, et à la vivacité de ses gestes, on devinait qu'il avait déjà, par habitude, complétement oublié sa femme, et qu'il planait, dans les hautes sphères de la spéculation mercantile, à six mille mètres au dessus des stériles débats de la jalousie et de l'amour.

En ce moment, Cyprien était superbe d'orgueil et de séduction : il causait, en forme d'escarmouche, avec la belle Katrina, et ses yeux, toujours levés vers la cime des arbres, permettaient à la jeune femme de contempler, à son aise, les charmes invincibles de son brillant cavalier : il se laissa ainsi admirer, pendant le premier quart d'heure d'entretien, et lorsqu'il se fut persuadé qu'aucun des gracieux détails de toute sa personne n'avait échappé à madame Lewing, il s'occupa d'elle avec les délicates attentions de l'amoureux passionné.

M. Lewing parlait toujours avec le baron à une distance qui laissait toute liberté aux embûches de la séduction, ce qui faisait naître dans la pensée de Cyprien mille épigrammes inédites contre la stupidité aveugle des maris.

Après les préludes oiseux, une de ces phrases qui changent la direction d'un entretien s'échappa comme involontairement des lèvres cerises de madame Lewing. — Si j'aime Richmond, dit-elle avec un soupir, c'est par reconnaissance ; je lui dois tous mes souvenirs de bonheur.

— Madame, dit Cyprien avec un intérêt plein d'émotion. — Comment ! à votre âge, avec votre fortune et votre beauté, déjà vous vous résignez à n'être heureuse que dans vos souvenirs ?

Katrina baissa les yeux et se mit à repousser, avec la pointe de ses pieds charmants, les feuilles sèches tombées sur le gazon du parc.

— Cela est pourtant ainsi — dit-elle après une longue réflexion, et comme si cet aveu lui eût coûté un grand effort.

— Oh ! Madame — dit Cyprien avec un accent de désespoir naturellement noté, il ne faut donc que trois mots et un soupir pour porter le découragement dans l'âme, et arracher des larmes à la source du

cœur! Tout jeune homme, à ma place, serait comme moi, navré de douleur, en entendant dire ou penser à la plus belle des femmes : je ne suis pas heureuse !... Car voilà, je crois, ce que signifient votre parole et votre soupir.

— Vous n'avez aucune erreur à rectifier dans votre opinion du moment — dit la jeune Anglaise d'une voix pleine d'émotion. — Au reste, ajouta-t-elle avec une légèreté forcée, presque toutes les femmes peuvent dire la même chose au premier confident discret que le hasard leur envoie; et vous-même, Monsieur, si vous vous mariez un jour, vous donnerez peut-être à votre femme le commun prétexte de redire à quelqu'un ce que je vous dis en ce moment.

Cette apostrophe inattendue, et tirée à brûle-pourpoint, bouleversa le jeune amoureux, et le lança d'un bond, de l'autre côté de l'Océan, sur cette terre de France, où vivait une femme criminelle, et qui s'excusait, sans doute, de ses fautes, en les rejetant sur l'odieuse conduite de son mari.

Une autre réflexion effaça bientôt la première, dans la pensée de Cyprien de Mayran.

— Au moins, se dit-il, madame Lewing me prouve, en me parlant ainsi, qu'elle me croit libre, et dans toute l'indépendance du célibat.

— Madame, dit-il après une interruption fort courte, je sais qu'il y a des femmes malheureuses, et la légende de ces martyres de l'homme remplirait les trois lignes de l'arc-en-ciel; mais, à vous parler avec franchise, je n'aurais jamais placé dans ma légende mistress Katrina Lewing, *cette fleur de l'Angleterre; cette perle de l'Océan,* comme dit votre antique chanson.

— Il y a vraiment des plaintes qui nous échappent, et que nous devrions retenir! — dit Katrina en frappant la terre du pied; — mais la parole, souvent, est

vive comme la pensée... Heureusement, celui qui m'écoute est un gentilhomme, et il saura oublier demain ce que j'ai dit aujourd'hui.

De Mayran s'inclina respectueusement et élargit la main qui était libre, sur son cœur, comme pour faire un serment muet.

Madame Lewing parut touchée de cette pantomime, et répondit dans la même langue, par un de ces regards qui sont la préface mystérieuse d'un avenir d'amour.

Cet heureux début aurait pu effaroucher un jeune écolier candide, et provoquer chez lui de vagues soupçons ; mais notre beau Cyprien n'était pas homme à s'étonner d'une victoire trop prompte, et son amour-propre le disposait sans cesse à s'appliquer, en toute rencontre, le fameux bulletin de victoire que Jules César a résumé en trois mots latins.

La voix de madame Lewing avait subi deux transpositions en vingt-quatre heures : la première était une mélopée naturelle et enfantine; la seconde, un roucoulement plaintif; et en ce moment, cette voix, habile sur toutes les gammes, se timbrait d'une modulation sentimentale qui s'unissait, par une harmonie exquise, au murmure des feuilles et aux chants aériens des bois de Richmond.

C'est sous ce thème varié qu'elle plaça les paroles suivantes :

— Oh ! oui, j'ai eu quelques beaux jours ici... bien peu, hélas !... tout ce qu'un mois peut en donner..... J'avais seize ans; je sortais du pensionnat anglais de madame Holwell, rue Cassette, à Paris; je trouvai tout à coup trois choses qui étaient le rêve de ma jeunesse : mon Angleterre, ma famille et mon mariage... Nous vînmes à Richmond, lui et moi, sans aucune suite de domestiques ou d'amis, pour n'offenser personne avec la fête de notre bonheur. Notre univers

était ce parc; au dehors, il n'y avait rien; Londres n'existait plus; cette féconde nature ne se parait que pour nous d'arbres, de fontaines et de fleurs, et jamais nos regards, toujours confondus ensemble, ne se retournèrent un seul instant vers un monde oublié.

La jeune femme déploya son mouchoir de batiste, et essuya un principe de larmes qui menaçaient de se répandre avec les derniers mots.

De Mayran faillit s'émouvoir à cette touchante scène; mais la merveilleuse beauté de madame Lewing changea soudainement la nature d'une émotion trop bourgeoise, et l'amour sensuel reprit tous ses droits.

Le jeune homme saisit une main blanche qui venait de se délivrer de son gant, et la serra sans rencontrer trop de résistance.

— Madame, dit-il ensuite, vous avez déposé vos inquiétudes dans un cœur qui sait les comprendre, et je ne demanderais rien aux délices du ciel si je me croyais digne de vous consoler.

— Les hommes! les hommes! dit Katrina en tordant son joli bras, et en agitant son éventail dans la direction des épaules de M. Lewing. Oh! s'ils ressemblent tous à celui-là, il faudrait qu'un bill, porté aux deux Chambres, supprimât le mariage sur le territoire anglais!

— Hélas! Madame, dit Cyprien en levant les yeux au ciel, les hommes se ressemblent presque tous, c'est l'opinion des observateurs de tout pays... Chez vous, Addison; chez nous, La Rochefoucault, sont, sur ce point, d'une entente tout à fait cordiale... les hommes sont nécessaires pourtant.

— Brisons-là pour aujourd'hui, monsieur de Mayran, dit Katrina; les voilà tous deux qui reviennent sur leurs pas. Changeons, je vous en prie, de ton et de visage. Lewing devinerait ce que nous avons dit.

— Soyez tranquille, Madame, je suis plus diplomate en galanterie que lord Cupido Palmerston.

En causant ainsi, ils étaient arrivés au dernier gradin de la rampe qui conduit à la source honoraire de la Tamise, et Lewing, arrêté devant un massif de hautes herbes marécageuses, dit en riant à Cyprien :

— Mon cher Monsieur, vous avez aujourd'hui du malheur; je viens de découvrir de l'eau dans l'urne de la Tamise, et voici un batelier qui nous offre le plaisir d'une promenade en gondole avant dîner.

En effet, il y toujours, sur ce rivage sans ruisseau, un batelier inamovible, en costume de marin sérieux, qui fait asseoir dans sa barque, pour une demi-couronne, les époux novices du gynécée de Richmond, et leur prouve qu'ils se promènent sur l'eau en agitant ses rames dans un lit d'herbes, arrosées à grands frais par les descendants de Pope, qui habitent un cottage voisin, et qui soutiennent ainsi l'honneur de la Tamise aux yeux des étrangers.

Il faut dire, pour justifier le noble orgueil des neveux de Pope, que ce grand poëte à illustré la naïade oxigène de la Tamise, dans sa fameuse chanson à boire : *I love you little stream.* C'est un chef-d'œuvre qui fait venir l'eau à la bouche, et n'en donne pas une goutte à la prairie de Richmond.

Madame Lewing et ses trois compagnons de promenade montèrent en gondole, ainsi que nous avons tous fait, nous pèlerins de France, à cette source de la Tamise, et le batelier, imprimant des efforts convulsifs à sa barque légère, au moyen de deux avirons vivement plongés dans les herbes, et vivement retirés coup sur coup, on arriva bientôt en pleine prairie, où cette navigation herbivore se trouva obstruée par des archipels de joncs et de roseaux.

Le batelier, toujours grave, allait déployer au grand mât sa voile latine, lorsque les passagers, qu'une gaieté folle avait préservés du mal de mer, obligèrent le capitaine à jeter l'ancre au milieu d'un troupeau

de chèvres qui broutaient le *cityse fleuri et les saules amers.*

— Voici un lieu de repos charmant et un coup d'œil admirable, dit la belle Katrina : nous avons à droite cet amphithéâtre d'arbres et de verdure qui monte, par un sentier en spirale, jusqu'à Richmond ; à gauche, un magnifique jardin bordé par l'horizon; devant nous, une succession de cottages et de fermes, dont les ruisseaux viennent, par intervalles, arroser la Tamise. Je resterais volontiers ici, à l'ancre, jusqu'à la nuit, pour admirer ce tableau. Qu'en pensez-vous, monsieur Lewing?

— Je pense, dit le mari, qu'un excellent dîner nous attend là-haut, et que j'éprouve dans ces parages une faim de naufragé.

— A votre volonté, maître, dit la jeune femme en s'inclinant devant la parole suprême d'un mari; ordonnez donc au capitaine de mettre à la voile, et de tourner la proue vers le port de Richmond.

— Oh! c'est autre chose, dit Lewing en se levant, je ne m'exposerai pas à subir au retour le tangage et le roulis de cette navigation à sec... Venez, cher baron, prenons les devants pour aller soigner le festin, et recommander le service au *land-lord* de notre auberge.

A ces mots, Lewing et son ami sautèrent par dessus le bord de la barque, et traversèrent à pied sec le lit de la Tamise, comme les Hébreux traversèrent le Jourdain.

Les maris sont les mêmes partout, pensa Cyprien; partout ils sont aveugles. Le mariage est comme une ophthalmie universelle, une institution sociale sortie des *Quinze-Vingts,* sous le règne de Louis IX.

— Ah! je respire! dit Katrina en bonne langue française, afin de ne pas être comprise du batelier; il n'y a plus d'ombre sur cet admirable tableau que Richmond expose devant moi. Croyez-vous, monsieur

de Mayran, que depuis cinq années mon mari ne m'a pas adressé un seul mot de tendresse, un seul regard d'affection?

— Oui, Madame, je le crois, parce que je suis depuis longtemps le muet et désolé témoin d'une indifférence qui est un véritable sacrilége.

— Depuis longtemps, avez-vous dit, il me semble?

— J'insiste sur ces mots, et je les répète : *depuis longtemps*.

Un sourire divin éclata sur les joues virginales de madame Lewing, et ses lèvres vermeilles s'entr'ouvrirent, sur deux rangs de perles fines, pour laisser échapper un soupir mélodieux.

— Ah! dit-elle, en attachant ses grands yeux de velours iris sur le jeune homme, quelque chose me disait que je ne me trompais pas... Hélas! lorsqu'on est malheureuse, on ne compte que sur des erreurs... oui, c'est bien vous... je n'en doute plus à présent... je vous reconnaissais de loin, au milieu de tous les gentilshommes de Londres... Vous avez cette grâce parisienne que tous nos dandys n'imiteraient pas... C'est en effet vous... Un noble instinct, commun à ceux de votre nation, vous attirait chaque matin devant la maison où une pauvre femme souffre... Nos regards ne se sont jamais rencontrés... Vous savez combien nos mœurs domestiques sont rigides à Londres!... Une femme n'oserait regarder en face un homme qui ne lui a pas été présenté officiellement!... Nous sommes les esclaves de nos mœurs; mais il nous est permis pourtant, ajouta-t-elle en baissant les yeux, il nous est permis de regarder, dans Regent-Circus, ceux qui ont la délicatesse de ne pas nous regarder.

— Madame, dit Cyprien, exalté de son triomphe infaillible, si nous n'étions pas ici exposés à tous les regards, je me précipiterais à vos pieds; je vous dirais

avec toute la violence de la passion : que je vous aime, que ma vie est à vous, que ma fortune est dans vos mains!

— Du calme! du calme! monsieur de Mayran, interrompit Xatrina, en regardant autour d'elle; vous m'avez prouvé votre amour avant de le déclarer, cela suffit...

— Non, Madame, cela ne suffit pas... vous êtes malheureuse, je suis malheureux; vous souffrez, je souffre comme vous; la vie est amère pour nous deux; eh bien! un seul mot de vous peut changer notre commun destin; demain guérira toutes les blessures, aujourd'hui, si vous voulez.

La jeune femme fut agitée d'un mouvement convulsif, comme si une brise froide eût glissé tout à coup sur ses bras nus, après la chaleur du jour.

C'est le moment d'achever une défaite, pensa de Mayran.

— Madame, poursuivit-il, vous méritez d'être adorée à genoux par un roi, et vous êtes l'esclave d'un marchand. Vous prodiguez tous les trésors de votre jeunesse et de votre beauté à un homme qui vous humilie de ses dédains et profane votre divinité. Ayez donc le courage de descendre de ce piédestal, où vous ne recevez, au lieu de l'encens, que l'insulte domestique; osez briser ces absurdes chaînes que les hommes rivent aux pieds des femmes, et que les femmes subissent par lâcheté d'habitude. Placez en moi votre confiance : je suis jeune, riche et plein d'amour mettez votre main dans la mienne en forme de contrat, et suivez-moi sur la terre que vous choisirez. Ma vie est à vous.

En parlant ainsi, le jeune homme s'était élevé véritablement à la hauteur de la passion qu'il dépeignait. Il est vrai que la femme qui déterminait cette subite explosion d'amour était en ce moment plus

adorable que jamais, car la circonstance donnait, sans doute, à son visage une expression nouvelle, qui ajoutait un charme à son divin éclat.

Le silence de Cyprien sollicitait une réponse avec plus d'éloquence que sa parole. Madame Lewing bégaya quelques mots inintelligibles, à cause de sa vive émotion, et parvint toutefois à prononcer cette phrase:

— Montons à Richmond ; rejoignons ces messieurs, il le faut... J'ai besoin de réfléchir... on n'improvise pas ses résolutions extrêmes... Ce soir, avant de nous séparer, vous serez instruit... Maintenant, parlons d'autre chose jusqu'à Richmond, je vous en prie, monsieur de Mayran, il le faut pour donner du calme à ma réflexion.

IX

EN PROVINCE

En supprimant, selon notre usage, les détails intermédiaires, qui sont les broussailles de la narration, nous retrouverons, quelques jours après la scène à la source de la Tamise, Cyprien de Mayran assis devant un guéridon, dans une modeste chambre de l'hôtel de Castille, à Paris.

La lettre qu'il tient à deux mains, et à laquelle il sourit amoureusement, suffira pour expliquer le voyage de notre héros d'amour, et nous sauvera l'ennui des froides transitions. Or, cette lettre disait :

Londres, septembre 1845.

« Vous avez voulu recevoir une lettre de moi, à

« Paris, et je fais selon vos vœux, quoique cette exi-
« gence puisse me laisser croire que vous doutez de
« mes résolutions.

« Mes résolutions sont inébranlables.

« Vous m'avez offert généreusement de m'arracher
« à ce tombeau domestique, où je m'essaye à la mort
« depuis le second mois de mon mariage; mon cœur
« et mon devoir ont combattu bien longtemps; mais
« un devoir qui tue cesse d'être un devoir, et le cœur
« triomphe bientôt dans cette lutte.

« Je vous ai dit que deux personnes de ma famille
« ont fait une plantation dans la belle colonie du
« *Port-Natal,* terre hollandaise, sur la côte orientale
« de l'Afrique.

« C'est là que je veux vous suivre comme mon li-
« bérateur, en attendant de vous donner un nom plus
« doux. C'est là, aussi, que j'aurais voulu vivre avec
« vous, comme les heureux colons de ce pays, en de-
« mandant notre pain à un sol toujours fertile, et
« notre toit aux voûtes toujours vertes et toujours
« tièdes de ce jardin du tropique. Vous êtes né dans
« le luxe, et vous n'avez pas le courage des privations,
« vous voulez, dites-vous, emporter une partie de
« votre fortune à travers l'Océan, et la placer sur la
« banque de *Cap-Town.*

« Dieu me garde de contrarier des intentions géné-
« reuses qui vous sont venues, sans doute, par amour
« pour moi. Je regrette cependant les jours que vous
« allez perdre à Paris, dans le but prosaïque de *faire*
« *de l'argent.*

« Les jours de la jeunesse sont plus précieux que
« l'or; on regagne de l'or, on ne regagne pas des jours.

« Ceci est bien convenu; à dater du 20 de ce mois,
« une chaise de poste, conduite par un domestique
« dévoué, sera en permanence, à votre disposition,
« sous le hangar de *Ship-Hotel,* à Douvres.

« Vous n'aurez qu'à demander *Stephen*. Écrivez le « nom pour ne pas l'oublier.

« Stephen vous conduira lestement à ma maison « de campagne, entre Chatam et Rochester, où mon « mari me permet de passer la fin de l'automne, pour « surveiller sa récolte et ses fermiers. Nous irons de « là, sans perdre une heure, au port de Southampton, « où les vaisseaux en partance ne manquent jamais. « — Adieu.

« *Celle qui n'a pas besoin de signer.* »

De Mayran, dès son arrivée à Paris, se mit en devoir de réaliser une partie de sa fortune en billets de la banque anglaise, ayant cours sur le moindre écueil des océans; son notaire se chargea de cette importante opération, et promit d'aller vite en besogne.

— Ne me ménagez pas les pertes, lui avait dit l'impatient Cyprien; dès que vous trouverez à vendre, au dessous de la valeur de l'immeuble et au comptant, ne marchandez point, vendez.

Libre de ces soucis, de Mayran, qui ne cherchait qu'une occasion de diminuer les heures séculaires, eut une idée assez étrange, au premier abord, et qui étonne moins, après réflexion.

A la veille de quitter pour toujours Paris et la France, il voulut connaître quel genre d'existence menait sa coupable femme dans la retraite qu'elle s'était choisie.

Ugolo, après avoir écrit deux lettres à son maître, avait brusquement interrompu sa correspondance, et Cyprien s'expliquait cet abandon dans un sens fort naturel. Ugolo, disait-il, ressemble, par son organisation étourdie, à ces chiens de chasse qui suivent successivement plusieurs maîtres avec un égal dévouement et la même fidélité. Il était donc impossible de découvrir Ugolo dans Paris, et de lui demander de nouveaux

renseignements sur Lucile : cela, d'ailleurs, n'aurait jamais valu une visite clandestine à la petite ville de ***, peu éloignée de la capitale depuis le chemin de fer de Tours.

Cette idée en suggéra une autre à Cyprien, car une idée a toujours une fille dans le cerveau le plus rebelle à la fécondité.

En pensant à sa femme, de Mayran tourna son souvenir vers cet odieux Rodolphe Jeffery, si justement châtié sur les trophées de son crime : le matin du jour de son départ, il se rendit donc au cimetière, et demanda aux bureaux de l'administration de cette ville des morts, la rue et le numéro de la famille Jeffery.

Un commis funèbre ouvrit un énorme registre alphabétique, et dit d'une voix sépulcrale : Le tombeau de la famille Jeffery est à cinq mètres derrière la chapelle, et à côté du jardin de la famille Cliton.

L'automne arrivait avec ses tristesses, ses brumes grises et ses feuilles jaunes ; le vent pleurait aux angles de tous les tombeaux, et dispersait les fleurs desséchées sur les marbres. Le sol humide semblait avoir gardé, à sa surface, ce fleuve de larmes que la ville des vivants a fait couler sur la ville des morts.

Dans cette atmosphère de deuil, la haine s'éteint par degrés rapides, et toutes les folles et joyeuses pensées que le plus orgueilleux apporte du monde, tombent une à une, flétries comme les feuilles des arbres voisins.

De Mayran arriva au lieu indiqué, avec une disposition d'esprit toute nouvelle pour sa nature froide et égoïste. Au fond des cœurs les plus glacés, il y a toujours une étincelle sourde, qui échauffe les artères dans certaines occasions.

Ces deux noms, Rodolphe Jeffery, gravés sur un marbre horizontal, ne produisirent donc pas, dans l'âme du visiteur, l'effet attendu. Cyprien croisa les

bras, inclina mélancoliquement la tête et murmura ces mots à voix basse :

— Pauvre jeune homme! le crime ne venait pas de lui, et il est couché là comme un assassin exécuté par le bourreau!

La première larme mouilla la paupière de Cyprien de Mayran.

Il est vrai de dire que ce bon mouvement ne fut pas de longue durée; ne soyons pas trop exigeants envers les mauvais naturels, et sachons-leur gré de ce qu'ils nous donnent de bon, comme un à-compte de ce qu'ils peuvent ensuite payer plus largement.

Cyprien reprit à la porte du cimetière son orgueil, ses haines, ses amours, ses passions, ses folies, comme s'il les eût déposés là, en entrant au bureau, sous la garde d'un billet numéroté; il courut à son hôtel, quitta son élégant costume de ville, et se métamorphosa complétement, à l'aide d'une toilette bourgeoise, achetée par pièces, au hasard de l'étalage, et qui le faisait ressembler à un jeune provincial chassé de Paris pour crime de lèse bon goût et de rebellion contre la royauté absolue de la mode.

Cette transformation était nécessaire pour éviter toute sensation délatrice dans la petite ville de ***, dont les dandys préludent encore timidement aujourd'hui aux modes de 1835.

De Mayran descendit à l'hôtel des *Quatre-Nations*, lequel passe sa vie à attendre des voyageurs, et reçoit une subvention municipale comme un théâtre privé de public, mais reconnu nécessaire pour l'honneur de la ville.

L'aubergiste, peu habitué aux phénomènes, se méfia de ses yeux, en voyant poindre un voyageur dans l'immuable désert de son vestibule, et s'approcha, comme dit Pline, *pour examiner le phénomène de près*.

Un commissionnaire, chargé d'un porte-manteau, vint éclaircir subitement les doutes de l'aubergiste. C'était bien un voyageur.

— Monsieur l'aubergiste, dit Cyprien, avez-vous une chambre à me donner et cinq minutes à perdre avec moi.

La joie étouffa la parole dans le gosier de l'aubergiste ; il ne put répondre que par deux gestes d'affirmation.

— Vous devinez probablement ce que je viens faire dans votre pays? — dit Cyprien, en prenant possession de la chambre n° 1, réservée depuis 1830 aux princes, qui n'y sont jamais venus.

— Mais... il me semble... Oui... Je ne devine pas, répondit l'aubergiste.

— D'abord, je viens dépenser de l'argent, poursuivit Cyprien ; j'espère que cela ne vous incommodera pas.

L'aubergiste s'agita dans un éclat de rire foudroyant.

— Ensuite, continua Cyprien, je viens pour autre chose que je vous dirai, si vous avez cette vertu commune à tous les aubergistes, et qu'on appelle la discrétion.

— Oh! Monsieur, quant à la discrétion, dit l'aubergiste, vous pouvez y compter, je suis veuf.

— Alors, mon brave homme, je ne crains rien avec vous... Je viens pour enrichir votre pays; je viens faire des études sur le chemin de fer qui vous est promis depuis quatorze ans.

— Voilà une nouvelle ! dit l'aubergiste en croisant ses bras.

— Attendez, interrompit Cyprien; si cette nouvelle se propage trop vite, tous les propriétaires ruraux du voisinage vont me tomber sur les bras, escortés de trois députés ministériels et de mille pétitions... j'ai besoin de repos et d'isolement pour quelques jours;

il faut que j'étudie la carte du pays, et si j'ai besoin de renseignements, je m'adresserai à vous seul.

— C'est bien de l'honneur, — dit l'aubergiste avec une figure radieuse; — je connais le pays; j'en suis fils depuis cinquante ans, et mon père soixante et dix. Ainsi, vous ne pouviez mieux vous adresser. Seulement, comme j'ai quelques hectares à vendre du côté de Saint-Dizier, bon terrain, pas marécageux, si vous pouvez..... c'est justement la route..... et un député...

— Tout cela viendra, mon brave homme, interrompit Cyprien; soyez discret comme ce mur qui nous écoute, et je me charge de vos hectares...Voilà tout ce que j'avais à vous dire, monsieur l'aubergiste; de cette manière, vous ne ferez aucune conjecture sur moi, et vous m'oublierez dans vos entretiens avec vos voisins.

L'aubergiste fit un signe d'adhésion, il salua profondément, et comme il allait se retirer, de Mayran le retint, et lui dit d'une voix nonchalante :

— Le chemin de fer sera-t-il bien vu ici, croyez-vous?

— Oh! Monsieur, on n'attend que cela.

— Y a-t-il des maisons assez puissantes ici pour engager des capitaux dans cette spéculation?

— Ah! Monsieur, dit l'aubergiste d'un ton important, le pays n'est pas pauvre, grâces à Dieu, mais il n'est pas riche non plus. Cependant on peut trouver.

— Vous avez, à ma connaissance, dit Cyprien, un industriel fort connu à Paris... un homme de votre taille à peu près... avec une figure... et des...

— Oui, je sais ce que vous voulez dire, M. Chabillard.

— Non. Je connais M. Chabillard... c'est un autre nom... Attendez, je vais vous le dire... Monsieur...

— M. Barrelier, dit vivement l'aubergiste.

— Je connais aussi M. Barrelier, mais ce n'est pas lui...

— C'est drôle ! vous connaissez tout le pays.

— Oui, mon brave aubergiste, mais j'ai oublié complétement...

— Attendez, j'y suis... c'est M. Charvel.

— Justement, M. Charvel... il a une belle usine dans ce canton?

— Oh! un établissement superbe, dit l'aubergiste, à deux pas d'ici, au bout de la rue des Vignes. Je connais beaucoup M. Charvel, parce que sa femme lui avait mis dans la tête de se faire nommer député, et il m'avait demandé ma voix.

— Ah! il est marié, M. Charvel? dit négligemment Cyprien.

— Oh! marié depuis deux ou trois ans. Il a épousé une Parisienne... c'est-à-dire une demoiselle élevée à Paris : elle passe tous les dimanches, devant ma porte, pour aller à l'église...

— Tiens ! dans votre pays, mon brave aubergiste, une femme va toute seule à la messe?

— Je n'ai pas dit qu'elle était seule, Monsieur.

— Ah ! il me semblait.

— Elle y va tantôt avec son mari, tantôt avec une jeune dame de ses amies qui loge chez elle depuis quelque temps.

— Une veuve?

— Vous ai-je dit qu'elle était veuve, Monsieur?

— Non, c'est moi qui vous fais cette question, mon cher aubergiste. En voyage, on s'ennuie, et on cause un peu de tout, pour tuer le temps.

— Eh bien! — dit l'aubergiste en riant — puisque vous aimez comme moi la petite causerie, je vous dirai que l'amie de madame Léonie Charvel n'est pas veuve, mais c'est tout comme, elle est séparée de son mari.

— On dit cela en ville, mon cher aubergiste?

— Et bien d'autres choses encore, Monsieur...

— Ah! voyons; ça m'amuse ces histoires.

— On dit, Monsieur, que le mari est un jeune homme superbe qui avait plus de vingt maîtresses; un homme bâti dans votre genre, mais plus comme il faut que vous, excusez. M. Charvel faisait son portrait lundi, en déjeunant chez moi avec deux maîtres de forges. La femme était folle de son mari, mais tous les jours elle le trouvait avec une nouvelle maîtresse. On ne peut pas vivre comme ça, convenez-en, Monsieur; aussi qu'a-t-elle fait cette malheureuse? Elle a pris sa dot, et elle est venue manger ses petites rentes chez son amie, madame Charvel.

— Vous savez, mon cher aubergiste, dit Cyprien d'un air somnolent, vous savez que dans ces histoires on donne tous les torts au mari, et...

— Oh! Monsieur, interrompit vivement l'aubergiste, ici, la femme n'a pas le moindre tort.

Et comment le savez-vous?

— Parbleu! je le sais, toute la ville le sait. Une femme qui aurait des torts continuerait d'en avoir, surtout quand on a des avantages physiques... Ah! j'avais oublié de vous dire que c'est une femme superbe; je vous la montrerai dimanche, si vous êtes ici... Eh bien! cette femme, tout le quartier vous l'attestera, mène la vie d'une sainte. Elle ne sort que le dimanche, et madame Charvel ne reçoit personne chez elle, excepté le maire et deux conseillers municipaux qui ont été élus, parce qu'ils étaient vieux et fort laids.

— Mais que penseriez-vous de moi, mon cher aubergiste, dit Cyprien en riant, si je vous retenais encore ici, pour vous déranger de vos affaires et vous entretenir de choses qui ne me regardent pas?

— Mais, Monsieur. dit l'aubergiste naïvement,

nous causons toujours comme ça avec les voyageurs, quand Dieu m'en envoie. Que ferait-on dans les petites villes, si on ne s'occupait pas des voisins.

— Me voilà suffisamment instruit, grâce à vous, dit Cyprien. Il est tard, j'ai besoin de repos, et il faut que je sois sur pied de bonne heure pour commencer mes explorations.

L'aubergiste salua respectueusement et sortit.

Si cet homme eût été doué du génie de l'observateur, il aurait remarqué les mille nuances d'émotion qui contractèrent le visage de Cyprien pendant ce colloque si intéressant pour l'un des deux.

La nuit venue, de Mayran sortit de l'auberge et entra dans la rue voisine, laquelle, suivant les indications données, conduisait à l'usine de M. Charvel.

A cette heure, les quartiers sont déserts et silencieux, dans les petites villes laborieuses.

Toutes les portes étaient fermées sur la longueur de la rue des Vignes; mais, par intervalles, quelques fenêtres de salles basses, ouvertes à la fraîcheur des dernières soirées de la belle saison, laissaient voir des tableaux d'intérieur domestique et des veillées calmes, éclairées par la lampe du soir.

A l'extrémité de la rue, une grande fabrique, dominée par des cimes de peupliers et toute retentissante de chutes d'eau, attira l'attention de Cyprien.

A côté de l'édifice manufacturier s'abaissait une jolie maison bourgeoise, dont les persiennes, au rez-de-chaussée, semblaient provoquer les passants à des indiscrétions de curiosité nocturne.

Notre jeune espion appliqua ses yeux entre deux lames vertes, et vit d'abord, confusément et tout à la fois, une veillée de famille, comme on en trouve partout. Hommes et femmes, assis autour d'une table, s'endormaient, les cartes à la main, dans les dialogues somnolents de quelque jeu contemporain de Charles VI.

Une seule femme ne jouait pas; elle travaillait à un ouvrage de broderie, et, de temps en temps, elle levait la tête et paraissait prendre quelque intérêt au jeu, par complaisance pour les joueurs.

Du premier coup d'œil, Cyprien la reconnut, quoique sa toilette modeste annonçât plutôt une simple rentière de province qu'une grande dame de Paris.

Le personnel de cette société, en le détaillant figure par figure, aurait rassuré le mari le plus jaloux : il était conforme au signalement que l'aubergiste avait donné.

La parcimonie de l'éclairage, fléau domestique des veillées de province, ne permettait pas de distinguer le jeu de la physionomie sur le visage de Lucile; mais la pose de la tête, l'immobilité du torse et le mouvement symétrique des doigts sur la broderie, annonçaient une grande quiétude intérieure ou une grande résignation.

De Mayran pouvait au moins rapporter de son voyage une idée bien consolante pour son amour-propre : sa femme, après une première faute, arrivait au repentir, et prenait en respect le nom honorable qu'elle portait.

En toute autre occasion, de Mayran aurait suivi cette idée jusqu'au bout, et s'il n'eût pas accordé un pardon, à jamais impossible, il eût donné, du moins, sa seconde larme de compassion à cette femme qui savait se punir si noblement : mais, cette découverte ayant donné à son amour-propre la seule réparation désirable, il ne songea plus qu'à recommencer une vie nouvelle auprès de ses nouvelles amours, entre Chatam et Rochester.

— Il y avait deux coupables, dit-il; l'une se repent, et l'autre est mort : rien désormais ne peut donner un nuage à la sérénité de mon bonheur.

Le lendemain, au point du jour, de Mayran quittait

la ville de ***, et volait, par le chemin de fer de Tours, à la gare du chemin du Nord.

X

LE RENDEZ-VOUS

Quand on se promène dans une ville quelconque, capitale ou inférieure, et qu'autour de soi on ne découvre que des figures calmes, des promeneurs somnolents, des boutiques silencieuses, des vendeurs méthodiques, des acheteurs méticuleux, on se demande où se cachent les passions humaines et les représentants des péchés mortels?

Alors, aussi, on est tenté de brûler le *Misanthrope* et les *Maximes* de La Rochefoucault, et de donner raison aux épitaphes universelles, qui, dans tous les cimetières, annoncent aux vivants les innombrables vertus de tous les morts.

Toutefois, l'œil d'un observateur exercé saisit, par intervalles, dans ce flux et reflux de foule vertueuse et sereine, un visage dévasté par quelque orage intérieur, et dont l'expression se détache, avec un vigoureux relief, sur le calme plat du tableau des villes.

Quand on assiste au passage de ce météore en frac, on peut s'affirmer que bientôt éclatera, dans quelque coin inconnu, flanqué de quatre murs, un drame domestique, dont le dénouement, selon l'adresse ou l'imprévoyance des acteurs, doit s'ensevelir dans la nuit d'un mystère éternel, ou rebondir au grand jour des tribunaux ou sur les pages historiques du roman.

Par bonheur pour les historiens, ces passages de météores humains sont rares; c'est ce qui donne quelque intérêt aux narrations.

Si chaque homme portait un Vésuve en miniature, à la place du cœur, toutes les maisons de ville et de campagne retentiraient d'un drame de passion, et on ne lirait d'autre roman que celui qu'on ferait chez soi.

Estimons-nous heureux, ô nous tous, d'assister à une absence presque totale de passions humaines et de péchés capitaux, et faisons des livres avec les exceptions pour amuser les gens heureux.

Le jour que Cyprien de Mayran traversa Paris, dans son immense diagonale, depuis la gare du chemin d'Orléans, jusqu'à la gare du Nord, il ne rencontra pas un seul visage en harmonie d'expression avec le sien, et ne vit que quelques centaines de mille passants, occupés de leurs affaires, et allant ou venant pour dire ce qu'ils avaient dit la veille, et ce qu'ils rediraient le lendemain.

Par une réflexion subite, notre jeune voyageur envia le sort de cette population bourgeoise, dont chaque individu représentait un intérêt de famille, et n'avait pas du tout l'air de songer à troubler le ménage d'un ami ou d'un voisin.

Il est vrai que Cyprien n'était encore qu'un nouvel initié dans les mystères des passions, qu'un néophyte dans la secte parisienne des séducteurs désœuvrés.

Il continua de se trouver seul de sa profession, dans la colonie de voyageurs qui étalaient leurs faces riantes aux vagons du chemin du Nord, et sur le paquebot de Boulogne à Douvres.

— J'étais pourtant, se dit-il, j'étais fait, moi aussi, à l'image de tous ces hommes avant la terrible nuit de mon château! Probablement ils sont heureux, puisqu'ils sourient à tout, et moi je ne souris à rien!

Malgré ces réflexions tristes, notre jeune voyageur,

en mettant le pied sur le môle de Douvres, sentit tout son être se renouveler; il avait trop songé à sa femme jusqu'à ce moment, et cet importun souvenir venait de s'évaporer dans l'atmosphère française à la frontière maritime.

L'étendart de la citadelle de Douvres rappela tout de suite au voyageur la douce et divine image de Greenwich et de Richmond.

Il demanda le domestique Stephen à l'office de Ship-Hotel, et Stephen parut.

C'était un garçon au maintien stupide, un amas de chair humaine habillée en laquais, une cinquième roue de berline, une machine de locomotion, sans vapeur.

— Voilà un étrange messager d'amour! pensa de Mayran.

— Au reste, ajouta-t-il après réflexion, c'est bien le garçon qu'il faut à ces sortes d'entreprises; la matière ambulante suffit; l'esprit compromettrait.

Oh! les femmes savent toujours ce qu'elles font quand elles choisissent un messager!

— Êtes-vous prêt? demanda Cyprien au domestique.

Celui-ci répondit, en arrondissant sa large bouche, en forme d'O, avec une longue aspiration gutturale; ce qui veut dire *oui* dans la langue muette des domestiques anglais.

— En voiture, et partons, ajouta Cyprien.

Le domestique s'empara du porte-manteau du voyageur, le déposa dans la berline, monta sur le siége du cocher, et, au dernier ordre reçu, il lança ses chevaux sur la route de Rochester.

On fit une halte très-courte à Cantorbéry, le temps de dîner. En voyage, quel que soit l'état du cœur, on dîne toujours.

Quand Cyprien se remit en route, la nuit couvrait

de ses premières ombres les tours gothiques de la cathédrale où l'évêque Thomas fut égorgé.

La voiture filait cinq lieues à l'heure, il était impossible de saisir au vol quelques aspects de la campagne; les masses d'arbres disparaissaient confusément, comme à la lisière d'un chemin de fer.

Sur le pays du romancier Lewis, Cyprien se rappela, dans cette circonstance, la course nocturne où la voiture de la Nonne sanglante fut emportée à travers précipices et ravins.

Puisque le cocher lance son attelage avec cette vitesse, pensait de Mayran, c'est qu'il obéit à un ordre; et notre jeune séducteur fredonna joyeusement cette phrase naïve d'Hérold, dans *Zampa:*

A son impatience
La belle ne peut résister.

Oui, doublez encore vos élans, chevaux de noble sang d'Albion, race d'hippogriffes, fils des coursiers du Fingal! s'écriait-il dans son âme.

Franchissez les torrents et les abîmes, comme les oiseaux, vos frères de l'air! Emportez-moi aux pieds de cette femme, qui est reine de cette île par la beauté; chaque minute gagnée est un siècle de bonheur ajouté à la vie de mon amour.

L'impatience extrême verse une brume dans le cerveau, et nous enlève la perception de l'espace parcouru et des heures écoulées.

Quand la voiture s'arrêta, notre jeune voyageur n'aurait su préciser au juste la distance qu'il venait de franchir. Seulement, à l'horizon du Nord, une large bande, dessinée comme une frange lumineuse au bas d'un ciel très-noir, indiquait que Londres n'était pas loin.

Cette ville énorme, tout éclairée par un firmament de gaz, se révèle ainsi la nuit aux voyageurs, à une grande distance, et prête au ciel une illumination que le ciel ne lui rendra jamais.

De Mayran entendit le grincement de la grille, et au même instant le cocher ouvrit la portière, se découvrit avec un respect gauche, et désigna du doigt, au fond d'une cour, une grande porte entr'ouverte, qui laissait échapper un maigre rayon de lumière intérieure sur les marches du perron.

Obéissant à une pensée de générosité, la première de sa vie d'égoïste, Cyprien allait ouvrir son gras portefeuille pour en extraire un billet de cinq livres et le donner au domestique.

Mais il se contenta d'avoir eu cette pensée généreuse, et, comme le cocher ne demanda rien, il ne donna rien, pas même un de ces *merci* économiques qu'il prodiguait à Ugolo. Il est vrai qu'un gentilhomme ne remercie jamais un domestique sur le sol libre de l'Angleterre. Cyprien fit une double économie cette fois.

Il ne remarqua, dans les ténèbres, que très-confusément la façade de la maison; il franchit la cour d'un pas leste, poussa la porte avec précaution, et entra dans un vestibule, humide comme une caverne, et sombrement éclairé par une lampe aux abois.

Un appel inarticulé, mais d'une mélodie ineffable, descendit de l'escalier et fit tressaillir le jeune homme; il leva les yeux et aperçut une main charmante qui complétait l'appel par le signal; en deux bonds il supprima l'escalier.

La céleste femme n'attendit pas Cyprien; elle courut se réfugier dans une chambre, se jeta dans un fauteuil et se voila le visage avec ses mains.

Au même instant, Cyprien tomba devant ses genoux et déclama une énorme quantité de ces phrases dé-

cousues, que les amants comprennent, mais que les lecteurs ne comprendraient pas.

La belle Katrina laissa tomber ses mains sur les mains de Cyprien, et le regardant avec des yeux humides de tendresse :

— C'est donc bien vrai, lui dit-elle, vous êtes venu, vous m'avez obéi, vous quittez la France pour moi! vous, si charmant, si jeune, si spirituel, si beau, vous vous arrachez à vos délices de Paris dont vous êtes l'idôle, pour me suivre dans des pays inconnus, où je n'aurai rien, hélas! rien à vous offrir, comme compensation de ce que vous avez perdu!

— Oh! ne blasphémez pas contre vous! dit de Mayran exalté; ange du bonheur, divine femme, je paierai de ma vie un lendemain de votre amour. Non, vous ne savez pas de quel abîme de désespoir votre grâce m'a retiré, pour m'élever au dessus des heureux du monde. Suivez vos inspirations, céleste femme, traversez les continents et les mers, soyez l'étoile de mes voyages, je vous suivrai partout et toujours, tant que votre beauté rayonnera sur mon chemin.

— Qu'il est beau en parlant comme cela! — dit la jeune femme, en régularisant, avec ses doigts, le désordre de la chevelure de Cyprien. — Voyons, maintenant, il faut parler raison.....

— Oui, parlons raison, interrompit Cyprien.

— Taisez-vous donc, Monsieur — poursuivit en riant Katrina; — laissez-moi achever... Seriez-vous bien aise que mon mari vînt nous surprendre ici en criminelle conversation?..... Oh! mon ami comme vous êtes devenu pâle tout à coup!... Est-ce que vous allez vous trouver mal, comme une petite femme, pour une plaisanterie?... Allons, Monsieur, reprenez donc vos belles couleurs...

— C'est que — dit Cyprien en s'efforçant de sou-

rire et de parler avec assurance — c'est que vous m'avez rappelé une terrible histoire... une histoire dont le meilleur de mes amis a été le héros... C'était absolument comme ici... Il était à genoux, lui... le mari entra.., et l'autre fut étranglé.

— Mais il y en a mille d'histoires dans ce genre, mon ami, dit Katrina en riant. — Mais cela n'empêchera jamais rien... A propos, avez-vous des armes sur vous?

— Non... à quoi bon des armes?

— A rien du tout, mon ami, c'est juste. Les armes ne servent qu'à se faire tuer... Hélas! cela me fait songer — ajouta Katrina en soupirant — qu'il m'a été impossible d'emporter mes bijoux, et un charmant petit poignard, avec des incrustations de pierreries... Ce sont de précieuses ressources dans l'occasion, et.....

— Que dites-vous là, mon ange? interrompit Cyprien en prenant son porte-feuille; — nous avons là de quoi vivre en nababs toute notre vie, nous et nos enfants.

— Vous êtes vraiment un homme adorable, mon beau libérateur! dit Katrina, en serrant les mains de Cyprien, avec l'énergie de la reconnaissance. — Que vous êtes grand et généreux, mon noble ami! et qu'elle est heureuse la femme que vous honorez de votre amour!

Cyprien, toujours à genoux devant son idole, dévorait de ses regards le visage de la jeune femme, lorsqu'il vit soudainement éclater sur ce visage une surprise d'effroi au dessus de toute faculté descriptive de plume ou de pinceau.

Katrina poussa un cri aigu et sourd, fit un sourire de Bedlam, et allongea convulsivement son bras vers le fond de la chambre, comme pour désigner quelque subite et épouvantable apparition.

Le jeune homme bondit sur ses pieds, et se re-

tourna, en suivant la direction du doigt de Katrina.

Un Anglais de stature colossale, et nu jusqu'à la ceinture, attachait des regards de vampire sur la femme, et envoyait des sourires de démon à Cyprien.

Katrina s'élança de son fauteuil, poussa un cri lugubre, se débattit contre l'obsession d'une crise nerveuse, et tomba sans connaissance; du moins tout cela ressemblait à la vérité.

Le jeune homme allait se précipiter sur elle, pour lui prodiguer des secours, lorsque l'Anglais fit trois pas, et le repoussant d'un bras d'athlète, il enleva Katrina évanouie, souffla sur la lampe, et fermant la porte à triple tour, il laissa Cyprien dans une profonde obscurité.

L'homme qui résiste à un pareil coup de foudre et ne tombe pas, la face contre terre, a des lames de bronze sur son épiderme, ou des couches de glace dans son cerveau.

De Mayran resta debout, et l'œil fixé sur le côté de la chambre où Katrina et son gigantesque ravisseur venaient de disparaître. Doué d'une de ces stoïques organisations qui ne connaissent ni l'extrême courage, ni l'extrême peur, il garda quelque temps, dans les ténèbres, sa pose d'immobilité, pour prêter l'oreille aux bruits extérieurs, et entendre, au milieu du silence de la nuit, une plainte, un cri, un appel qui pouvaient le mettre sur la trace d'une conjecture, et le fixer, au moins vaguement, sur cette horrible situation.

La maison garda son mystère; le jeune homme resta environné de ténèbres et de silence, comme s'il eût été enseveli vivant dans une de ces chambres tumulaires que les quatre murs d'une pyramide enveloppent de tous côtés.

Il fit quelques pas à tâtons vers le côté où il supposait qu'il y avait des fenêtres; mais ses doigts, qui

effleuraient avec précaution tous les corps solides, ne rencontrèrent pas ce qu'ils cherchaient.

Il est vrai que le malheureux prisonnier, après avoir sondé les ténèbres en tous les sens, perdit bientôt tous ses points de reconnaissance, et il éprouva les angoisses du naufragé qui roule au fond de l'abîme, et retient son dernier souffle pour prolonger sa lutte avec l'océan.

Les accidents malheureux que Cyprien subissait depuis deux mois avaient commencé, dans son caractère, un travail d'épuration morale, dont il ressentit les premiers effets en cette occasion.

Ainsi, loin de trembler sur son sort et d'établir des conjectures désolantes sur l'avenir très-prochain qui lui était réservé, il concentra toutes ses pensées sur la jeune femme, si brutalement arrachée à son amour.

Sans doute, pensa-t-il, Katrina, dominée par sa passion, aura négligé ces mesures de prudence qui font le salut de deux amants. Ne pouvant agir seule, elle se sera confiée à quelque vile créature subalterne, qui aura tendu sous ses pieds et sous les miens, un piége infernal. Quelle sécurité y a-t-il en ce pays? Aucune. L'ordre règne dans les rues des villes; mais le brigandage triomphe, entre quatre murs, sous l'inviolabilité de la maison et la protection de la loi. Toute porte fermée peut recéler un crime, et cette porte il est défendu à la justice extérieure de l'ouvrir. Respect au crime clandestin! Guerre au crime public!... Pauvre jeune femme!

Et il n'ajouta pas un seul mot de compassion sur son propre sort.

C'est alors qu'il s'avoua, en frémissant de jalousie, tout l'amour qu'il portait à cette femme; et il sentit brûler sur son front les racines de ses cheveux, et se fendre les artères de son cou, en songeant aux scènes

de brutalité révoltante qui s'accomplissaient en ce moment sous quelque voûte de repaire, où la victime appelait en vain un défenseur.

Aucune issue, aucun rayon, aucun fil conducteur pour diriger les pas et la volonté de ce jeune homme dans ce labyrinthe de ténèbres : il ne lui restait pas même cet espoir qui ranima le courage de l'artiste égaré sous les voûtes des catacombes de Saint-Sébastien ; en retrouvant la lumière du soleil ou des étoiles, Cyprien ne pouvait rencontrer que le visage d'un bandit et la pointe d'un poignard.

Ces embûches que dressent de hardis brigands en suspendant une femme, en guise d'appât, au bout de leur hameçon, se renouvellent souvent en Angleterre ; les étrangers le savent; mais l'expérience, cette Cassandre éternelle, n'éclaire pas mieux les individus que les nations.

Cependant Cyprien abîmé dans ses réflexions, se révoltait à l'idée de faire peser sur cette femme divine une accusation de complicité.

Oui, se disait-il, je sais bien qu'il y en a de ces honteuses créatures, ivres d'ale et de porto, de ces syrènes à voix rauque, de ces Circés d'étouffoirs, qui entraînent, la nuit, un homme, dans quelque masure lézardée par la Tamise, et le livrent aux mains des proxénètes hideux de la prostitution ; mais ici, ici, il y a deux victimes et pas de trahison de femme! Elle et moi nous sommes tombés dans le même piége de mort. Soupçonner un instant cet ange de douceur, d'amour, d'innocence et de beauté! Oh! jamais pareille injure ne souillera mon esprit! Je veux mourir, en lui gardant toute la pureté de mon adoration.

Le jeune prisonnier, pour se distraire des horreurs de sa situation, donnait ainsi toutes ses pensées à une malheureuse femme, victime comme lui d'un at-

tentat, lorsqu'il entendit assez distinctement grincer les ressorts d'une porte, presque à son côté.

Une voix distincte, quoique très-voilée, prononça ces mots à l'oreille de Cyprien :

— Pas un cri, pas un mouvement, ou vous êtes mort.

Par une de ces illusions, fort naturelles en pareille occurrence, Cyprien crut reconnaître cette voix, sous le déguisement qui la couvrait.

— Celui qui vous parle, poursuivit la même voix, tient un poignard, et ne veut pas vous tuer, si vous êtes docile ; mais, malgré sa répugnance à verser le sang de la créature de Dieu, crime sans pardon, là-haut, il vous fera égorger par d'autres, et sur-le-champ, si vous n'obéissez pas à ses ordres. Écoutez, et répondez à voix basse :

— Quelle est la somme que vous avez en billets de banque dans votre portefeuille?

— Douze mille livres sterling.

— Donnez-moi ce portefeuille, tout de suite.

Vous pouvez me tuer et me le voler après, si bon vous semble, mais je ne vous le donnerai pas.

— Prenez garde! dit la voix d'un ton strident, ces ténèbres sont impénétrables; elles défendent mal l'insolence; une arme de mort est dans ma main : vous ne verrez pas l'éclair, vous sentirez la foudre. Je vous donne une minute pour réfléchir, c'est trop.

— Cet argent ne m'appartient pas, répondit le jeune homme; voilà pourquoi je ne puis vous le donner. Prenez-le, vous dis-je, mais je vous dis que je le défendrai.

— Et à qui donc, appartient-il, cet argent? demanda la voix d'un ton railleur.

— Il est destiné à une femme qui a tout abandonné pour moi, famille et fortune, et qui n'a plus que moi au monde pour protecteur.

— Ah ! c'est ainsi, dit la voix ; eh bien ! ne perdons pas un temps précieux. Donnez-moi la main, retenez votre souffle, marchez avec précaution, et, quelque horrible tableau que vous puissiez voir, gardez le silence le plus profond.

Où donc ai-je entendu cette voix dans ma vie? Telle fut la seule réflexion de Cyprien, à cette heure suprême; et livrant sa main à une main invisible, il suivit son mystérieux conducteur.

XI

L'ORGIE

Sur le chemin ténébreux, composé de couloirs et de petites chambres, où Cyprien était conduit en aveugle, il éprouva vingt fois la violente tentation de saisir à la gorge son guide, de lui arracher son arme, de le tuer et de voler au secours de madame Lewing; mais il fut vingt fois retenu par la même idée de prudence qui retient un voyageur devant un seul bandit, sur la cime de la montagne de Witerbe. A dix pas dans la forêt, il y a toujours vingt carabines que le voyageur ne voit pas, et toutes prêtes à faire feu sur lui, au moindre mouvement de rébellion.

Derrière son conducteur, notre jeune prisonnier entrevoyait tout un repaire de bandits, et il aurait infailliblement succombé, ensuite, dans une lutte inégale, sans autre profit pour cette femme, dont il était l'unique défenseur.

Après bien des détours, de Mayran fut introduit dans une chambre humide, dont le plancher couvert

d'une terre argileuse amortissait le bruit des pas. Son guide lui dit à l'oreille :

— Avancez jusqu'au bout; quand vous aurez fait dix pas, vous verrez une lueur sortir d'un soupirail étroit, et vous regarderez ce qui se passe dans la salle inférieure. Si vous poussez un seul cri, si vous dites un seul mot, vous ne reverrez plus la clarté du jour. Je vous attends ici.

— Où donc ai-je entendu la voix de cet homme? répéta encore mentalement Cyprien; et quel étrange intérêt me porte ce bandit qui peut me tuer et me voler sans risque, et qui m'accorde un si long sursis?

Les dix pas comptés, Cyprien vit en effet devant lui une lueur blafarde, et il entendit des voix confuses, qui montaient par le petit soupirail désigné.

Comme on l'avait rendu maître de ses mouvements, il se pencha sur cette ouverture, et ce qu'il vit, ce qu'il entendit, appartient beaucoup plus au domaine des songes qu'à la réalité.

Autour d'une table, éclairée par des chandelles, trois hommes et une femme parlaient, riaient, et surtout buvaient avec une intempérance qui ressemblait plutôt à une orgie de brigands qu'à un repas de famille.

Du premier coup d'œil, Cyprien ne vit que l'ensemble de ce tableau, et il ne reconnut personne. Il est vrai qu'il était loin de s'attendre à reconnaître quelqu'un dans les acteurs de ce drame ténébreux.

La femme fixa d'abord l'attention de Cyprien; elle était assise sur les genoux d'un convive, et elle portait un tost à trois amants; sa chevelure superbe ruisselait sur ses épaules découvertes; son visage éclatait en étincelles, ses yeux étaient deux tisons rougis au feu de l'impudicité; d'une main, elle tenait un verre, et de l'autre elle frappait la table et faisait bondir les flacons.

— Mes amis, mes très-chers amis, criait-elle d'une voix déjà rauque d'ivresse, n'oublions pas aussi de boire à Cyprien de Mayran. Je bois ce verre de clairet à cet excellent jeune homme qui nous enrichit tous ce soir!

— Oui, oui, buvons à Cyprien de Mayran! dirent les hommes; mais nous boirons encore à sa santé quand il sera mort.

Cyprien mordit ses poings, heurta son front contre l'angle du soupirail, se secoua convulsivement, comme on fait dans les rêves intolérables, lorsqu'on veut se réveiller et s'arracher avec violence aux horreurs d'une infernale vision; mais ce qu'il voyait n'était qu'un tableau trop réel... Cette femme qu'il s'efforçait de ne pas reconnaître dans l'orgie de ce lieu infâme, c'était bien la chaste beauté de Richmond, la naïve Katrina, l'esclave infortunée de M. Lewing.

Il était là, lui aussi, auprès d'elle, ce mari prétendu, avec le faux baron son ami, et le désordre de leur toilette, de leurs paroles, de leurs gestes, de leurs regards, annonçait déjà une ivresse arrivée au délire.

Katrina était assise sur les genoux de l'homme hideux qui venait de l'enlever, dans un faux évanouissement, sous les yeux de Cyprien.

La salle basse où mugissait l'orgie semblait appartenir à une vieille maison dévastée par une invasion de bandits, et qui servait, depuis longtemps, de théâtre à des scènes de brigandage, de débauche, de viol et d'assassinat.

Sur les panneaux des murs, flottaient des lambeaux de tapisserie humide qui avaient entraîné, dans leur chute, de vieux cadres de tableaux et de miroirs brisés.

L'ameublement de ce local aurait donné l'inventaire suivant : de hideux grabats éventrés, sur des monceaux de paille de maïs en putréfaction; un lit

recouvert de suaires en charpie, entre quatre tentures de haillons qui furent des rideaux; d'informes débris de vaisselle grasse, de nappes vineuses, de flacons décapités, de fleurs moisies, de verres boiteux; et sur ce chaos d'immondices, de boue, de sang figé, de souillures, s'épaississait une atmosphère fétide qui semblait produite par les exhalaisons de tous les crimes effrontément accomplis dans ce repaire infernal.

— Notre ami San-Quirico se fait bien attendre, disait celui que nous continuerons d'appeler Lewing.

— C'est vrai, disait Georges, le baron; je le croyais plus expéditif que cela.

— Que le diable m'épouse! disait Katrina, en crispant ses doigts dans la chevelure de son voisin — si je ne fais pas un mort avec un vivant entre deux coups de balancier! Ils sont pourtant deux, là-haut: San-Quirico et cette bête fauve de Stephen!

— Si le vin m'avait laissé deux jambes, disait Georges, le baron, j'irais voir ce qu'on fait là-haut.

— Tu ne dis rien, toi, gros garçon? s'écria Lewing en apostrophant le colosse demi nu.

— Je fais mieux que parler, je bois, disait le géant, et je ne m'inquiète pas de San-Quirico et de Stephen. Il faut du temps pour bien faire les choses. San-Quirico sait son métier de diable sur le bout de sa griffe. Je me repose sur lui comme sur moi. J'aime mieux qu'il soit là-haut qu'à cette table. Le vin qu'il aurait bu, nous le buvons. C'est autant de pris sur un ami. San-Quirico travaille bien. Il laisse le condamné en chapelle, à la mode d'Espagne; il le fait mourir aux trois quarts de peur et il n'aura presque plus rien à faire, lorsqu'il le tuera. Je bois ce verre de genièvre au brave San-Quirico.

— A San-Quirico! dirent les autres, en trio d'accord prolongé.

— Ce cher Cyprien de Mayran — dit Katrina en

roulant son beau bras nu autour du cou du colosse — ce sera un mort superbe ; et, comme il est très-fier de sa beauté, cette idée le consolera de son vivant.

— Je bois encore un dernier verre d'absinthe, pour me donner l'appétit de la boisson, à notre ami San-Quirico ! dit le géant, et j'en boirai encore quinze derniers, comme celui-là.

La femme et les deux hommes firent honneur à ce tost.

— Mais, à force de boire à San-Quirico, dit Georges, nous ne lui laisserons que de l'eau à pomper quand il descendra.

— Bah ! dit le colosse, demain nous serons tous riches comme des brasseurs de porter, et nous achèterons son lac de houblon à Barclay-Perkins : San-Quirico y nagera en buvant.

— Je n'aime pas le porter, moi — dit Katrina, en avalant d'un trait un verre de porto. — Je vous laisse acheter ce que vous voudrez avec votre argent, et je garde le mien. San-Quirico m'a promis mille livres pour ma part, et, quand je les aurai, je m'embarque pour Canton, et je me fais épouser par l'empereur de la Chine, comme une vertu blanche du *West-End*, avec ma robe de nymphe du foyer de Drury-Lane.

— C'est drôle — dit Lewing en se frottant les yeux ; — je viens de dormir deux minutes, les yeux ouverts, et j'ai rêvé que nous buvions du punch dans le bassin de la pelouse de Richmond, avec le défunt Cyprien de Mayran.

— A-t-il été bête à Richmond, ce cher Cyprien ! dit Katrina.

— Et à Greenwich ? dit Georges.

— Et partout, dit Lewing.

— Que le diable vous caresse tous, s'écria le colosse ; vous auriez tous été bêtes comme lui ! San-Quirico avait fait, avec les conseils du diable, un plan à dé-

truire le plus fin. San-Quirico a mené à la lisière ce pauvre Français, depuis la loge de Drury-Lane jusqu'à cette chambre de là-haut...

— Eh ! dites donc, colosse à trois ponts ! s'écria la jeune femme, est-ce que je n'ai pas bien joué mon rôle, moi ?

— Comme un ange de l'enfer, mon doux cœur, répondit le géant en embrassant Katrina ; mais San-Quirico vous avait fait à tous la leçon... Hourra pour San-Quirico !

Les mains s'allongèrent mollement cette fois pour prendre les verres que le colosse venait de remplir de cette essence de mort qu'on appelle eau-de-vie. Après ce dernier tost, les yeux se voilèrent ; une paralysie subite engourdit la jeune femme et ses deux complices de Richmond, lesquels se laissèrent tomber sur les grabats voisins avec une raideur de mort.

Katrina inclina la tête sur l'épaule du géant et s'endormit.

Celui-ci jeta un regard satisfait sur cette scène, et, se dégageant des étreintes de la jeune femme, il la déposa sur un monceau de paille comme un objet de rebut ; et, ouvrant une petite lucarne, il regarda le ciel comme pour lui demander l'heure, et disparut.

Le supplice que Cyprien de Mayran venait de subir n'a pas de nom dans le vocabulaire des bourreaux ; il avait tout vu et tout entendu, avec cet acharnement de curiosité homicide qu'on attache aux tableaux qui glacent le sang de la vie dans le foyer du cœur.

Il se releva sur ce plancher funèbre, comme se relèverait le cadavre d'un supplicié galvanisé sur l'échafaud, et quand il fut debout, ses pieds se refusèrent au mouvement des pas.

Une main invisible, la main du conducteur mystérieux, se posa sur le bras de Cyprien et le fit tressail-

lir, en remettant sa pensée sur l'état véritable de sa situation.

L'orgueil de ce jeune homme, qu'une si violente crise avait abattu, se réveilla un instant et lui donna une énergie factice dont il avait besoin pour tomber avec honneur devant d'ignobles assassins.

— Me voilà, je suis prêt; marchons, dit-il avec une assurance d'emprunt.

— Après ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu — dit le guide, qui devait être et qui était en effet ce San-Quirico dont avaient tant parlé ces bandits — vous ne devez espérer ni grâce ni salut.

— Dans un repaire de brigands, l'honnête homme ne doit compter que sur la mort, dit Cyprien en reprenant une véritable fermeté.

— N'insultez pas, cela ne sert à rien, dit San-Quirico, toujours à voix très-basse, comme s'il eût craint d'être entendu. — Sachez mourir avec la résignation muette du gentilhomme.

— Ce n'est pas au bourreau à dicter des conseils à la victime, répondit Cyprien; faites votre métier, et je ferai mon devoir.

— Vous ne tenez donc pas à la vie? demanda San-Quirico d'un ton calme.

— J'y tenais hier, je n'y tiens plus aujourd'hui.

— J'entends, poursuivit San-Quirico; vous étiez amoureux de cette femme, et vous ne craignez pas la mort dans cette minute de désespoir; mais, demain, si vous êtes vivant, vous aurez honte de votre amour, et vous ne penserez plus à cette femme que pour la maudire et la mépriser.

Cyprien garda le silence.

— Eh bien! votre vie est en nos mains, poursuivit San-Quirico, et je vous la donne à une seule condition.

Après une longue pause, le prisonnier répondit :

— Si votre condition est offensante, ne la proposez pas; égorgez.

— Une condition toute simple, poursuivit l'autre; vous allez me donner votre parole de gentilhomme que vous quitterez l'Angleterre, et que vous garderez le silence sur les événements de cette nuit.

— Vous n'exigerez rien de plus? demanda Cyprien d'une voix émue.

— Rien de plus.

— Je jure sur mon honneur de gentilhomme que je quitterai l'Angleterre cette nuit, et que toute cette horrible histoire sera ensevelie dans le fond de ma pensée pour ne jamais en sortir.

— C'est bien!

— Voilà mon portefeuille, dit de Mayran; il est à vous, je vous le donne. Vous ne commettez pas un vol, vous acceptez un présent.

San-Quirico prit à tâtons le portefeuille, l'ouvrit, et s'assura minutieusement avec ses doigts que la somme renfermée était énorme, après quoi, il noua un épais foulard sur les yeux de Cyprien, et le conduisit par la main dans la cour de la maison.

Une voiture attelée les attendait.

Cyprien y monta le premier; San-Quirico et son gigantesque complice, couvert d'un *water-proof*, montèrent ensuite. Stephen lança les chevaux à toute bride, et ils voyagèrent jusqu'aux dernières étoiles avec une vitesse de course au clocher.

La voiture s'arrêta. San-Quirico donna un billet de cent livres à Cyprien, le fit descendre sur la grande route, et au même instant les chevaux rebroussèrent chemin, et emportèrent la voiture vers l'horizon opposé.

Cyprien dénoua son bandeau, et ses yeux se mouillèrent de larmes de joie en contemplant les premières lueurs de l'aube sur la cime des arbres voisins.

A quel prodige, ou à quel scrupule devait-il la vie et la liberté? Voilà ce qu'il ne put approfondir. A cette heure, le plus important pour lui était de respirer un air suave, de revoir les choses charmantes que la nature prodigue aux splendeurs de l'aurore, et de s'abandonner aux douces extases de sa résurrection.

Le plus brave peut affronter la mort dans l'occasion; mais si, au bout de cette épreuve, il vient à rencontrer la vie, le plus brave ne la dédaigne pas, et il remercie le ciel d'avoir ajourné sa mort à un temps indéterminé.

Au point du jour, Cyprien découvrit autour de lui un cercle immense de campagne, sans habitation.

Il marcha au hasard, vers le midi, avec l'espoir de rencontrer des paysans ou des bergers, pour se présenter comme un touriste égaré, qui demande son chemin.

Mais les paysans n'habitent pas les champs, en Angleterre, et les troupeaux bondissent sur les pâturages, libres du joug des pasteurs. J'ai traversé l'Angleterre dans toute sa longueur, et je n'ai jamais vu qu'un berger; c'était un jeune homme, très-bien vêtu et ganté, lisant le *Morning-Chronicle,* sous un hêtre touffu.

Cependant, comme toute campagne fait supposer le voisinage d'une ville, d'un village, d'une ferme ou d'un château, notre jeune voyageur suivit, sans crainte, la même direction, et, au lever du soleil, il vit tourbillonner une fumée de foyer domestique, sur des massifs d'arbres, qui voilaient, à coup sûr, une maison.

Malgré la profonde blessure de son cœur, Cyprien de Mayran éprouva une joie bien vive en voyant, dans cette oasis anglaise, des êtres humains doués de vertus hospitalières.

Cette joie redoubla encore lorsqu'il apprit que Douvres n'était qu'à trois milles de cette maison, et

qu'il pourrait arriver à ce port avant le départ du premier paquebot.

Muni de renseignements minutieux sur le chemin de traverse qu'il devait suivre, notre agile piéton allongea ses pas sur une allée de jardin anglais, où deux haies d'arbres gracieux s'embrassaient par leurs cimes, et voilaient le soleil.

C'était la première fois de sa vie que Cyprien daignait accorder un regard d'admiration aux lueurs de l'aurore, aux perles des pelouses, à la gaieté des eaux vives, au rayonnement joyeux de la campagne, à la grâce embaumée des jardins, au réveil des maisons rustiques, à tous ces divins joyaux que la nature suspend aux franges de sa robe, dans sa coquetterie matinale, pour mériter les premières caresses du soleil.

Le jeune homme se sentit purifié des souillures de la dernière nuit et de la honte accablante de son amour. L'air virginal qui entrait à flots dans sa poitrine, le délivrait de son mauvais levain, et semblait lui révéler un avenir exempt des cruelles agitations du passé.

Il ne s'arrêta que quelques instants à Douvres, il monta en paquebot, et, bien avant le départ, se réfugia dans sa cabine, pour y trouver sinon le sommeil du moins le repos.

Même avec le plus urgent besoin de sommeil, il est fort difficile de dormir à bord des paquebots qui traversent ce bras de mer appelé la Manche.

Le tangage et le roulis sont les moindres fléaux qui entretiennent l'insomnie. A l'unisson des voix de l'océan, mugissent les voix des passagers, et les ouragans de gaieté folle qui éclatent parmi les groupes des fils d'Albion, enchantés de quitter leur île pour les délices de Paris.

Au dessus du fracas des rondes et des hymnes d'allégresse des insulaires émigrants, planent les col-

loques furibonds des voyageurs français, qui se racontent tous à la fois, dans un monologue choral, leurs exploits de commerce et d'amour, sur la terre des femmes faciles et des industries qui ne le sont pas.

Cyprien avait pour voisins de repos, deux compatriotes turbulents, qui échangeaient leurs souvenirs de voyage, pour neutraliser le mal de mer.

Tant que les deux passagers établirent des points de comparaison entre les monuments de Paris et ceux de Londres, et proclamèrent la supériorité de l'architecture de la Madeleine et de la Bourse, sur l'église de Saint-Paul et le palais de Sommerset, Cyprien ne les écouta que d'une oreille indolente ; mais tout à coup il prêta une attention singulière aux premières phrases d'une anecdote, dont la véracité fut mise en doute par l'un des deux interlocuteurs, ce qui obligea l'autre à tirer de sa poche un numéro du *Nouvelliste de Londres* qui racontait authentiquement l'affaire, d'après les débats publics d'un tribunal.

L'article en lecture était ainsi conçu :

« Stanislas C***, riche voyageur de commerce, logé « à l'*Hôtel de la Flotte*, dans Fleet-street, avait été « attiré, par des manœuvres frauduleuses, dans un « lieu sans nom, où une jeune fille de quinze ans, « nommée Lisa, lui avait donné un rendez-vous. Les « parents de Lisa envahirent comme des furieux la « maison, et intentèrent un procès en réparation « d'honneur à Stanislas C***. La jeune et naïve Lisa, « admise à prêter serment, jura sur la Bible que ce « gentilhomme avait promis de l'épouser, et fondit « en larmes de désespoir devant le magistrat. Le pro- « cès à duré deux ans, selon l'usage de nos procès de « Londres, et Stanislas C*** a été condamné au ma- « riage, sous peine d'une amende de mille livres ster- « ling, et d'un emprisonnement de cinq ans.

« Il serait temps de réviser cette vieille et absurde « législation. »

— Et pourquoi la réviser, dit l'un des passagers? Cette justice paraît injuste au premier abord; mais, après réflexion, elle est évidemment juste et morale.

— Ah! voilà qui est fort! dit l'autre : Comment! une femme, une jeune fille dresseront un piége à un pauvre diable d'étranger, et la justice prononcera contre l'étranger une sentence de mariage, d'amende, ou d'emprisonnement!

— Tout cela est conforme à la grande liberté de l'Angleterre : tout cela est aussi très-moral. Vous êtes avertis qu'il y a péril à suivre des femmes suspectes; on vous crie cet avis charitable, de tous côtés, quand vous mettez le pied sur l'île. Eh bien! tant pis pour vous, si vous aimez mieux obéir à l'aiguillon de l'immoralité qu'au chaste conseil de la sagesse. Pourquoi voulez-vous que la loi vous protége, si vous même, vous ne vous protégez pas? Si vous passez outre, c'est que vous acceptez la jurisprudence du pays, avec ses conséquences les plus onéreuses. La loi et la morale vous disent : Vivez au sein de vos familles; respectez-vous dans vos mœurs; ayez souci de votre dignité. Vous fermez l'oreille, vous vous lancez vers l'inconnu, vous marchez dans les ténèbres de vos folies; et vous vous brisez contre un ignoble écueil! Résignez-vous, taisez-vous, ne vous plaignez pas.

Cette explication termina l'entretien.

De Mayran frémissait en écoutant ces paroles, et il s'estimait encore très-heureux de n'avoir pas rencontré, sur ses pas, un piége d'un autre genre, comme l'aventure de Stanislas, ce mari malgré lui.

Cette réflexion ramena naturellement la pensée de Cyprien vers sa jeune femme, et, pour la première fois depuis la scène nocturne du château, ce souvenir ne fut accompagné d'aucune irritation. Écrasé sous le

se poids de ses propres erreurs, il n'eut pas la force de jeter une pierre à la femme coupable, et en débarquant à Calais, il prit une humble attitude, comme s'il eût demandé à la terre de France la faveur d'y être accueilli pour commencer une vie d'expiation... Hélas! tous les nuages n'avaient pas disparu sur l'horizon de son avenir!

XII

UNE VISION AU COLYSÉE

Cette fois, en entrant à Paris, de Mayran descendit dans son hôtel, et comme il désespérait de retrouver son fidèle Ugolo, il prit un nouveau domestique, et réduisit le modeste train de sa maison à ce seul serviteur.

Il éprouva une émotion impossible à exprimer, en ouvrant la porte de la chambre de sa femme.

Cette calme retraite, où il retrouvait éparses toutes les gracieuses futilités du gynécée parisien, où l'atmosphère gardait encore le parfum des dernières fleurs qui avaient réjoui Lucile, lui donna une extase divine, après l'horrible tableau de l'orgie et du repaire anglais.

Sa jalousie, excitée par de trop justes motifs, s'évanouissait insensiblement, et, à force de confondre dans la même pensée, d'abord ses fautes personnelles, ensuite le touchant repentir de sa femme, puis la mort de Rodolphe Jeffery, il sentit renaître au fond de son cœur le charme sensuel des premiers jours de son union, et sa fatuité, son orgueil, son amour-propre, ses défauts anciens, tous meurtris dans les

aventures récentes, et n'épaississant plus leur bandeau fatal sur ses yeux, il revint peu à peu à la générosité qui pardonne, à l'amour impérieux qui veut reconquérir son bonheur.

Si le jeune héros de cette histoire morale s'était abandonné à ce premier mouvement, il aurait tout de suite écrit à sa femme la lettre du pardon et de l'oubli; mais il renvoya cette résolution généreuse au lendemain, pour lui donner une maturité indispensable; et, le lendemain arrivé, il se félicita d'avoir suivi l'inspiration de la veille.

Il raisonnait fort juste, en effet.

Ma femme, se disait-il, a commis une faute que le pardon d'un mari couvre bien rarement; mais il y a ici des circonstances atténuantes qui parlent pour elle, devant mon suprême tribunal, et qui semblent mériter un pardon exceptionnel.

Le Rodolphe n'existe plus, et la femme coupable se repent. Tout cela est très-bien.

Cependant, mettons un frein à une générosité qui pourrait être une imprudence, si elle était trop précoce.

Lucile a été coupable une fois, et jusqu'à ce jour, à quels grands efforts de vertu méritoire son repentir s'est-il élevé?

Quelques mois viennent de s'écouler à peine; l'épreuve est loin d'être suffisante, et le temps ne lui a pas donné cette consécration qui rassure pour l'avenir.

Au reste, m'est-il bien démontré que cette vie d'isolement et de silence, dans un coin de province, annonce le repentir d'une faute? Lucile s'est-elle condamnée à une retraite absolue pour pleurer la mort de son amant, ou la perte de son mari? voilà la question; et quand l'avenir l'aura résolue dans un sens ou dans un autre, j'agirai comme il faudra.

En creusant cette question, qui était désormais la grande affaire de sa vie, de Mayran se vit contraint à laisser encore à sa femme une plus longue épreuve de liberté, une sorte de veuvage, et il résolut de s'imposer à lui-même une épreuve semblable, pour se juger sévèrement, s'étudier, se recueillir, et voir ce qu'il fallait de temps et d'expérience, après une faute, pour modifier un caractère et accomplir une transformation.

Le plus grand et le seul avantage peut-être de la richesse est d'adoucir les peines morales ou d'abréger les heures mauvaises par la liberté salutaire des voyages.

L'indigent qui souffre et qui attend le lent avenir comme remède est contraint à dévorer ses angoisses, dans le lieu même où elles ont pris naissance, et où chaque objet semble toujours garder les taches de sang d'une blessure reçue au cœur.

De Mayran, assez riche encore, malgré les folles dissipations de sa dernière équipée à Londres, quitta bientôt Paris, pour mesurer la crête des Apennins et visiter les villes suspendues à leurs flancs, comme une galerie de tableaux.

Depuis le jour où Saturne vint se consoler de ses malheurs en Italie, cette terre est le refuge de tous ceux qui souffrent : rois, princes, artistes, voyageurs, amants. Le plus ancien des dieux a été le premier de ces infortunés pèlerins, et la liste des imitateurs s'élève aujourd'hui à un chiffre prodigieux.

Ce fut donc en Italie que Cyprien de Mayran résolut de voyager, à l'exemple de ces valétudinaires du corps et de l'âme, qui ont tout reçu du ciel pour être heureux, hormis la santé, ou la conduite qui fait le bonheur : il séjourna successivement à Venise, à Vérone, à Gênes, fréquentant beaucoup plus les ruines que les hommes, et s'abstenant autant que possible de

rendre aux fêtes de ces palais italiens, si hospitaliers, où l'étranger de distinction trouve si vite une famille et des amis.

Quand la nature a donné à un homme quelque vice originel, peu dangereux pour l'ordre social, ce vice est ordinairement indestructible, parce qu'il fait partie intégrante de l'organisation, comme une partie du corps, et encore l'art avec ses outils d'acier amputerait très-bien une excroissance parasite, comme la faucille coupe le gui sur le chêne ; mais un vice moral semble défier l'amputation ; l'homme est souvent condamné à vivre avec ce *gui* intérieur, qu'aucune druidesse ne peut extirper sous la lune de l'*an nouveau*.

Ainsi, toutes les fois que Cyprien recevait une de ces invitations que la noble hospitalité italienne prodigue aux étrangers, notre jeune homme éprouvait une violente tentation de rompre son ban de solitaire voyageur, de se recomposer sa toilette de ses beaux jours, et d'exciter, par son élégance parisienne, l'amour des jeunes femmes et l'envie des jeunes gens.

A Florence surtout, ville charmante et veloutée sur tous ses murs, notre jeune héros lutta vigoureusement contre lui-même pour résister aux séductions d'un monde adorable, un monde de musique, de poésie, de danse, de soie et de fleurs.

Il y a surtout, dans cette ville, un usage contre lequel la récente vertu de Cyprien faillit échouer, comme sur un écueil.

La haute société toscane inonde du flux et reflux de ses équipages la promenade des Cashines, et, sur un point convenu de cette forêt urbaine, les calèches s'arrêtent; jeunes gens et jeunes femmes se lèvent et se regardent entr'eux fort longtemps, à l'ombre de ces beaux arbres que baigne l'Arno.

Cyprien, qui avait déjà résisté à plusieurs Capoues, fut ébranlé par la séduction de cet usage florentin,

qui semblait avoir été inventé pour lui; sa philosophie de fraîche date menaçait ruine à l'idée de s'épanouir sur les coussins d'une calèche triomphale, et d'entendre un cri circulaire d'admiration, un chœur d'enthousiasme, entonné dans la langue d'or du mélodieux peuple toscan.

Oh! qu'il était mesquin, dans son souvenir, le piédestal d'une loge d'Opéra, éclairée au gaz, auprès de cette enivrante ovation, reçue dans une ville où les statues de Donatello, de Jean de Bologne, de Michel-Ange couraient les rues comme des passants ordinaires, et donnaient aux Florentins des habitudes de bon goût artiste, qui rehaussaient le prix de leur admiration.

Cyprien sentait avec effroi se rallumer la flamme de son orgueil, mal recouverte par les cendres de l'orgie de Londres; il pensa que son exhibition publique à cette promenade aux Cashines, le replongerait encore dans un tourbillon d'intrigues dont il redoutait le dénouement. Cette sage réflexion, faite aux heures calmes de la pensée, l'ayant mis en juste méfiance contre lui, il crut qu'il valait mieux fuir devant le danger que hasarder une lutte avec sa jeune vertu, et il s'arracha violemment, sur les ailes d'une chaise de poste, à cette Florence dangereuse, qui lui réservait un aspic inévitable dans sa corbeille de fleurs.

Il remonta sur les Apennins, et de crêtes en précipices, il arriva, en trois jours, à Rome, cette capitale des infortunés, cette ville qui fait taire toute plainte, parce qu'elle montre les innombrables blessures qu'elle a reçues dans un martyre de deux mille ans.

Notre voyageur s'installa dans un logement modeste, à *Monte-Citorio,* pour éviter le voisinage de la place du Peuple et de la place d'Espagne, toujours encombrées d'étrangers de tous pays, surtout à cette époque de l'année : on était en pleine semaine sainte.

Cyprien de Mayran évita la villa Borghèse, le Corso, les dernières messes de l'église des Jésuites, les *fonctions* de la basilique de Saint-Pierre, les galeries du Capitole et du Vatican, et en général tous les quartiers, toutes les cérémonies, toutes les fêtes où le bruit tue la réflexion, et prédispose à l'attrait des plaisirs mondains.

Un soir, à l'heure où la pleine lune se lève sur le Mont-Soracte, comme le bouclier d'or de Romulus, exhumé d'une fouille, notre solitaire voyageur, fidèle aux traditions coutumières des étrangers, se rendit pieusement au Colysée, *pour contempler cette magnifique ruine aux rayons de l'astre de la nuit,* comme disent les cicerone, de père en fils, depuis l'empereur Titus.

Il s'attendait à trouver nombreuse compagnie à ce spectacle gratuit; mais les étrangers, malgré la tradition, aiment mieux rentrer dans leurs hôtels, à l'heure du sommeil, que d'aller respirer une fraîcheur rhumatismale, dans les ruines du Colysée, au clair de la lune de mars ou d'avril, en temps pascal. Il est plus doux de faire cette promenade, par un beau jour de soleil, et de mettre ensuite ses impressions sur le compte de la lune, dans les récits de voyage adressés aux amis et aux parents.

Cyprien fut donc fort agréablement surpris de ne rencontrer aucun touriste mélancolique; aucun peintre de clairs de lune, aucune Anglaise de distinction, dans le voisinage du Colysée.

A peine découvrit-il quelques mendiants heureux, enivrés de l'eau vierge de Trevi, après un festin chez le *gran fregitorre* de la *piazza Madama,* et mollement endormis devant les arcs triomphaux de Titus et de Constantin, insoucieux locataires des ruines, affranchis des onéreuses échéances du loyer, et du joug des propriétaires, par les soins destructeurs de Totila et Genséric !

Il entra dans l'édifice par l'échancrure qui fait face au tronçon de la *borne suante*, et se trouva bientôt, comme au fond d'un lac circulaire, desséché par une convulsion géologique. L'immense brèche, ouverte par les barbares, laissait pénétrer quelques rayons de lune sur d'énormes touffes de lichen, de lierres et de saxifrages, où se lamentaient des familles de hiboux.

Une obscurité profonde couvrait le reste de l'édifice, et faisait saillir, sur un fond de ce ciel opale, les lignes noires des loges supérieures, autrefois destinées aux spectateurs suburbains.

Notre voyageur s'assit à une place de sénateur, sur une ruine du *Podium*, et regarda tout ce que la lune avare lui permettait de voir.

Plongé dans les délices de la mélancolie, il fut comme réveillé en sursaut par un bruit de pas et de pierres roulantes, et aperçut confusément deux êtres humains, cheminant à tâtons sur la ligne de lumière blafarde qui servait de frontière à l'obscurité.

Cyprien, tout enveloppé d'ombre épaisse, et de feuillages pariétaires, pouvait voir sans être vu : sa délicatesse lui fit une obligation de ne pas troubler le recueillement de ces deux pèlerins, et de leur laisser croire qu'ils étaient seuls.

Quand les deux nouveaux touristes se trouvèrent plus rapprochés du Podium, Cyprien les distingua beaucoup mieux : c'était un jeune homme, donnant le bras à une jeune femme ; la femme portait une robe blanche et un chapeau de paille, à larges bords et à voile flottant, précaution ordinaire contre l'humidité de la nuit : en passant devant les chapelles de station du Colysée, elle faisait un signe de croix et son compagnon ôtait son chapeau.

Ce sont des voyageurs catholiques, pensa de Mayran, et sans doute des compatriotes, raison de plus pour ne pas les troubler dans leur pèlerinage pieux.

Et il ajouta ensuite dans un monologue mental: qu'ils sont heureux, l'un et l'autre; ils ont voyagé ensemble; ils portent avec eux leurs familles, leurs foyers domestiques et leurs amours !

Ils ne regrettent rien de ce qu'ils ont laissé; ils se suffisent, ils n'ont pas trouvé leur journée pesante, puisqu'ils la prolongent encore, et la continuent dans la nuit... et moi ! moi !...

Oui, voyager seul, c'est accuser sa vie en public, c'est critiquer sa conduite; c'est outrager sa maison !

Le groupe touriste s'arrêta devant un pan de mur, à peu de distance de Cyprien, et l'homme, levant ses yeux jusqu'à la corniche, dit en français :

— Il faut que je revienne ici, demain, après déjeuner, pour voir la fameuse inscription du pape Clément II : *Ne martyrum memoria occumbat,* etc.; je crois que cette inscription est de ce côté; mais il est impossible, à cette heure, d'y voir clair.

Cyprien de Mayran, en entendant cette voix, se demanda s'il avait été destiné par l'intelligence maligne du hasard, à prendre rang parmi ces hommes d'élite que les choses invraisemblables tourmentent avec une périodique obstination.

Au moins, dit-il en lui-même, cette fois, j'en serai quitte pour la peur, et pour un éclair de fatale illusion.

Il avait cru reconnaître la voix de Rodolphe Jeffery, tué par Ugolo, ensuite jeté en pleine rivière de Seine, et inhumé à Paris, sous une couche de marbre que les morts ne soulèvent jamais.

Le malheur, se dit encore Cyprien, me privera du bon sens, et me donnera l'absurdité.

— On a bien raison de dire — poursuivit le touriste inconnu — que rien n'est beau à voir comme le Colysée, avec le clair de lune. J'ajouterai, moi, qu'il faut le voir à côté d'une femme qu'on aime, et lui

parler de cet amour qui fait vivre, au milieu de ces ruines, et de cette désolation.

— Oh! s'écria mentalement Cyprien, ceci va me rendre fou!... Mon Dieu, gardez ma raison!... c'est la voix de Rodolphe!... et cette femme! cette femme!

Il se mit encore à sourire de pitié contre lui-même, et il ajouta :

— Toutes les voix se ressemblent dans ce grand réservoir d'échos... Depuis bien des mois, la voix de Rodolphe est clouée à mon oreille; elle m'accompagne partout, je l'entends toujours; et tous les hommes parlent comme Rodolphe, parce qu'ils me sont également odieux.

Cette réflexion très-raisonnable calma, dans le cœur de Cyprien, une ébullition de sang qui pouvait lui être fatale, dans un premier moment de foudroyante terreur.

A leur démarche vive et ferme, on pouvait reconnaître, même dans les ténèbres compactes, que ces visiteurs de ruines étaient jeunes tous deux : ils passèrent sous la loge de Cyprien, comme au théâtre dans une sortie d'entr'acte, et s'établirent au *Proscenium* pour jouir d'une perspective nouvelle.

A cette distance, Cyprien n'entendait leurs voix que confusément et dans une roulade italienne d'échos.

Voilà bien, se dit Cyprien, une de ces choses qui donnent le mot de tant de fables populaires, propagées chez les gens superstitieux. Il ne tiendrait qu'à moi, maintenant, de ne garder aucun compte de l'incessante préoccupation de mon esprit malade, et d'aller publier partout, sur mon honneur, que j'ai vu et entendu une apparition surnaturelle dans le cirque de Titus.

Et il aurait donné volontiers une libre émission à un éclat de rire que les convenances l'obligèrent de contenir.

Malgré cette ferme conviction et sa gaieté intérieure, Cyprien suivait tous les mouvements de ces deux êtres, et prêtait une oreille attentive pour recueillir même des sons vagues, à défaut de voix.

Une discussion dont le sens était impossible à saisir de loin, venait de s'établir entre eux, et la jeune femme abandonnée par son compagnon, fit entendre quelques plaintes et des murmures enfantins.

Celui-ci se rapprocha seul de Cyprien, en disant :

Quand l'homme absurde fait des ruines, la bonne nature les couvre de fleurs; mais l'homme n'a jamais rien compris à cette leçon.

A ces mots, il escalada un monceau de gradins brisés, presque sur la tête de Cyprien, et se mit tout en relief délateur, dans une large éclaircie de rayons.

En ce moment, ce cri de terreur fut poussé par la femme :

— Rodolphe, Rodolphe, descends!

— Tu as regardé ces fleurs sauvages avec amour, et je les cueille pour toi — dit le jeune homme, en arrachant des tiges dans la crevasse du mur.

Il se retourna pour descendre, et la lune éclaira son visage, comme aurait fait le grand jour. Cyprien, frissonnant de toutes les terreurs de ce monde, regarda ce visage, et reconnut Rodolphe Jeffery.

Ses bras se tordirent convulsivement pour saisir cette épouvantable réalité; mais le coup de foudre ne laissa qu'un instant Cyprien debout sur un piédestal de ruines; le jeune homme tomba dans les hautes herbes, comme une statue frappée par le feu du ciel dans un édifice païen.

Quand Cyprien reprit connaissance, les premiers rayons du jour doraient toutes ces majestueuses ruines, dont le soleil a éclairé le berceau, et qui s'alignent sur deux rangs, comme pour mener le deuil des vieux martyrs du Colysée; les débris du Palatin,

le temple de Mars, la basilique d'Antonin et Faustine, la colonne de Phocas, l'arc de Septime-Sévère, les squelettes des monuments de Jupiter-Stator, du Dieu tonnant et de la Concorde; tout ce merveilleux reliquaire exposé au Forum sous la protection de la Croix.

De Mayran sortait encore d'un horrible rêve, et en quittant le Colysée, il eut besoin de s'appuyer sur ces augustes débris, comme sur de vigoureux soutiens pour continuer son chemin.

— Dieu m'est témoin, se disait-il en regagnant péniblement le Monte-Citorio, Dieu m'est témoin que j'ai voulu rentrer dans mon honneur. J'avais pardonné à ma femme; j'avais combattu les impérieuses exigences de mon organisation; j'étais sur le chemin de ce qui est bon, juste et vrai.

Tous mes efforts ont été dépensés en pure perte. Voilà ma récompense... De quel horrible complot ai-je donc été la dupe, avec ce Rodolphe Jeffery.

Je ne me croyais que déshonoré, je suis ridicule! Et ma femme! ma femme! deux fois complice d'un crime! Fiez-vous à ces hypocrisies félines de repentir! Ignoble créature !...

Elle s'était retirée en province, et entretenait correspondance avec ce prétendu mort, pour attendre l'heure du départ, et savourer l'adultère sur le sol étranger!

Oh! cette fois, la vengeance n'aura plus de stupide et lâche ménagement! ma vie est depuis longtemps perdue, mais il est doux d'en avoir encore une étincelle au cœur, pour se venger et punir !

Et il rentra chez lui, brisé d'émotions, et la tête remplie de toutes les sombres et fatales idées que dicte le désespoir.

XII.

LA RÉALITÉ DE LA VISION

On peut ajouter les réflexions suivantes comme supplément à la petite préface du chapitre X.

Beaucoup d'écrivains capricieux, et je suis du nombre, se résigneraient difficilement à écrire des histoires dont les incidents, trop bourgeoisement naturels, rentreraient dans le domaine des choses vulgaires qui se passent sous les toits des maisons.

En général, la vie est une série monotone de jours peu variés. On copie toujours à peu près ce que fait le voisin, en haine de l'originalité; on se prosterne devant les traditions et les usages; les scènes d'une maison de ville ou de campagne sont la reproduction fidèle des scènes d'un autre intérieur domestique, et cette analogie dans les existences humaines constitue le bien-être de la société.

Mais, en dehors de ce monde réel, et au dessus des lois de l'harmonie générale, se détachent quelques êtres exceptionnels que la nature semble avoir choisis pour amuser les autres.

Ces élus de la fatalité obéissent à une loi mystérieuse qui les arrache violemment à l'ornière commune, et les pousse çà et là sur des chemins non frayés : l'existence de ces hommes abonde en péripéties imprévues, en invraisemblances choquantes, en jeux de hasard adroitement combinés dans l'algèbre du destin.

Aussi, le narrateur capricieux qui s'est donné la mission d'écrire des histoires ne prend jamais ses héros dans le domaine général, mais dans une spé-

cialité d'exception plus sympathique à son auditoire.

Cela posé, ne crions jamais à l'invraisemblance devant un récit qui contrarie nos habitudes domestiques, et remercions le ciel qui nous a fait la grâce de nous placer dans ces zones sereines où la fatalité, ce hasard intelligent, nous laisse vivre sans se mêler de nos actions.

Cyprien de Mayran, peu versé, comme tous les hommes heureux, dans les mystères de la vie, se jugea invraisemblable lui-même, quand il eut repris ses forces.

Toutefois, ayant réfléchi sur cette étrange rencontre, avec le peu de calme qu'il avait regagné, il admit comme chose assez naturelle l'arrivée de Rodolphe Jeffery à Rome, surtout dans une époque de l'année où les voyageurs européens remplissent de leurs caravanes les routes des Apennins, et le pont des paquebots à vapeur.

Mais comment était-il parmi les vivants, cet odieux Rodolphe !

Voilà ce qui ébranlait la raison dans le cerveau de Cyprien; et il faut convenir que la folie éclate souvent pour de moindres causes.

Dans le désordre d'idées que doit donner l'insomnie, après une pareille nuit, il aima mieux admettre qu'il avait été dupe d'une vision. Cette supposition lui parut plus naturelle que la réalité de Rodolphe vivant.

On admet, d'ailleurs, plus volontiers, le mensonge qui console, que la vérité qui désespère.

Pourtant, comme dans cette vision il avait entendu ou cru entendre dire à Rodolphe qu'il reviendrait au Colysée en plein jour, ce souvenir lui conseilla une nouvelle détermination.

Après quelques heures de repos agité, Cyprien de Mayran se remit péniblement en chemin pour éclaircir un suprême doute.

Revêtu d'un costume qui le rendait méconnaissable aux yeux habitués à le voir, il évita le Corso, la place de Venise, l'escalier du Capitole, quartiers inondés de voyageurs à cette époque, et il se dirigea vers le *Campo-Vaccino,* par de sinueux détours dans les rues étroites qui aboutissent de la fontaine de Trévi au palais de l'ambassade française.

Le jour n'étant pas encore très-avancé, Cyprien devait nécessairement arriver le premier, en supposant que la rencontre de la dernière nuit n'appartenait pas à la fièvre d'une vision.

L'infortuné voyageur prit son poste d'observation entre l'église de Sainte-Françoise et les ruines du temple de Vénus et Rome.

De là, son regard embrassait la longueur de la voie Sacrée, depuis l'arc de Titus jusqu'à l'antique muraille du *tabularium.*

Dans ce délire de fièvre, dans ce tourbillon de flamme, qui depuis quelque temps étaient la vie de Cyprien, jamais il n'avait ressenti les angoisses de ce moment : dans le voisinage de la grande ruine, où Rodolphe et une femme lui étaient apparus, la consolante illusion s'évanouissait.

Impossible d'admettre une erreur d'optique; un fantôme créé par les vapeurs de la nuit; une vision, fille d'un esprit exalté.

Oh! c'était bien Rodolphe Jeffery; c'était bien sa voix; c'était bien le jeune artiste, venant étudier un grand paysage dans les teintes sombres de la nuit... Et cette femme? cette femme? Cyprien avait aussi, malgré l'éloignement et le fracas des échos, reconnu le son de sa voix.

Rodolphe et Lucile, ces deux noms, ces deux amours, ces deux ruines étaient inséparables.

Ils avaient traversé ensemble ce beau jardin d'Italie, où les tendresses du cœur se rallument plus vives

chaque jour; ils étaient entrés à Rome comme deux jeunes voyageurs, dont le bonheur légitime fait la censure du vice et l'éloge de la vertu!

Le front de Cyprien s'inclinait de faiblesse sous le poids de ces désolantes pensées; et, en relevant la tête, il donnait de tristes regards au chemin, où il s'attendait à voir paraître Rodolphe Jeffery au grand jour de la réalité.

Le paysage du Campo-Vaccino, toujours mélancolique, offrait les mêmes scènes de chaque matin.

Quelques ouvriers travaillaient paresseusement aux fouilles, et brouettaient quelques poignées de vieille poussière grise, que le vent rapportait à leur premier terrain; de pauvres femmes sortaient des églises voisines; deux peintres dessinaient la colonne de Phocas; un troupeau maigre sortait de la rue Saint-Théodore et entourait l'abreuvoir devant les ruines du Palatin.

Le soleil éclairait ce tableau, avec son insouciance ordinaire, et ne l'égayait pas.

A midi, un jeune homme en fraîche toilette de printemps, et d'une tournure distinguée, s'élança d'un pas leste sur le Campo-Vaccino, entre le temple de Mars et la basilique d'Antonin et Faustine : il suivit la haie des arbres, passa sous l'arc de Titus, donna un coup d'œil à gauche, au Colysée, et se dirigea vers l'arc de Constantin, où il s'arrêta.

Cyprien de Mayran regarda le ciel, comme pour lui demander de l'aide, et, descendant du tertre où il était en embuscade, il marcha droit vers ce jeune homme que sa haine avait reconnu tout de suite.

C'était bien Rodolphe Jeffery...

Il s'assit devant l'arc de triomphe, ouvrit un carton de travail, déploya une feuille de papier, tailla un crayon, et se mit en devoir de dessiner le bas-relief des Daces, en fredonnant un air de Palestrina.

Cyprien de Mayran s'était avancé sans faire le

moindre bruit, car il suivait un sillon de hautes herbes et marchait comme sur un tapis de velours.

Rodolphe vit, à côté de son atelier en plein air, s'allonger l'ombre d'un corps humain ; et comme en Italie, tout artiste qui vient faire de l'art en public, attire auprès de lui des amateurs, Rodolphe mit cette ombre sur le compte d'un corps de curieux ordinaire; il ne daigna pas déranger ses yeux, et continua son travail.

L'ombre ne garda pas longtemps l'immobilité ordinaire des ombres d'amateurs de dessin : elle s'agita brusquement, et Rodolphe, un peu surpris de cette convulsion étrange, se retourna, et sa bouche qui allait pousser un cri resta béante et muette, comme celle d'un masque de fontaine sans eau.

Cyprien de Mayran, pâle comme le spectre de l'agonie, et la figure contractée par un sourire qui ne se liait pas aux yeux; regardait d'à-plomb Rodolphe Jeffery.

— C'est bien lui! c'est bien lui! dit-il avec une voix caverneuse.

— Les morts s'échappent du tombeau!

— Vous ici, de Mayran! bégaya Rodolphe, en s'aidant de ses mains pour se lever.

— Voilà une rencontre singulière!

— Oh! oui; oh! oui, très-singulière, en effet — dit Cyprien avec un faux éclat de rire, subitement remplacé par un râle de désespoir; — vous ne vous attendiez pas à me voir ici? je le sais.

— Certainement non — répondit Rodolphe — mais, après réflexion... il n'est pas étonnant... d'admettre... que la semaine sainte...

— Remettez-vous, remettez-vous — dit Cyprien, les bras croisés sur la poitrine, et en incrustant ses regards dans les yeux de Rodolphe — vous êtes encore tout ému de votre travail d'artiste. Vous dessinez

avec une verve qui agite votre sang. Calmez-vous.

— Oh! je suis calme, très-calme, Cyprien...

— Point de familiarité entre nous, monsieur Rodolphe Jeffery — dit Cyprien d'une voix sourde et orageuse; si vous êtes calme, vous, votre calme est menteur comme le mien. Avant de lancer sa foudre, le nuage a la tranquillité du tombeau.

— Voyons alors, Monsieur, ce que vous avez à me communiquer, et ne perdons pas nos loisirs en paroles inutiles — dit Rodolphe avec une assurance nerveuse qui annonçait le retour de l'énergie au foyer du cœur.

Cyprien regarda autour de lui, et vit que le désert du voisinage se peuplait d'heure en heure.

De nombreux groupes de curieux s'échelonnaient autour des ruines; des pèlerins se rendaient aux stations du Colysée, et les jeunes filles de la campagne allaient processionnellement à Saint-Pierre par le chemin de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure, sur la lisière du Campo-Vaccino.

— Nous sommes entourés d'espions, ici, monsieur Rodolphe Jeffery — dit Cyprien en ramassant le carton et l'ébauche du dessin; — allons plus loin, nous serons mieux.

Rodolphe hésita une minute; Cyprien lui donna un regard intelligent où brillaient une ironie amère, un reproche de lâcheté.

Rodolphe inclina la tête et tendit ses bras dans la direction indiquée par son ennemi.

Ils marchèrent à travers un chaos de vignes sauvages, de pierres moussues, de couches de lierre, de réseaux de broussailles, et arrivèrent au Quadrifrons, ruine solitaire, comme un écueil de l'océan du Sud.

Cet arc de triomphe, dédié à Janus, s'associe, sur le même point de paysage, au temple de la Fortune-

Virile, à l'arc des Orfèvres, et la rotonde de Vesta.

— Ici, Monsieur, dit Cyprien, personne ne nous écoute, et vos secrets, qui sont les miens, doivent rester dans leurs tombeaux. Ce sont des secrets d'honneur; point de bruit, point d'éclat. Silence et mystère, même quand le sang de l'un de nous deux rougira le plomb d'une balle, ou le fer d'une épée... Votre crime, Rodolphe, vous a mis en mon pouvoir, une nuit, je pouvais vous tuer impunément; je puis encore vous tuer aujourd'hui sans aucun risque. Votre existence est ma propriété... Cependant, je veux bien renoncer à mes droits incontestables, et me battre avec vous, à armes égales, sur le terrain que vous choisirez.

Rodolphe fit un mouvement qui annonçait une réponse, que le geste impérieux de Cyprien arrêta.

— Un instant, monsieur Jeffery, dit-il; écoutez-moi et causons avec calme, comme doivent faire deux hommes d'honneur qui ont réglé un duel à mort. Écoutez... En échange d'une générosité trop complaisante qui vous a laissé la vie, je vous demande des explications franches que vous ne pouvez me refuser... Quel est le mensonge qu'on a inhumé sous une pierre qui porte votre épitaphe et votre nom?

— Monsieur, dit Rodolphe, il m'est impossible de vous répondre sur ce point.

— Ah! dit Cyprien avec un sourire affreux, voilà une phrase à laquelle je ne m'attendais pas... Me permettez-vous, Monsieur, de vous répéter la même question, sous une autre forme?

— Sous toutes formes possibles, ma réponse ne variera jamais, répondit Rodolphe d'un ton ferme.

— Pourquoi?

— C'est ainsi; vous pouvez me tuer, si cela vous convient; mais je n'expliquerai rien de ce qui vous paraît mystérieux.

— Voilà une insolence qui me plaît, dit Cyprien, en continuant de rire faux. Vous avez outragé un ami; vous avez déshonoré son nom; vous avez ourdi, avec votre complice, une trame ténébreuse où la sainteté même de la tombe a été profanée, et, lorsque je vous adresse une question toute simple, pour vous ménager au moins l'occasion de faire une chose qui doit m'être agréable, vous prenez une attitude héroïque, et vous ne me répondez pas !

— Monsieur de Mayran, dit Rodolphe, je veux répondre ici, précisément à ce que vous ne me demandez pas, et c'est la seule chose importante pour vous...

— Voyons, dit Cyprien froidement.

— Vous avez prétendu, poursuivit Rodolphe, que j'ai déshonoré votre nom...

— Oui, j'ai osé prétendre cela, monsieur Jeffery.

— Eh bien! monsieur de Mayran, quoique les apparences soient contre moi, je l'avoue, votre honneur et votre nom ne portent aucune souillure; votre femme...

— Arrêtez! arrêtez! s'écria Cyprien en agitant sa main presque sur les lèvres de Rodolphe, n'allez pas plus loin; ne prononcez pas un nom interdit à votre bouche, devant moi... vous vous justifiez honteusement par une dénégation stupide, comme font, aux assises, les apprentis criminels.

— Je vous jure...

— Ne jurez pas, malheureux! quelle preuve me donneriez-vous à l'appui de votre serment?

— Mon honneur...

— Votre honneur, vous l'avez perdu en m'enlevant le mien!

Rodolphe roula ses doigts dans ses cheveux, et des larmes brillèrent sur son visage : il fit quelques pas devant la ruine, s'assit sur une pierre, soutint son

front avec sa main droite, et de l'autre arracha les hautes herbes amoncelées sous ses pieds.

— Oui, poursuivit Cyprien d'un ton écrasant; oui, vous venez de prendre la place qui vous convient. J'ai sur vous toute l'autorité d'un juge, et vous devez vous résigner à la soumission d'un accusé... Ma parole est une torture, subissez-la et répondez; répondez, parce qu'à défaut d'armes, dont un homme vigoureux n'a jamais besoin contre un avorton d'Adonis comme vous, je puis briser votre tête avec une de ces pierres d'airain.

— Si je puis vous répondre, je vous répondrai tout de suite, dit Rodolphe en se levant; si je dois me taire de nouveau, je me tairai, malgré vos menaces et vos insultes.

— Êtes-vous arrivé seul dans cette ville? demanda Cyprien en couvant de ses yeux le visage de son interlocuteur.

A cette question, Rodolphe fut saisi d'une idée horrible, dont le sens s'expliquera plus tard; il pâlit, hésita, et bégaya cette réponse :

— Mais... oui... seul...

Une contraction d'infernale ironie bouleversa les traits de Cyprien.

— Il est arrivé seul — dit-il en haussant les épaules et croisant les bras : — il le soutiendrait devant Dieu!... N'est-ce pas, monsieur Jeffery?

Rodolphe se tut.

— Vous ne vous êtes pas fait suivre par... une femme? — poursuivit Cyprien, avec une aspiration stridente.

— Non.

— Non! — s'écria Cyprien, en tordant ses mains sur sa tête; — non, dit-il... Je pourrais t'écraser, malheureux, par un démenti foudroyant; j'aime mieux que tu te le donnes à toi-même, ce démenti,

par ta confusion, ta pâleur et ton silence... Écoute, et tremble comme ce brin d'herbe... Étais-tu seul, la nuit dernière, là-bas, dans cette grande ruine; étais-tu seul, dis?

Le soleil, qui a éclairé tant d'agonies sur cette terre de désolation, n'a jamais vu de désespoir comparable à celui qui éclata en ce moment sur le visage de Rodolphe Jeffery.

Il ressemblait à ce damné de Josaphat, peint par Michel-Ange, au moment où il s'écrie : Montagnes, tombez sur moi!

— Ah! s'écria Cyprien triomphant; je te l'avais bien dit que ton visage serait délateur et ta bouche muette!... Maintenant, je vais te demander le nom de cette femme, et si tu gardes encore ce silence trop excessif, j'aurai deviné ce nom, et je te brise la tête contre l'angle de ce monument.

A ces mots, Cyprien, ivre de rage, s'approcha de Rodolphe, et toucha son épaule avec une main crispée par la fureur.

— Vous ne saurez pas le nom de cette femme; je ne puis vous le dire en ce moment, dit Rodolphe d'une voix éteinte.

— Quelle naïveté! — s'écria Cyprien, les lèvres blanches d'écume. — Je vais t'écraser sous mon pied.

— Cyprien, Cyprien, dit Rodolphe avec une voix suppliante et pleine de mélodie, vous êtes arrivé au délire, vous êtes malheureux, vous souffrez par ma faute; eh bien! je veux vous rendre à votre raison, à votre calme... Écoutez-moi, écoutez-moi, au nom de Dieu! ne me demandez pas l'impossible, et je promets de satisfaire votre susceptibilité... Vous voulez savoir le nom de cette femme?...

— Je le sais, répondit Cyprien.

— Non, vous ne le savez pas, poursuivit Rodolphe; et je puis vous l'apprendre...

— Vous me tromperez...

— Non, Cyprien, je ne vous tromperai pas; mais avant, j'ai quelque chose à exiger de vous.

— Ah!...

— Laissez-moi achever, Cyprien. Vous allez me promettre de ne jamais parler à cette femme des choses de notre passé, d'oublier devant cette femme tout projet de vengeance, et de me respecter quand elle sera auprès de moi. Fort de cette promesse, qui sera pour vous un engagement d'honneur, je vous dis le nom de cette femme sur-le-champ.

— C'est vous, Monsieur, qui perdez la raison, après l'honneur, dit Cyprien. Comment! si j'ai des droits sur cette femme, je...

— Vous n'avez aucun droit sur elle, aucun, interrompit Rodolphe d'un ton amical; mais vous auriez le droit de vous venger sur nous deux d'un préjudice que je ne vous ai point fait, mais que vous croyez avoir subi, jusqu'à preuve contraire. Voilà donc la garantie que je suis prêt à vous demander à genoux.

— Eh bien! rendez grâce à Dieu, monsieur Jeffery, qui m'envoie un rayon de complaisance; je vous promets tout ce que vous m'avez demandé de promettre : c'est-à-dire que je me réserve tous mes droits de vengeance contre vous, mais je respecterai la femme. Mon caractère d'ailleurs est conforme à la promesse que je dois tenir, et que vous ne m'imposez pas.

— Cyprien, dit Rodolphe en souriant, je vais vous conduire à mon hôtel, *via Condotta;* vous ne me perdrez pas de vue ainsi. Je ne veux pas avoir l'air de vous échapper. Cette femme m'attend; nous devons aller nous promener à Villa-Borghèse, à trois heures. Vous m'attendrez à l'angle de mon hôtel, sur la place d'Espagne, et vous nous aborderez avec l'amabilité charmante de vos premiers jours, lorsque nous sortirons. Ensuite, si vous voulez vous battre, nous règle-

rons notre duel après la promenade; mais j'ai dans l'idée que nous ne nous battrons pas.

Cyprien écouta ces paroles avec une émotion singulière, car la franchise les accompagnait : il fit un signe de tête moitié amical, moitié défiant, et montrant le chemin à Rodolphe, il l'accompagna, dans un morne silence, jusqu'à la porte de l'hôtel désigné.

XIV

UNE NUIT D'AUBERGE

Dans les drames que les hommes jouent entre eux, sur le théâtre du monde, l'unité de lieu est toujours observée aux premières scènes! mais, à mesure que l'action marche, et surtout à notre époque de locomotion facile, les acteurs sont séparés avec violence par des causes impérieuses; alors les péripéties éclatent simultanément, bien loin du berceau du prologue, aux trois extrémités d'un immense triangle, que, dasn leurs courses aventureuses, ces acteurs ont tracé.

Nous laisserons sur la place d'Espagne, à Rome, l'infortuné Cyprien de Mayran, avec la certitude de le retrouver bientôt, et nous donnerons un regard rétrospectif à cette nuit d'orgie qui épouvanta notre héros par ses hideuses révélations.

Lorsque San-Quirico et son complice colossal eurent déposé Cyprien de Mayran en rase campagne, ils donnèrent au stupide cocher Stephen cet ordre : à *Red-Lion*.

Stephen, conducteur automate, et né seulement pour habiter un siége de voiture, comme plusieurs de

sa profession, poussa ses chevaux dans la direction indiquée.

Tout dormait dans la mesquine auberge de *Red-Lion* quand on y arriva.

Un domestique endormi descendit comme un somnambule, au dixième coup de sonnette, et ouvrit la porte aux voyageurs.

Ce devoir rempli, il se laissa tomber dans le vestibule sur une ruine de fauteuil, pour achever de dormir.

— Conduis les chevaux à la fontaine, dit le colosse à Stephen, et tiens-toi prêt.

Stephen fit un O! majuscule avec sa bouche et obéit sans dire un seul mot.

— Marck, dit San-Quirico à son compagnon, vous qui connaissez bien cette échoppe d'auberge, découvrez-nous donc, dans quelque armoire, un morceau de viande froide et une pinte d'*halfnaff*. J'ai un semblant de faim et de soif.

— D'abord, réglons nos comptes, dit Marck; c'est le plus urgent.

— Qui empêche de faire ces trois choses à la fois, manger, boire et régler? dit San-Quirico.

— Ce sont les deux premières qui empêchent la troisième, répondit Marck froidement; commençons par la troisième, mon ami.

— Comme tu voudras, Marck.

Et Marck, allumant une chandelle à la lampe du vestibule, ouvrit une porte, et introduisit son ami dans une petite salle, à peu près comblée par une table de bois commun, et deux bancs étroits et longs.

Les quatre murs attendaient une tapisserie, et pour les consoler de leur nudité indigente, quelques voyageur les avaient illustrés de dessins noirs à la chandelle, avec des arabesques et des inscriptions.

— *Les bons comptes font les bons amis*, c'est le pro-

verbe — dit Marck en s'asseyant en face de San-Quirico. — Voyons, comment réglerons-nous cette affaire, et d'abord, quel est le chiffre du capital?

San-Quirico ouvrit le portefeuille de Cyprien, et après avoir donné un coup d'œil à la porte et un tour de clé à la serrure, il étala les *bank's-notes* sur la table, comme des échantillons de drapier.

— Nous avons là, dit-il, en valeurs diverses, pour douze mille livres; il faut en déduire mille que j'ai données à Cyprien sur mes fonds particuliers.

— Ces mille livres, dit Mark, restent sur votre compte, puisque vous avez voulu les donner.

— Est-ce qu'on pouvait décemment, remarqua San-Quirico, laisser ce pauvre diable sans un penny en poche?

— On le pouvait très-bien, dit Marck; en lui laissant la vie, il restait encore notre débiteur. Vous êtes trop complaisant, San-Quirico; cela ne vaut rien dans notre état. Vous commencez bien, et vous finissez mal. Vous ménagez la vie et l'argent chez les autres. On se repent de sa bonté tôt ou tard. Je suis sûr que cet oison de dandy français nous emporte, sous ses ailes, douze autres mille livres qui nous étaient dues. Vous m'aviez affirmé que cet homme venait de vendre tous ses biens, et qu'il était deux fois millionnaire; ou vous avez menti, ou il nous a volés.

— Ni l'un ni l'autre — mon cher Marck — dit San-Quirico avec douceur, pour apaiser le colosse dont les yeux verts, à fleur de tête, commençaient à s'enflammer. — M. de Mayran n'a pas eu le temps de vendre tous ses biens...

— Alors, vous aviez mal combiné l'affaire, interrompit Marck.

— Non, mais j'ai craint de la voir échouer par trop de retard. Douze mille livres sont toujours bonnes à prendre.

— Tout cela n'est pas clair — dit Marck en hochant la tête; — enfin, passons outre... Ces douze mille livres sont à partager entre...

— Entre cinq...

— Comment, entre cinq! — fit le colosse en déployant un large poing sur la table, et en laissant tomber le manteau qui couvrait la nudité de son torse; — et où sont-ils ces cinq?

— Vous ne comptez donc rien donner aux deux hommes et à la femme de...

— Je leur ferais avaler par la pointe le clocher de Salisbury, avant de leur donner un penny! — dit Marck en accompagnant ces mots d'un long éclat de rire.

— Ah!

San-Quirico resta sur ce *ah!* de surprise, et regarda fixement, avec ses petits yeux lumineux, son interlocuteur, comme le serpent regarde le lion.

— Cela vous étonne, mon enfant? demanda Marck.

— Un peu.

— Mon ami, ajouta Marck, je m'estimerais bon à brouter l'herbe comme un bœuf ou un quaker, dans les pâturages de Devonshire, si je donnais un billet de *five pounds* à ces trois ivrognes que j'ai mis sous le verrou, là-bas.

— Et que diront-ils?

— Ils ne diront rien, je vous en réponds.

— Oh!...

— San-Quirico, mon ami, vous êtes fin, comme tous les gens qui ont le nez pointu, mais vous êtes un enfant.

— Comme vous voudrez, dit San-Quirico; je ne savais pas que vous aviez un secret pour empêcher deux hommes bavards, et une fille du foyer de Drury-Lane de parler, quand ils seront à jeun.

— Oui, j'ai un secret, et un fameux secret...

— J'en demande ma part, puisque nous sommes associés, dit San-Quirico en riant faux.

— Mon petit ami, à moins d'être bête comme un paysan irlandais du comté de Kerry, on ne peut pas faire une pareille question... Nous nous sommes servis de cette femme et de ces deux hommes, eh bien ! ils dorment dans une cave sans fenêtres, en rase campagne, et derrière une porte, qui, à coup sûr, ne s'ouvrira pas à l'ordre du lord-maire, comme la porte du Temple-Bar... Avez-vous compris?

— Pas encore, répondit San-Quirico; vos plaisanteries anglaises sont si longues et si embrouillées, que je me perds toujours vers le milieu.

— Cela veut dire que les prisonniers ne sortiront pas.

— Ne sortiront pas ! — s'écria San-Quirico en se levant avec vivacité, le visage pâle de terreur.

— Enfin il a compris ! dit Marck.

— Nous laisserons périr des camarades qui sont vos amis !

— Voilà mes amis ! — fit Marck en étendant sa large main sur les billets de banque.

— Oh ! je n'accepterai jamais la complicité de cette action infâme ! dit San-Quirico en s'asseyant.

— Écoutez, mon enfant, je vous ai fait, moi, une grande concession; je vous ai laissé la vie de Cyprien de Mayran; eh bien ! croyez-moi, laissez-moi la vie de mes trois prisonniers.

— Pour la leur laisser?

— Non, voilà toute la différence.

— Jamais, dit San-Quirico; oui, j'aime l'argent, moi, parce que je suis né pauvre, et que j'ai des passions ruineuses à entretenir; parce que je suis né paresseux, et que dans tous mes muscles solides, manque la fibre du travail; parce que je suis né esclave, et que mon intelligence et ma fierté me rendent

digne de tenir un rang de maître : je ferai donc tout pour avoir cet argent, dont les hommes ont fait une nécessité absolue ; je ferai tout hormis le crime du sang ; oui, Marck, voilà un trésor qui m'a coûté beaucoup de sueurs, de veilles, de ruses ; eh bien ! s'il y avait une seule goutte de sang sur un de ces billets, je les brûlerais tous, là, devant vous, et sans regret.

Marck écouta cette apostrophe, avec un calme apparent, et sa large tête appuyée sur ses mains, il regardait San-Quirico et souriait à chaque phrase.

— San-Quirico, mon ami, dit-il, je vous prédis que vous serez quaker avant la fin de vos jours, si vous ne rencontrez pas en chemin les cordages des mâts de Tyburn... Cependant, je vous avouerai que je n'ai pas une foi complète en votre vertu, et que je ne suis pas votre dupe...

— Que voulez-vous dire, avec ce ton railleur ? demanda San-Quirico.

— Ce que je veux dire, le voici...

Marck tira de sa ceinture une énorme clé pleine de rouille, et la montrant à son interlocuteur :

— Si cette clé, poursuivit-il, n'emprisonnait que deux hommes, votre sensibilité ne serait pas si touchante ; mais, à côté de ces deux hommes, il y a une femme, et votre amour stupide pour elle nous sacrifierait tous, et nous jetterait pieds et poings liés devant l'*attorney-general*. Voilà ce que je veux éviter, moi, entendez-vous, enfant ? Des maîtresses comme cette courtisanne, on en trouve dans tous les quartiers de Londres, et celle-là ne vaut pas la peine que je mette à mon cou une cravate de chanvre de la filature de Tyburn.

— Ah ! dit San-Quirico, vous voulez faire assaut de ruses avec moi ! eh bien ! vous serez vaincu ! le ciron écrasera l'éléphant : il n'y a qu'à trouver le défaut de la cuirasse. Marck, mon ami, je connais votre

projet. Vous laisserez périr les deux hommes, c'est sûr; mais vous sauverez la femme...

— Parce que? interrompit Marck vivement.

— Parce que vous l'aimez, vous aussi.

— C'est possible.

— Oh! ne ricanez pas ainsi, mon brave Marck! Voulez-vous que je vous prouve que vous l'aimez?

— Prouvez.

— C'est bien facile, Marck... Vous avez, dites-vous, l'intention charitable d'abandonner ces trois prisonniers dans ce caveau qui leur servira de tombe?

— Oui, mon petit San-Quirico.

— Eh bien! Marck, il y a un puits devant la porte de cette auberge, prenez cette clé qui est devant vous, et jetez-la dans ce puits, tout de suite, et sans réflexion.

— Mon enfant, je n'ai point d'ordres à recevoir de vous, dit Marck avec un sourire menaçant; nous avons déjà perdu une heure précieuse; c'est trop. La nuit touche à sa fin. Il faut sortir d'ici avant le jour. Réglons nos comptes.

— C'est tout réglé. Vous savez nos conventions, Marck.

— Voilà ce qui vous trompe; je ne les sais pas.

— Alors, je vais aider votre souvenir, dit San-Quirico, en ramassant les billets. Il est convenu que je vous donnerai le tiers de la part qui me revient...

— Oui, interrompit Marck, mais il était convenu aussi que Cyprien apporterait toute sa fortune en portefeuille et que vous ne me feriez point de soustraction : vous avez perdu beaucoup de temps, là-bas, dans votre tête-à-tête avec ce Cyprien, pendant que je retenais les autres, en leur servant à boire; j'ai donc lieu de penser que vous avez enfoui, dans quelque coin de la masure, un petit trésor, dont vous ne rendrez compte qu'au diable. Vous voyez, San-Quirico, que je suis plus fin que vous.

San-Quirico, arrivé au délire de l'exaltation, lança un regard d'enfer à son complice, et s'écria :

— Voilà votre part, scélérat !

Et il plaça une poignée de billets sur la flamme de la chandelle.

Au même moment, Marck saisit l'énorme clé sur la table, et en déchargea un coup terrible sur la tête de San-Quirico, qui tomba, inondé de sang.

Cela fait, le bandit colossal ramassa les billets, reprit son manteau, éteignit la chandelle, et remontant en voiture avec Stephen, il se dirigea vers le repaire de l'orgie, un peu avant le point du jour.

Il ouvrit la porte de la salle basse, alluma une chandelle et ne trouva aucun changement dans le personnel et le mobilier de ce théâtre d'horreurs.

Les deux hommes et la femme dormaient de ce sommeil de plomb que donne une ivresse compliquée. Sans perdre un instant, Marck souleva la jeune femme dans ses bras et sortit avec ce léger fardeau.

Les deux énormes verrous et les ressorts de la serrure fonctionnèrent sur une porte indestructible, et la voiture roula vers Londres, où elle ne s'arrêta que dans le quartier suburbain de Lime-Reach, derrière l'église de Saint-Jean.

San-Quirico avait une de ces organisations félines qu'un seul coup ne peut détruire tout de suite : en rouvrant les yeux, il se trouva étendu sur un lit d'auberge, et vit devant lui deux hommes de police, une servante, un médecin, et un *queen's proctor*.

Le médecin exprimait beaucoup d'inquiétude par ses gestes et sa physionomie, et engageait le magistrat à profiter du premier moment lucide pour commencer un interrogatoire que la mort pouvait interrompre.

— Connaissez-vous votre assassin ? demanda le magistrat.

— Non, répondit l'agonisant d'une voix éteinte.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— Ici.

— Où alliez-vous ?

— En France.

— Avez-vous été volé ?

— Oui, répondit San-Quirico avec un dernier effort.

— C'est un assassinat commis pour vol, dit le magistrat en se retournant vers les autres. Cet homme allait s'embarquer probablement à Douvres, il s'est arrêté ici, à *Red-Lion*, pendant la nuit, et un bandit lui a asséné sur la tête un coup de pommeau de pistolet, pour le tuer sans bruit.

— C'est évident, dit le médecin.

Et après avoir examiné l'état du blessé, il ajouta :

— Je crains un épanchement dans le cerveau, il faut profiter d'une dernière lueur de force, pour découvrir quelque trace du crime.

San-Quirico fit un signe expressif qui fut compris tout de suite.

On lui apporta une feuille de papier et un crayon, et d'une main tremblante, il écrivit ces quelques lignes.

« Sauvez une jeune femme, enfermée dans la « salle basse d'une maison isolée, connue ici sous le « nom de *Hart-Hall*. Sera-t-il temps ? »

Le blessé parut si épuisé par cet effort qu'on s'attendait à lui voir rendre le dernier soupir.

— Voilà qui nous mettra sans doute sur la trace d'une révélation — dit l'homme de justice, après avoir lu les lignes crayonnées par l'agonisant.

— Courons vite à *Hart-Hall*, dit le médecin ; il y a sans doute quelques secours d'humanité à rendre... Ici, Messieurs, tout espoir est perdu.

Et se retournant vers la servante :

— Vous, Mary, restez devant ce lit, et veillez sur ce malheureux... vous ne veillerez pas longtemps.

San-Quirico relevant péniblement la tête, et ne voyant personne dans la chambre, appela d'un signe la servante Mary, et fit une pantomime expressive qui signifiait : je vous charge de faire la commission sacrée que va vous donner un mourant.

Il écrivit lentement, et pour ainsi dire lettre à lettre, quelques lignes, prit la feuille, mit une adresse, et donna ce billet à Mary, avec prière de suivre sa recommandation.

La jeune fille prit le billet, le cacheta, le plaça dans son corsage, et promit d'exécuter l'ordre religieusement.

Quelques minutes après, San-Quirico expira.

XV

LA FIANCÉE DU PROLOGUE

Cyprien de Mayran, que nous avons laissé dans une fièvre d'attente, à l'angle de la place d'Espagne, s'épuisait encore en conjectures fausses sur la nouvelle surprise que lui préparait Rodolphe Jeffery.

Tout à coup il fut frappé d'une idée qui lui donna un regret mortel.

— J'ai fait une grande faute, dit-il en lui-même; j'ai laissé échapper étourdiment ce Rodolphe. En ce moment, il est libre de ses actions, et comme les ruses ne lui manquent jamais, il va, dans cet immense hôtel, peuplé d'étrangers et d'étrangères, il va supplier quelque femme facile de lui accorder un tour de promenade à Villa-Borghèse, et je me trouverai face à

face d'une voyageuse inconnue, et d'une atroce mystification.

Ce raisonnement ne manquait pas de justesse, mais il a été décrété par le destin que le champ des conjectures serait toujours semé d'erreurs.

Rodolphe Jeffery parut donnant le bras à une très-jeune femme qui semblait même n'avoir pas atteint l'âge légal que le Code impose à l'amour, quand il vient demander la bénédiction nuptiale au pied des autels.

De Mayran regarda cette femme avec un empressement qui, en toute autre occasion, eût été un crime d'impolitesse, et qui fut corrigé tout à coup par un mouvement respectueux :

— C'est mademoiselle Adrienne de Sivory ! s'écria Cyprien avec une vive expression de joie.

— Et aujourd'hui, dit Rodolphe, c'est madame Jeffery, et j'ai l'honneur de lui présenter M. Cyprien de Mayran.

Le jeune homme s'inclina et prit la droite de la jeune femme, qui désignait du bout de son ombrelle à son mari l'escalier de la Trinité-du-Mont.

Madame Jeffery rayonnait de bonheur ; sa fraîche figure, où le sourire ne s'éteignait jamais, était une révélation permanente de toutes les joies intérieures de la jeune femme qui vient de voir se réaliser le double rêve du voyage en Italie, et du mari aimé.

Ses pieds d'enfant ne touchaient pas la terre ; ses yeux voulaient tout voir à la fois, et ne s'arrêtaient sur rien ; elle prenait à témoin de ses allégresses tout ce qui l'environnait dans sa marche : les palais, les arbres, les fontaines, la fraîcheur des jardins, l'éclat du jour, l'azur du ciel.

Cyprien de Mayran, qui avait appris à l'école du malheur l'art de penser vite, se rendit bientôt raison de cette mystérieuse terreur qui avait assailli Ro-

dolphe, et de son obstination à soutenir qu'il était venu seul à Rome.

En effet, ce jeune mari, si joyeux du bonheur de sa femme, était tout à coup menacé d'une catastrophe domestique.

Cyprien, peu délicat dans le choix de ses vengeances, pouvait, d'un seul mot, empoisonner le miel que savourait cette heureuse Adrienne, et mettre à sa robe nuptiale un crêpe de deuil.

En dépit de ses justes ressentiments, Cyprien regarda cette jeune femme avec des yeux remplis d'un tendre intérêt.

La promesse qu'il avait faite à Rodolphe était superflue; il y avait, au fond de son cœur épuré par l'infortune, un retour de nobles sentiments, qui ne lui aurait pas permis de troubler la fête d'une jeune femme, innocente des torts de son mari.

Il ne fallut donc qu'un instant pour agiter ces pensées au fond du cœur de Cyprien.

— Monsieur de Mayran, dit madame Jeffery en mettant le pied sur la première marche du grand escalier de la *Barcaccia* — nous avons bien souvent parlé de vous avec Rodolphe. C'est que mon mari vous aime beaucoup. Comme il a été heureux de vous trouver à Rome! Vous ne vous écrivez donc pas, Messieurs, entre vieux amis?

— Oh! Madame — bégaya Cyprien — les lettres... en pays étranger... il est difficile... nous sommes paresseux...

— Il est si doux de s'écrire! poursuivit Adrienne; savez-vous, monsieur de Mayran, qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous... attendez... oui, c'est depuis cette soirée de l'Opéra, où Rodolphe vous fit une visite dans votre loge...

— Je me rappelle très-bien cette soirée, dit de Mayran avec un sourire contraint.

— Madame de Mayran, continua la naïve Adrienne, était bien la plus jolie femme de cette soirée. On ne regardait qu'elle. Je fus surtout ravie de sa coiffure, toute mélangée de perles et de rubis, avec un goût charmant.

A ces mots, Rodolphe serra le bras de sa femme contre lui, muet avertissement qui conseille de choisir un autre sujet d'entretien; mais Adrienne prit ce mouvement de bras pour une de ces étreintes d'affection, assez communes en public, entre jeunes époux; elle rendit donc cette sorte de caresse déguisée à son mari, et poursuivit sur le même ton :

— Je ne comprends pas qu'une femme jeune, une Parisienne, une artiste, puisse consentir à laisser partir son mari seul, pour ce beau voyage d'Italie. Rodolphe m'a bien étonné lorsqu'il m'a dit que madame de Mayran ne vous avait pas accompagné.

— Oui... en effet — dit Cyprien avec un embarras tout nouveau pour lui, c'est ce qui a été remarqué... j'ai voulu décider ma... femme... Eh bien!... elle a les goûts sédentaires... elle ne connaît que Paris au monde... enfin...

— Il y a une infinité de Parisiens et de Parisiennes comme cela — dit Adrienne en riant; — ils croient que l'univers se compose d'une seule ville, qui est Paris. Hors de Paris, le néant commence. Cette opinion est même descendue jusqu'aux loges de tous nos portiers parisiens. Allez voyager aux Antilles, au Brésil, au Sénégal, à Calcutta; si, en votre absence, on vient vous demander chez votre portier, il répondra toujours que vous êtes à la campagne. Pour les portiers, l'univers est une vaste campagne nue, au milieu de laquelle on a bâti une ville tout exprès pour eux.

Cette digression eut un heureux résultat pour Rodolphe et Cyprien; un double sourire éclaira leurs

figures, et ils se regardèrent même un instant, pour échanger un signe de tête d'approbation.

Nos trois personnages étaient arrivés sous les arbres de la terrasse de *Monte-Pincio,* devant le palais de l'École française.

— Ici, nous sommes chez nous, dit la jeune femme en fermant son ombrelle — et voilà une promenade que je ferai bien souvent. Par bonheur, le coup d'œil est admirable; nous planons à vol d'oiseau sur toute la ville, et à l'extrémité de cette longue rue qui commence devant nous et finit au pont Saint-Ange, nous voyons deux belles choses : Saint-Pierre et le Vatican. On peut regarder ce tableau toute sa vie sans être trop malheureux.

— Il paraît donc, Madame, demanda Cyprien, que vous comptez faire un long séjour ici.

— Ah! dit Adrienne étonnée, votre ami Rodolphe ne vous a donc pas pas tout dit?

— Nous n'avons pas eu le temps de causer longtemps ce matin, dit Rodolphe avec embarras.

— Madame, dit Cyprien, j'ai beaucoup de plaisir à vous écouter, et vous remplirez admirablement la lacune que votre mari a laissée aujourd'hui dans notre conversation.

— Eh bien! monsieur de Mayran, puisque deux anciens amis, comme vous et Rodolphe, ne doivent rien se cacher, vous saurez que vous avez sous vos yeux, deux mariés, riches en jeunesse, en gaieté, en amour, en avenir, mais très-pauvres en revenus. Mon mari, avant notre mariage, possédait une assez jolie fortune, mais un coup de malheur l'a ruiné...

— Ruiné, dit Rodolphe comme un écho en sourdine.

— Cela vous étonne, monsieur de Mayran, poursuivit Adrienne, parce que vous connaissiez mon mari. Rodolphe, comme disait ma mère, était un

jeune homme d'une conduite irréprochable. Malheureusement, quelques mois avant notre mariage, qui avait été fixé à ma majorité, il se lança dans des affaires de bourse et de fausses spéculations pour augmenter sa fortune; on ne le voyait même plus dans ma famille, ce qui m'inquiétait un peu, à vrai dire. Enfin, nous avons appris le secret de sa longue absence. Rodolphe était ruiné par une baisse sur les fonds publics!

— Par une baisse sur les fonds publics — répéta Rodolphe, pâle comme la mort, et agité de mouvements convulsifs.

— C'est singulier! remarqua Cyprien, j'aurais pu soupçonner un vice... quelconque chez votre mari, mais jamais le vice du jeu.

— Oh! ce n'est pas précisément le vice du jeu, dit Adrienne... A la Bourse, on ne joue pas, on spécule; c'est ainsi que mon père me l'a expliqué. Les femmes n'entendent rien à ces choses. Au reste, comme vous le voyez, ma famille n'a point cru que le malheur de Rodolphe la déliait de sa parole; nous avons été unis. Ma dot nous suffira pour vivre assez honorablement, à Rome, et mon mari est décidé à se fixer pour toujours dans cette ville, où il espère se faire un état d'artiste avec ses deux goûts d'amateur : la musique et la peinture.

— Pour toujours! — dit Cyprien, comme s'il n'y avait eu que ces deux mots dans les dernières phrases de madame Jeffery.

— Pour toujours! répéta Rodolphe avec un accent décidé.

Cyprien, la tête inclinée, l'œil fixe, paraissait absorbé dans de graves réflexions.

Après un moment de silence morne, Adrienne, qui donnait des regards alternatifs à Rodolphe et à Cyprien, renoua ainsi le fil de la conversation.

— Mon Dieu! je m'aperçois trop tard que j'ai parlé avec trop de légèreté... je vous ai fait de la peine, monsieur de Mayran, je le vois. Oui, j'aurais dû vous cacher les mauvaises affaires de mon mari. Je comprends qu'un ami véritable, comme vous, doit s'attrister profondément du malheur de Rodolphe...

— Oui, oui, Madame, interrompit Cyprien, cette nouvelle... en effet... je ne m'y attendais pas... enfin, on se console de toutes les pertes, en ce monde... Le malheur peut devenir une habitude, comme une autre... et... vous vous fixez à Rome pour toujours?

— Je crois que nous l'avons déjà dit, monsieur de Mayran, observa naïvement Adrienne.

— Ah! oui, c'est juste, vous me l'avez déjà dit.

— On peut vivre, dit-on, ici, avec beaucoup d'économie — poursuivit Adrienne, et elle ajouta en riant — avec beaucoup d'économie, à condition pourtant que la semaine sainte ne durera pas toute l'année, car l'affluence des étrangers est cause que tout renchérit, en temps pascal.

— Madame — dit de Mayran avec l'accent calme d'un homme qui vient de prendre une résolution énergique — Madame, d'ici à quelques jours, tous les étrangers seront partis.

— J'espère bien, dit Adrienne, qu'il y aura une exception dans ce départ universel.

— Je crois deviner à votre sourire obligeant, Madame, que vous me comprenez dans cette exception. Hélas! je quitte Rome demain.

— Demain!

Rodolphe ne put retenir un mouvement.

— Demain! poursuivit la jeune femme; vous venez de consterner mon mari avec cette nouvelle imprévue.

— Oh! votre mari le savait.

— Je le savais — dit Rodolphe avec une aisance forcée — il m'avait annoncé son départ ce matin.

— Vous voyez, Madame, dit Cyprien, mon départ était arrêté depuis longtemps.

— Depuis très-longtemps, ajouta machinalement Rodolphe.

— Vous allez donc revoir Paris, monsieur de Mayran ! dit Adrienne; au reste, je comprends très-bien cela. Vous êtes éloigné de vos chères habitudes, de votre charmante maison de ville, de votre château de la banlieue, enfin, pour dire mieux encore, de votre femme; et en l'absence de tout ce que vous aimez, il n'est pas étonnant que l'Italie même ne puisse vous donner aucune distraction.

— Vous êtes dans ma pensée, Madame, dit Cyprien en falsifiant un sourire — je suis, en effet, dans cette situation d'esprit que vous dépeignez si bien.

La jeune femme baissa les yeux pour donner quelque modestie à son triomphe.

Rodolphe, que l'étourderie d'Adrienne tourmentait cruellement, avait pris une pose nonchalante, et paraissait absorbé par ses études d'artiste, du côté des nuages de l'ouest, toujours si beaux à l'horizon romain.

Si cette scène se fût prolongée, la jeune femme, malgré son aventureuse inexpérience, aurait fini par découvrir quelque chose de suspect et d'alarmant au fond d'une situation si cruelle pour deux hommes, qui avaient épuisé les ruses de la contrainte et les mensonges du déguisement physique et moral.

— Voilà le beau monde qui se rend à la Villa-Borghèse — dit Adrienne, en jetant un coup d'œil perpendiculaire sur la place du Peuple — monsieur de Mayran aime-t-il cette promenade?

— Oui, Madame... je l'aime beaucoup... elle est fort attrayante... Mais aujourd'hui... je me tiendrai à distance du beau monde... Vous voyez, Madame,

dans quel désordre de toilette bourgeoise je suis... Mon domestique m'a dépouillé de tout, sous prétexte de préparer mes bagages; il ne m'a laissé que cette grossière enveloppe de voyageur.

Après un échange de propos insignifiants, Cyprien prit congé de M. et madame Jeffery, et dit à Rodolphe en le quittant :

— Vous savez qu'on oublie toujours quelque chose d'important à l'heure d'un départ précipité; ainsi, vous m'obligerez en venant faire demain une promenade à la place Antonine, pour demander votre nom au bureau de poste restante, puisque les facteurs ne sont point encore inventés dans ce pays. Il y aura peut-être une lettre pour vous...

— Ce soir, d'ailleurs, dit Rodolphe, j'irai vous faire mes adieux à votre hôtel, nous ne pouvons pas nous séparer ainsi... en plein air, sur le *Monte-Pincio.*

Et il ajouta d'un ton lent, et avec une intention marquée de faire comprendre autre chose que le sens apparent de sa phrase :

— Nous vous reverrons ce soir, à neuf heures, où vous voudrez, Cyprien, et je me mettrai à votre disposition pour tout ce que vous exigerez avant votre départ ou après.

— Croyez bien, dit Adrienne, que vous n'avez pas de meilleur ami que Rodolphe.

Cyprien jeta sur la jeune femme un regard d'intérêt et de compassion qui pouvait être attribué à la tristesse inséparable des adieux, et saluant les deux époux, il marcha d'un pas rapide vers l'escalier de la Barcaccia.

Rentré chez lui, il ne perdit pas une seule minute pour faire les préparatifs de son départ; son domestique amena un *calessino* de poste, et sept heures après il arrivait à Civita-Vecchia, à l'auberge de l'Europe.

C'est là qu'il écrivit deux billets à Rodolphe, l'un

conçu dans un esprit de délicatesse qui permettait de le communiquer à madame Jeffery; l'autre était direct et secret.

PREMIER BILLET.

« Mon cher Rodolphe,

« Je vous écris ces lignes à la hâte, et devant le paquebot qui fume. Je n'ai rien oublié; ainsi, je n'ai, jusqu'à présent, d'autre commission à vous donner que celle de me mettre aux pieds de madame Jeffery.

« Mon adresse est toujours la même,

« à Paris.

« Votre bien dévoué de cœur,

« CYPRIEN. »

SECOND BILLET.

« Monsieur,

« En très-peu de temps j'ai beaucoup vieilli — et tout le mal qu'on m'a fait, au lieu d'aigrir mon caractère l'a rendu bienveillant.

« Je ne suis pas complétement désarmé dans mes légitimes rancunes; mais je sens que j'ai fait un grand pas vers l'oubli, en quittant Rome sans avoir rien exigé de vous.

« Vous avez accompli deux choses dont je vous tiens compte, parce qu'elles sont bonnes et qu'elles ne vous ont pas été imposées.

« Vous avez épousé une jeune fille, votre premier amour, et vous avez dit à la France un adieu éternel.

« En agissant ainsi, vous avez demandé pardon de votre passé honteux au ciel et aux hommes; vous avez renié votre ancienne existence; vous vous êtes purifié pour l'avenir.

« Il y a encore pour moi, dans votre récente his-
« toire, un coin ténébreux que vous avez refusé d'é-
« claircir.

« Je voulais provoquer à ce sujet une dernière et
« lumineuse explication : mais j'ai fait le sacrifice de
« ces inquiétudes qui ne sont, d'ailleurs, qu'acces-
« soires, et j'ai voulu laisser à votre jeune et inno-
« cente Adrienne la sérénité de son cœur et de son
« amour.

« Dieu me préserve de me venger sur une femme
« du mal qu'un homme m'a fait ! S'il reste encore
« un mystère au fond de tout ceci, je ne compte que
« sur les lumières de l'avenir, cet infaillible révé-
« lateur.

« Je marche vers l'inconnu avec tristesse, mais au
« moins, sans désespoir.

« L'exil éternel que vous vous êtes imposé volon-
« tairement est à mes yeux une véritable mort.

« Ne craignez plus rien de moi, vous n'êtes plus
« au nombre des vivants ; vous avez rendu la vérité au
« mensonge de votre tombeau.

« Si je ne suis plus votre ami, je cesse d'être votre
« ennemi ; c'est tout ce que vous pouviez attendre
« de moi.

« CYPRIEN. »

Le lendemain, Cyprien retournait en France sur la *Maria-Antonietta*, et huit jours après, il arrivait à Paris.

XVI

LE SECRET DU CAVEAU

Lorsqu'on rentre dans sa maison, après un voyage, on trouve toujours une collection de malheureuses lettres dont l'aspect a quelque chose de triste, parce qu'elles semblent porter avec elles les inquiétudes d'infortunés correspondants privés de réponses attendues et abandonnés du facteur.

Avant de satisfaire l'impatience de ces pauvres lettres, déposées *maison restante*, avant de déchirer leurs enveloppes, on examine les adresses, on essaie de deviner le nom des correspondants, et on ouvre d'abord, par préférence, celles qui se présentent avec des caractères lucides et soignés, ce qui fait supposer une nouvelle insignifiante ou bonne; sous l'enveloppe, toute adresse, écrite avec un alphabet convulsif, anguleux, et hyéroglyphique, annonce infailliblement un secret fatal, une révélation inattendue, un message d'ennui ou de deuil.

A peine Cyprien mettait-il le pied sur le seuil de sa maison, qu'une main de portier s'allongea par un carreau sans vitre, en lui présentant un faisceau de lettres.

Le dépouillement fut fait selon la méthode indiquée plus haut, et Cyprien s'obstina toujours à renvoyer au dernier rang une lettre dont l'adresse l'offusquait par une déplorable anarchie d'orthographe, et des caractères du plus étrange aspect.

Avant d'avoir lu le nom de la ville, écrit sur le

timbre, il était facile de reconnaître à la raideur moirée du papier une origine anglaise.

Enfin, pour comble de singularité, chaque lettre de l'adresse, tracée primitivement au crayon, était recouverte d'une encre pâle, comme on en trouve dans les auberges de tous les pays.

Un frisson courut sur l'épiderme de Cyprien.

C'est une lettre de Katrina, pensa-t-il; ne lisons pas, déchirons.

L'effet allait suivre de près la pensée.

Mais, réflexion faite, quel risque pouvait courir sa jeune et forte vertu, devant une lettre de cette femme abhorrée et maudite?

Cependant, Cyprien ne l'ouvrit qu'avec des doigts convulsifs de terreur.

C'était un billet peu lisible, et tracé au crayon; le lecteur eut toutes les peines du monde à le déchiffrer.

Il était ainsi conçu :

« Je vais mourir, et je me repens devant Dieu et « devant vous.

« Marck, le géant, demeure à Londres, près de « *Lime-reach*, 17, *Saint-John's-street*. Il a votre « argent.

« Celui de Rodolphe Jeffery est dans la petite cave « de votre château, avec divers papiers. Je délie Ro- « dolphe de son serment.

« Priez pour moi, pardonnez-moi.

« SAN-QUIRICO UGOLO. »

De ce tronçon de papier presque indéchiffrable jaillit aussitôt un foyer d'étincelles qui éblouirent Cyprien.

Ugolo, que les prodigalités d'un maître avare et ingrat n'auraient jamais enrichi, avait spéculé d'abord sur une intrigue d'amour adultère pour se venger de

cette ingrate avarice, et fonder l'avenir d'une fortune énorme.

Tous les ressorts qu'il avait mis en jeu, après la nuit où il se rendit maître de Rodolphe, étaient faciles à deviner, chez un homme fécond en ruses.

Il était parvenu, sans doute, à retrancher Jeffery du nombre des vivants, et il lui avait fait payer la vie au prix d'une fortune, d'un serment, et d'un exil perpétuel.

Le cadavre défiguré que des mariniers retirèrent de la rivière, peu après la terrible nuit, avait servi les projets de cet Ugolo, qui devait être en continuelle observation sur le théâtre du crime.

Rodolphe seul pouvait ajouter encore quelques détails d'éclaircissement sur cette ténébreuse affaire, et sur son mariage; mais ce que le billet d'Ugolo laissait deviner formait déjà un ensemble d'explications assez satisfaisant.

Quant à la seconde partie du drame joué en Angleterre, tout, aux yeux de Cyprien était clair et sans ombre aucune.

Le domestique avait habilement spéculé sur la fatuité libertine et l'orgueil aveugle de son maître.

Le fourbe Ugolo, ténébreusement à l'écart, dirigeait les pas et dictait les rôles de ses personnages, et tout avait réussi, excepté la fin, écueil ordinaire du crime.

Pour compléter la révélation, une course au vieux château restait à faire, course bien pénible pour Cyprien de Mayran, car elle allait rajeunir et vivifier les plus désolantes émotions.

Personne ne l'accompagna dans cette expédition; et, dans son impatience extrême de tout savoir et d'établir quelque grande conjecture sur le moindre détail, il ne renvoya pas au lendemain sa visite au château.

Ugolo avait probablement gardé les clés de ce

vieux manoir, ou il les avait laissées à madame de Mayran, car, avec ses ressources infinies, il pouvait, lui, se dispenser des moyens ordinaires pour pénétrer dans l'intérieur du château quand bon lui semblerait.

Cyprien employa donc la ressource de l'effraction violente pour entrer dans sa propriété des champs, et d'après l'indication du billet d'Ugolo, il descendit au petit caveau, força la porte, et après une longue et minutieuse recherche, il trouva, sous une couche de terre argileuse, un petit coffre d'un poids fort léger.

Il remonta aux appartements inhabitables, s'assit au grand jour d'une fenêtre, et, le coffre ouvert, il aperçut du premier coup d'œil une masse de billets qu'il laissa intacte, comme un dépôt inviolable, et destiné religieusement à son propriétaire reconnu.

Outre les billets, le coffre renfermait encore des papiers que Cyprien estima beaucoup plus précieux pour lui.

Sans doute, Ugolo, en dépouillant Rodolphe, avait voulu se ménager, dans l'avenir, quelques ressources mystérieuses, à l'aide de ces papiers sans valeur réelle pour le moment.

Un petit portefeuille, en cuir de Russie, marqué aux initiales R. J., était la pièce importante de ce dossier.

Cyprien l'ouvrit avec une émotion bien naturelle, et ses yeux s'obscurcirent : il s'excita au courage, et lut en tremblant quelques alinéas écrits au crayon, et accolés à des dates depuis longtemps ineffaçables dans la mémoire de Cyprien.

Voici les plus importants de ces alinéas :

« Elle est riche, jeune, belle, pleine d'esprit et de « cœur; il ne lui manque qu'un défaut pour être « aimée de son mari. La perfection repousse; ce n'est

« pas une chose humaine. Soyez ange, à la bonne « heure, si Dieu vous a faite ainsi, mais restez au « ciel. »

« Oui, ce serait une distraction délicieuse et inno- « cente jusqu'à mon mariage... Sans doute, je dois « respecter la femme d'un ami, mais que de charmes « encore je puis trouver auprès d'elle, dans sa grâce, « son esprit, son rayonnement divin? Le crime ne « me donnerait rien de plus. »

« Jamais elle ne se plaint de son mari ; mais elle se « tait quand je veux la provoquer à se plaindre. Ce « silence parle... Quel genre de tort ce mari a-t-il aux « yeux de sa femme? aucun peut-être, et c'est là son « tort. »

« Il y a un long échange d'ennuis entre ces deux « époux. Le mari est froid, personnel, orgueilleux, « il passera sa vie à se contempler. Il est avare, non « pas par amour de l'argent, mais par peur de faire « des heureux avec un don. Lui seul a droit d'être « heureux en ce monde : il est égoïste comme le so- « leil. Les femmes n'aiment pas ces hommes-là, « fussent-ils beaux comme Apollon. »

« Si ce mari était trompé un jour par sa femme, il « crierait à l'injustice. Ce n'est point par sa conduite « qu'un homme se rend odieux vis-à-vis d'une « femme, c'est par de certains défauts originels et « intolérables. Le mari trompé n'examine que sa « conduite, et comme il ne soupçonne pas ses défauts, « il accuse, se plaint, s'irrite et ne comprend pas. »

« Elle a été aujourd'hui plus tendre et plus affec- « tueuse. Je sens que mes visites à la campagne lui « sont agréables, et que je suis la vivante distraction

« de ses ennuis. Nous avons causé de toutes les char-
« mantes frivolités de ce monde, de la musique, de la
« poésie, du théâtre, de l'amour. Elle m'a demandé
« mon opinion comparative sur la musique allemande
« et italienne; j'ai été je crois assez bien inspiré : —
« la musique a deux sexes, lui ai-je répondu; je com-
« pare la musique allemande à l'Apollon du Belvé-
« dère, et la musique italienne à la Vénus de Mé-
« dicis. »

« Comme il est facile d'induire le monde en erreur!
« j'arrive tous les jours à ce château, avec les allures
« furtives du criminel, et j'en sors innocent. »

« Le mari a reçu une lettre qui l'appelle à Londres!
« partira-t-il?... et s'il part!... »

« Le chiffre de l'arbre a parlé!...
« Le mari part demain!
« Demain pour la première fois, je la verrai seule,
« sans entourage de domestiques rôdeurs et espions;
« seule dans sa chambre... j'ai juré d'être respec-
« tueux, à ce premier rendez-vous nocturne. Je tien-
« drai mon serment. Ma parole est un contrat
« sacré... »

Les notes s'arrêtaient là.

Tout ce que Dieu nous a donné de trésors d'extase, d'enivrement, d'hymnes intérieures, éclata dans l'âme de Cyprien : les rayons de la résurrection morale illuminèrent et ennoblirent sa figure; le flot joyeux de la vie inonda ses poumons; un baume suave rafraîchit ses artères.

Il lança un seul regard vers le ciel, et ce regard rapide résuma tout ce qu'un siècle peut épuiser de reconnaissance et d'amour.

Avant les plus urgentes choses, inspirées par cette révélation solennelle, il y avait un grand et impérieux devoir à remplir, et en accomplissant tout de suite ce devoir, Cyprien se donna la première preuve d'un changement favorable opéré dans son ancien naturel ; il songea aux autres avant de songer à lui.

C'est ce qui va être expliqué dans la lettre suivante, écrite sur-le-champ à Rodolphe Jeffery et avec un style qui annonçait le retour de l'ancienne gaieté.

« Mon cher Rodolphe,

« Rompez votre ban d'exilé, je vous y autorise. « Venez à Paris, et là, je vous expliquerai par quel « miracle votre fortune perdue à la Bourse vient de « vous être rendue par d'honnêtes créanciers.

« Il y avait eu erreur, ce jour-là, sur la cote des « fonds. Cette erreur a été reconnue solennellement « par les grands pontifes de l'agiotage parisien. On « n'a jamais vu de cérémonie plus édifiante.

« C'est le triomphe de la vertu coulissière : la place « de la Bourse avait un air de fête.

Du temple orné partout de festons magnifiques
Les coulissiers en foule inondaient les portiques.

« Les passants bénissaient le Janus de la hausse et « de la baisse, Dieu nouveau introduit au Panthéon ; « et l'enthousiasme agioteur frémissait sur toutes les « lignes électriques des chemins de fer.

« L'erreur de ce jour, où la baisse devait être une « hausse, ayant été ainsi reconnue, le ministre des « finances a ordonné que l'argent serait rendu aux « victimes de cette baisse erronée.

« Votre nom figurait en tête de la liste des victimes, « et il vous a été fait prompte et complète restitution, « entre les mains de votre notaire qui est le mien.

« Votre notaire vous envoie, comme acompte, ce « mandat ci-inclus, de cinquante mille francs, sur la « maison Torlonia.

« Tout cela vous paraîtra fabuleux, mais, à notre « première entrevue, je vous en dirai davantage, et ce « que vous croyez fiction deviendra réalité.

« Mettez-moi aux pieds de l'ange que j'ai laissé dans l'azur du Monte-Pincio.

« Votre ami plus que vous ne pensez,

« CYPRIEN. »

Le mandat pris, la lettre fermée et affranchie, l'infatigable Cyprien remonta sur ce chemin de fer du Centre, où il avait déjà voyagé, avec d'autres projets et d'autres amours.

L'aubergiste que nous connaissons, et qui attend des voyageurs invisibles, devant des fourneaux éteints, bondit de surprise en revoyant Cyprien, accompagné cette fois d'un domestique. Quel surcroît de population dans un hôtel désert !

— Eh bien ! mon cher hôte, dit Cyprien, vous me revoyez après m'avoir vu disparaître comme un vagon. Dans notre état d'ingénieur en chemins de fer, nous passons et nous repassons comme le vent.

— Et notre embranchement ? — demanda l'aubergiste, son bonnet à la main.

— Votre embranchement arrivera ; prenez patience, il y en aura pour tout le monde... Eh bien ! mon cher aubergiste, maintenant que nous sommes seuls, en tête-à-tête, dites-moi franchement si vous avez été discret ?

— Oh ! Monsieur, j'ai été un véritable puits.

— Bon ! c'est par la discrétion qu'on arrive à faire de grandes choses... Ainsi, personne dans ce village... pardon, dans cette ville, n'a remarqué mon passage ?

— Personne, personne, je vous le jure sur le tombeau de ma femme.

— Vous n'avez pas même éprouvé la tentation d'en causer avec M. Charvel?

— Pas plus avec M. Charvel qu'avec un autre — dit l'aubergiste, en levant la main comme un témoin de cour d'assises.

— Ni avec madame Charvel? — demanda Cyprien, en affectant un air mystérieux.

— D'abord, Monsieur, je ne parle jamais à madame Charvel...

— A propos, mon cher aubergiste — dit Cyprien du ton d'un homme qui est frappé subitement d'une idée — à propos, donnez-moi des nouvelles de cette intéressante veuve, amie de madame Charvel.

— Ce n'est pas une veuve, Monsieur...

— Ah! c'est juste! N'importe; vous m'avez raconté son histoire, à mon premier voyage, et j'y ai pris le plus grand plaisir. Vous racontez si bien!

— Vous êtes bien bon, Monsieur... Il faut savoir amuser les voyageurs dans notre état.

— Voyons, amusez-moi, mon cher hôte... Vous disiez donc que cette jeune femme...

— J'avais déjà commencé à dire quelque chose?

— Sans doute.

— Ah! — fit l'aubergiste en regardant le plafond — c'est possible... Il me semble que j'ai oublié de vous dire la grande nouvelle...

— Justement, vous la commenciez quand je vous ai interrompu. Voyons la grande nouvelle.

— Eh bien! toute la ville parle de cela, Monsieur.

— De quoi? — demanda Cyprien avec une émotion subite.

— De cette pauvre femme...

— L'amie de madame Charvel?

— Oui, Monsieur — dit l'aubergiste d'un air consterné.

Cyprien s'assit et frissonna, en regardant l'aubergiste avec cet air impératif qui provoque une explication attendue.

— Oui, Monsieur, poursuivit l'aubergiste; elle a fait ses pâques... Ah! j'oubliais de vous dire que je sais positivement son nom... elle se nomme madame de Mayran... Elle est noble, par son mari, ce mauvais sujet dont je vous ai parlé... elle a donc fait ses pâques, lundi de la semaine dernière, à la paroisse. Elle passa devant ma porte, avec un voile blanc, un...

— Après? après? après? dit Cyprien en trépignant.

— Ah! Monsieur, si vous m'embrouillez, je ne sais plus ce que je veux dire. Nous avons si peu d'habitude de parler, ici... Quand nous vîmes que madame de Mayran suivait cette vie, cela finira par quelque chose d'extraordinaire... effectivement...

— Achevez donc vite, au nom de Dieu! — s'écria de Mayran, le poing fermé sur ses cheveux.

L'aubergiste demeura stupéfait en le regardant.

— Continuez donc, mon cher hôte — ajouta Cyprien en adoucissant sa voix, et avec un geste amical.

— Voici, Monsieur — poursuivit l'aubergiste un peu rassuré — eh bien, frappez à la première porte de cette ville; maison pauvre ou riche. Demandez la grande nouvelle d'aujourd'hui, tout le monde vous dira que cette pauvre madame de Mayran... doit entrer lundi prochain à l'Hôtel-Dieu, sœur de charité, pour soigner les malades. L'autre jour M. Charvel m'a dit : les femmes ont toutes cette vocation dans le cœur, et c'est la ressource des plus malheureuses.

De Mayran contint un cri de douleur, et se levant avec vivacité, il remercia d'un geste l'aubergiste et sortit, emporté au hasard par l'excitation du moment.

Il y a des heures où la meilleure réflexion est celle qui conseille de ne pas réfléchir.

Le jeune mari s'élança dans la rue des Vignes, sans aucun plan prémédité, mais bien résolu à suivre l'inspiration de l'heure décisive qui sonnait sur lui ; il reconnut aisément, à la clarté du jour, la maison qu'il avait si vite reconnue, pendant la nuit, lors de son premier voyage.

La porte était ouverte ; un domestique parut : Cyprien prononça le nom de madame de Mayran ; on lui indiqua un salon à droite : il entra, et aperçut devant la fenêtre la jeune femme qui lisait, avec la pose immobile de la méditation : c'était Lucile...

Au bruit des pas, elle tourna la tête, reconnut son mari, se leva, et salua respectueusement.

Aucun geste, aucun cri, aucune surprise n'accompagnèrent cette réception. C'était bien la femme pieusement résignée, qui a tout accepté, qui s'attend à tout, et ne peut plus rien craindre ni s'étonner de rien.

— Lucile, dit le jeune mari avec une voix et une physionomie dont la douceur et la bonté, toutes nouvelles, émurent la malheureuse femme — Lucile, ce n'est point votre pardon que je vous apporte ; c'est moi qui arrive pour vous demander le mien, et donner trois cent mille francs à l'Hôtel-Dieu de cette ville, pour payer ce pardon.

La jeune femme éclata en sanglots, et tendit ses deux mains à Cyprien qui les couvrit de caresses et de larmes.

Ce fut une de ces vives scènes, où la sincérité mutuelle est si évidente, qu'on arrive tout de suite et sans plaidoyer, à une indestructible réconciliation.

L'historien doit s'arrêter là, aux justes limites où l'œuvre arrive à sa moralité.

Écrire un mot de plus, c'est recommencer une autre

histoire; c'est vouloir peindre le calme après la tempête; mais la place publique fait trop de bruit, à cette heure, autour de nous, et les tableaux d'intérieur tranquille doivent être ajournés à une exposition.

ÉPILOGUE DE L'ÉDITEUR

Lorsque ce roman était publié dans *la Presse*, le lecteur comprenait le sens des dernières lignes, lesquelles sont très-obscures aujourd'hui, et le seront bien davantage, si ce livre a quelques années d'avenir.

Nous devons alors constater ici que les derniers chapitres de ce roman ont été écrits, et publiés dans *la Presse*, dans les jours d'ardente agitation qui était le prélude de la bataille civile de juin. Comme pièce à l'appui, et pour donner une idée de l'étrange moment où ce livre fut terminé dans *la Presse*, nous citerons comme épilogue politique, un feuilleton sur les ateliers nationaux, publié par M. Méry, dans *la Presse*, après le dernier chapitre de son *Mariage de Paris*.

Ce matin, le hasard de la promenade m'a conduit sur cette zone de boulevard qui longe le parc de Monceaux. La nature s'était associée avec les hommes pour composer un tableau charmant. Les beaux arbres du parc prêtaient leur ombre aux travailleurs;

les pelouses d'un vert lumineux servaient d'édredon à quelques inspecteurs endormis; les rossignols, seuls artistes qui chantent encore, exécutaient des cavatines pour amuser les passants. Un groupe de travailleurs jouaient au petit palet, en mémoire des Discoboles de la République romaine. D'autres regardaient les joueurs, en mémoire d'Ésope et de Xanthus, qui se plaisaient à suivre le jeu des noix, sous la République d'Athènes. Tout ce petit travail était assez bien organisé sur ce chantier.

Un homme, vêtu d'une blouse de coutil, travaillait à l'écart et avec une verve digne d'une œuvre plus sérieuse. Il nivelait et ratissait le terrain au bord d'un fossé. Ce terrain aurait pu très-bien rester dans son état primitif, mais il y a peut-être sous ce travail un mystère que les esprits frivoles ne pénètrent pas.

Je me suis arrêté devant ce mystère, pour le méditer dans sa profondeur.

L'ouvrier a souri; il a croisé la jambe droite sur la gauche, s'est appuyé sur son instrument de labour, comme un Colin d'opéra-comique, et il m'a regardé.

J'ai continué ma méditation sur le même terrain.

— Vous cherchez sans doute à deviner ce que je fais? m'a-t-il demandé en riant.

— Je ne vous cache pas, lui ai-je répondu, que votre genre de travail exerce vivement mes conjectures.

— Mon genre de travail, m'a-t-il dit, est bien simple : il consiste à ne pas travailler.

— Je ne veux pas approfondir davantage ce mystère, que votre modestie rend encore plus obscur...

— Citoyen, m'a dit l'ouvrier en m'interrompant, si vous n'êtes pas plus occupé que moi, nous pouvons causer quelques heures.

— Je suis ouvrier comme vous, ouvrier en prose,

et nous attendons, mes confrères et moi, qu'un économiste veuille bien organiser notre travail... En attendant, causons.

— Je veux bien, causons.

En disant cela, l'ouvrier a laissé tomber sa pelle et s'est assis sur le gazon. Je lui ai offert un cigare de planteur, et nous avons jeté les tourbillons de phrases et de fumée aux arbres du parc voisin.

Nous avons d'abord procédé par escarmouches, comme on fait en temps de révolution; il faut sonder son interlocuteur avec adresse, avant de se lancer dans une théorie : on veut savoir si l'autre est légitimiste, orléaniste, fourriériste, humanitaire, saint-simonien, républicain de 89, de 92, de 93, du 9 thermidor, absolutiste, barbésien, socialiste, fédératif, communiste, jésuite, gallican.

— Vous voulez connaître mon opinion, dis-je à l'ouvrier; je vais vous la dire : je suis partisan du gouvernement actuel.

— Et quel est le gouvernement actuel? me demanda l'ouvrier.

A cette question faite avec un sourire très-fin, je reconnus dans mon ouvrier un esprit profond. Je compris que j'avais devant moi un homme qui ne se paierait pas avec un mot, mais avec une chose. J'allais donc développer ma phrase, lorsqu'il m'interrompit.

— Citoyen, me dit-il, je vais répondre à la question que je vous ai faite, et je vais bien vous étonner.

— Voyons, lui dis-je, étonnez-moi, je ne demande pas mieux, mais ce sera difficile, car j'ai adopté, après deux révolutions, la devise de lord Bolingbroke.

— *Nil admirari*, dit l'ouvrier en souriant.

Je regardais l'ignorant prolétaire d'un air stupéfait.

— Vous voilà déjà étonné, poursuivit-il; vous en

entendrez bien d'autres!... Écoutez... le monde a été gouverné de vingt-trois manières.

Avant l'homme:

Par l'Ichthiosaurus,

Le Dynotherium,

Et le Mosasaurus.

Dieu seul peut aligner la quantité de zéros qui constituent la longueur du règne de ces trois dynasties primitives.

Après l'homme:

La royauté nomade des pasteurs.

La royauté fixe de la première ville, Hénokia.

La royauté flottante de Noé.

Ensuite les hommes ont été gouvernés:

Par des astronomes, en Chaldée;

Par des prêtres, en Égypte;

Par des femmes, en Syrie;

Par des prophètes, en Judée;

Par des guerriers, en Perse.

L'État romain a compté dans ses souverains:

Un berger;

Un demi-dieu;

Sept rois;

Des décemvirs;

Des tribuns;

Des consuls;

Des dictateurs;

Des triumvirs;

Des empereurs;

Des gardes prétoriennes;

Des souverains-pontifs païens.

Eh bien! en parcourant les pays où ont passé tous les genres possibles de royautés, de républiques, de tyrannies, d'empires, on voit que tous ces gouvernements n'ont abouti qu'à des ruines. Cela met la réflexion au cerveau. Nous ne pouvons avoir la préten-

tion d'être plus sages et plus braves que tant de nations renommées par leur sagesse et leur courage; il est donc à craindre qu'un même sort nous soit réservé, après avoir essayé, comme elles, toutes les machines à gouvernement.

Pendant que l'ouvrier me parlait ainsi, ma surprise éclatait dans mes gestes involontaires. Quel ouvrier étonnant! me disais-je. Ce doit être, à coup sûr, l'historien organisateur du travail en personne, qui vient, déguisé, travailler incognito, comme le czar Pierre au chantier de Saardam.

Cette idée admise, je parus un peu moins étonné du langage érudit de mon interlocuteur.

— Il est cruel de penser, continua l'ouvrier, que le peuple le plus fort, le plus sensé, le colonisateur le plus habile, a commencé à se chercher un gouvernement, treize siècles avant Jésus-Christ, sous Évandre, et qu'il a péri de honte, avec le nom de Bas-Empire, en 1448, sous le paléologue Constantin XII, après avoir usé, dans sa longue agonie, cent vingt empereurs et les dynasties Théodosienne, Justinienne, Héraclienne, Isaurienne, Phrygienne et Macédonienne, jusqu'à l'invasion de Mahomet II.

Cet ouvrier m'humilie profondément, continuai-je à penser; s'il y a beaucoup d'ouvriers comme celui-là, il n'y aura plus moyen d'être maître. Je fis violence à mon amour-propre, et je m'inclinai avec modestie, en signe d'adhésion.

— En France, pays d'imitation, continua l'ouvrier, nous avons imité tous les gouvernements antiques, comme s'ils eussent été bons. Rome avait essayé la royauté pendant deux cent quatre-vingt-six ans. Notre patience française a été plus grande; notre essai monarchique a duré quatorze siècles, car nous sommes, dit-on, vifs et légers. Nous avons ensuite essayé plusieurs formes de république, un directoire, un trium-

virat, un consulat, un empire, quelques monarchies constitutionnelles, et rien ne nous a réussi, comme aux peuples anciens. Il est vrai que nous n'avons jamais manqué de nous donner de bonnes raisons, pour nous prouver, après chaque chute, que la France avait toujours remplacé un dernier ordre de choses par le meilleur des gouvernements.

La France les a donc essayés tous, excepté un, dont je vais vous entretenir.

Environ deux cent quatre-vingts ans après J.-C., Dioclétien, retiré à Salone, aux bords de l'Adriatique, donna quelques préceptes sur l'art de gouverner, préceptes recueillis par l'histoire, car ils viennent d'un sage empereur qui avait rétréci ses états et bâti des citadelles contre les barbares, sur l'Euphrate, le Danube et le Rhin.

« J'ai soutenu de longues guerres, disait Dioclétien, et pendant que Maximilien combattait les Germains dans les Gaules envahies, j'ai obtenu en Asie, contre les Perses, des victoires mémorables; pourtant je n'ai jamais aimé la guerre. Afin de maintenir le repos de l'empire, j'ai aboli les gardes prétoriennes, et je crois avoir sagement fait.

Malgré les préceptes de Dioclétien, le monde a vu le gouvernement des gardes prétoriennes. Voici de quelle façon ce gouvernement fonctionnait; les soldats nommaient un empereur, le laissaient vivre quelque temps, puis ils l'assassinaient pour en nommer un nouveau. Pareil gouvernement ne conviendrait plus aujourd'hui au peuple le moins civilisé; aussi la France ne pouvait l'adopter dans ses nombreuses imitations de l'antique.

Après une pause, l'ouvrier caressa son front avec sa main, et, descendant au ton familier, il me dit :

— Au début de notre entretien, je vous ai demandé votre opinion politique; il faut que ces sortes de de-

mandes passent dans nos mœurs, selon le beau précepte de Cicéron : *que l'opinion de chaque citoyen soit écrite sur son front* (1). Vous m'avez répondu, je suis partisan du gouvernement actuel...

— Très-partisan, lui dis-je.

— C'est alors que j'ai deviné votre véritable pensée au fond de cette périphrase. Si vous m'eussiez répondu, comme tout le monde : Je suis républicain, notre entretien se brisait là, et nous n'aurions pas fait un cours d'histoire sur ce chantier de terrassement. Il fallait cette longue préface pour arriver au gouvernement actuel, le gouverment le plus beau que la Providence ait jamais façonné de ses divines mains. Souhaitons ardemment que les hommes daignent s'associer avec ferveur au travail de la Providence !

— Je vous comprends, et vous m'avez compris, dis-je à l'ouvrier terrassier; mais n'importe, parlez toujours, comme si je ne vous comprenais pas.

— Tous les gouvernements ayant été reconnus défectueux, depuis le premier patriarche, qui n'avait pour tout peuple que deux fils, et qui en vit égorger un par la main de l'autre; tous les royaumes, tous les empires, toutes les républiques ayant enfanté de belles ruines, mais des ruines; tous nos quatorze siècles d'existence française n'ayant donné raison à aucune forme gouvernementale, la France a pensé qu'après tant d'épreuves stériles, le meilleur gouvernement était de n'en point avoir du tout. C'est en effet, cette chose absente qui nous gouverne, ou pour mieux dire, qui ne nous gouverne pas depuis trois mois. C'est l'anarchie, mais l'anarchie dans un sens

(1) *Sit denique scriptum in fronte uniuscujusque civis quid de republicâ sentiat.* (Cic., *in Cat.*)

merveilleux qu'elle n'a jamais eu; l'anarchie organisée providentiellement.

— Vous avez bien jugé la situation, dis-je à l'ouvrier.

Il poursuivit ainsi :

— Nous avons toujours été malheureux, quand nous avons été gouvernés d'une façon quelconque; eh bien! ne soyons plus gouvernés. Que risquons-nous? de périr? Les autres ont tous péri. Nous, au moins, nous périrons d'une façon originale, et, pour la rareté du fait, à coup sûr nous ne périrons pas cette fois.

— Au fond, lui dis-je, toutes les nations sont mortes pour avoir été gouvernées.

— Erreur incurable de six mille ans! continua l'ouvrier. Nous avons enfin trouvé le secret de vivre. Au premier abord cela paraît effrayant, mais l'expérience de chaque jour rassurera insensiblement les esprits. Le 17 mars et le 15 mai, nous aurions déjà vu tomber deux trônes, deux rois, deux républiques, deux empereurs; mais il a été impossible cette fois, à l'insurrection, de renverser l'absence d'une chose. Vite, la garde prétorienne de l'Ordre est accourue, et la vie, un instant suspendue, est rentrée au cœur du pays. Deux cent mille Parisiens armés de fusils et de bons sens suffisent. Il n'y a qu'à organiser dans quelques bureaux ministériels tous les services de bonne administration intérieure, il n'y a qu'à faire contrôler ces humbles détails par nos représentants; le reste marchera comme sur des rails. Au moindre trouble, on bat le tambour, la garde prétorienne de l'Ordre tombe sur la place publique, et le trouble s'évanouit. Encore quelques rappels de tambour, et les perturbateurs donneront leur démission à perpétuité...

— Oui, dis-je à l'ouvrier en l'interrompant, cela paraît juste; mais, si un jour la garde nationale parisienne...

— Votre *si*, je l'attendais au passage, poursuivit l'ouvrier ; votre *si*, on l'a appliqué, le premier jour, à la naissance de tous les gouvernements. On a douté de la sincérité constitutionnelle de Louis XVI, de Charles X, de Louis-Philippe, à Versailles, à Reims, au Palais-Royal. Les doutes avaient raison, puisque ces trois rois sont tombés. On peut donc douter aussi de l'union indissoluble de la garde parisienne. Eh bien ! la chance paraît égale, voilà tout. Seulement, il y a un avantage pour notre opinion. Un roi, un président de la république, trois consuls, une assemblée nationale peuvent se tromper, avec cette facilité humaine dont soixante siècles nous fournissent à chaque page d'histoire une éphéméride ; mais deux cent mille hommes armés, réunis dans un intérêt commun de famille et d'ordre, instruits par une double expérience héréditaire et personnelle, donnent plus de garantie à l'avenir, que n'en donneraient soixante-dix rois de France, si Pharamond venait aujourd'hui recommencer la série monarchique brisée aux barricades de Février.

— C'est incontestable, dis-je au prolétaire terrassier.

— On demande à la confiance et au crédit de renaître ; si la confiance et le crédit ont le moindre rayon de mémoire et de sens commun, vous aurez beau leur mettre aux Tuileries un roi, une régence, une légitimité, une république de 92, de 93 ou de 94, le crédit et la confiance savent à quoi s'en tenir sur ces gouvernements, dont on peut prédire le début et la fin, comme on fait pour les éclipses. Le hasard providentiel nous a donc fait découvrir le seul ordre de choses qui pouvait rétablir la confiance et le crédit. L'anarchie fortement organisée, le gouvernement de personne, le souverain empire de tous : appelez cela *République*, si vous voulez, cela importe peu : mais je

vous défie, l'histoire à la main, d'y trouver une seule république comme la nôtre; et c'est précisément ce qui me donne foi plénière en elle. Les républiques de Fabricius, de Phocion et de Camille Desmoulins existeraient encore, si elles avaient eu à côté d'elles deux cent mille hommes exercés aux armes, propriétaires d'immeubles, ouvriers laborieux, pères de famille, tous gens honnêtes et instruits, et ayant pour défendre leurs autels et leurs foyers, non pas les javelots de l'Énéide et les hallebardes du général Santerre, mais deux cent mille véritables fusils sérieux, à percussion.

— C'est historiquement vrai, dis-je au prolétaire.

— Ainsi, ajouta-t-il, si vous voulez vous faire encore une illusion d'habitude, et vouloir être le citoyen ou le sujet d'un gouvernement, ne cherchez pas le gouvernement actuel où il a l'air d'être; ne commettez point d'erreur topographique. Le gouvernement, c'est la garde nationale parisienne, et ses Tuileries ont quinze lieues de circonférence, comme l'enceinte de Rome au siècle d'Aurélien.

L'ouvrier s'arrêta et parut écouter avec extase les mélodies aériennes qui réjouissaient le parc de Monceaux.

La figure de cet homme ne laissait préciser aucun âge certain, parce que le travail et la souffrance altéraient profondément ce qu'il y avait de jeune dans les lignes du visage. Je recommençais donc à me demander, quel est cet ouvrier? Est-ce un ange tombé du firmament des ministères monarchiques? Est-ce un homme d'État qui vient étudier le peuple, comme le visir Aaroun-el-Raschid? Est-ce le 1er ou le 22 octobre déguisés en travailleurs? Impossible de me répondre. Rien ne pouvait satisfaire les points d'interrogation que je me posais.

L'ouvrier devina le sujet de mes méditations.

— Je ne suis pas ce que vous croyez que je suis, me dit-il : j'étais professeur d'histoire à domicile, avant le 24 février; j'avais quatre élèves, et je vivais. Aujourd'hui, l'histoire vivante passe sous mes croisées, trouble notre sommeil, amuse nos veilles, et les pères de famille ne se soucient plus de faire apprendre l'histoire morte à leurs enfants. Il y a d'ailleurs des motifs d'économie qui brisent la carrière des professeurs nomades, du moins pour quelque temps encore, car tout s'arrangera si le gouvernement continue à ne pas exister.

— Et pourquoi, lui dis-je, ne feriez-vous pas imprimer un bon livre d'histoire par un libraire?...

A ce mot de libraire, un éclat de rire foudroyant courut dans les arbres voisins, et fit taire les cavatines des rossignols.

— Citoyen, me dit le professeur, dites-moi en ce moment, de trouver un griffon, un sphinx, un centaure, un hypogriffe, un minotaure, un roc, un évêque marin, une sirène, un dragon ailé, un cheval d'Apocalypse, je ne désespérerais pas de vous apporter un individu de cette ménagerie fabuleuse, avant demain soir; mais un libraire! un libraire! il y a un sculpteur en ce moment qui travaille à deux cariatides pour une cheminée de marbre; au lieu de sphinx, il a ciselé deux libraires comme cariatides, afin de ne pas sortir des ornements fantastiques destinés aux surprises de la postérité.

J'inclinai ma tête sur le chantier de terrassement, et je me mis à réfléchir sur la mythologie des libraires.

— Au reste, ajouta le professeur, je ne me plains nullement. Nous sommes ici vingt ou trente hommes de lettres, professeurs ou artistes, et nous gagnons notre pain quotidien, sans trop de sueurs. La seule chose qui m'afflige, c'est de voir dépenser tant de

millions à des travaux stériles; et voilà ce qui prouve mieux que tout l'absence d'un gouvernement. A Rome, douze mille Hébreux ont construit le Colysée en deux ans. A Paris, avec cent mille ouvriers, dont vingt-quatre mille pauvres hébreux, on a construit en deux mois un hangar en bois pour l'Assemblée nationale. Au milieu du troisième siècle, Volusien, fils de l'empereur Gallus, passant à Arles, trouva des soldats et des ouvriers qui lui demandaient du travail; il leur fit construire l'amphithéâtre. Un architecte d'Agrippa, qui avait achevé le portique d'Octavie, voyageant dans les Gaules, récompensa la bonne conduite des soldats et des ouvriers colonisateurs, en leur faisant bâtir les arènes de Nîmes et le pont du Gard. Aujourd'hui, nous, à Paris, nous sommes payés quatre fois plus cher que les travailleurs de Gallus et d'Agrippa, et voilà, nous, ce que nous faisons! Il est vrai que nous ne préparons aucune ruine aux poëtes et aux paysagistes futurs, comme les travailleurs anciens et modernes qui ont eu le malheur d'avoir un gouvernement.

J'ai quitté ce professeur pour écrire ce feuilleton, mais nous nous sommes promis de nous revoir.

SCÈNES

DE LA

VIE PARISIENNE

Deux représentants échangent quelques mots un peu vifs à la Chambre. On prend quatre témoins, on monte en deux fiacres, on se rend au bois, on tire deux coups de pistolets, on se manque, on rentre à la Chambre au moment de l'*Ite missa est*. Tout est fini, discussion, séance et duel. Il y a seulement six députés (quatre témoins et deux combattants parlementaires) qui ont fait perdre cent cinquante francs au budget des pères conscrits, à vingt-cinq francs par jour.

Tout cela s'est passé sous l'œil magistral de M. Dupin, qui a en horreur le duel, depuis son épigramme contre le consul Calpurnius Clausel, et qui poursuit les duellistes avec la hache et les faisceaux de plâtre incrustés sur la porte de la Cour de cassation; M. Dupin a vu cette école buissonnière, il a vu deux députés rentrer noircis de poudre dans l'enceinte législative, et il ne s'est pas ému sur son trône! il n'a pas fait un seul bon mot! il n'a pas cité les deux vers de Voltaire:

Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque, avec plaisir, verse le sang des hommes!

il ne s'est penché sur l'oreille d'aucun questeur!

Cette mansuétude anormale annonce-t-elle une forme nouvelle dans la législation du code Dupin sur le duel? ou bien faut-il admettre que les représentants, déjà reconnus inviolables devant les balles du champ

clos, le sont aussi devant les lois? Au milieu de ce chaos d'anomalies, base de notre existence politique et sociale, un représentant est un homme qui peut tenir ce langage : je suis représentant; je fais des lois, je dois ainsi donner l'exemple du respect aux choses que je fais; le duel est défendu par M. Dupin, président, que j'ai librement élu; eh bien! comme je suis inviolable de toute façon, je m'insurge contre les lois, en ma qualité de législateur; je charge mes pistolets à la barbe de M. Dupin; je quitte la classe; je vais effrayer, à quatre heures d'après-midi, les femmes qui se promènent au bois, en leur tirant deux coups de pistolets aux oreilles; je vais manger, en fiacres, mes vingt-cinq francs, mon pain quotidien; après quoi je rentrerai dans le palais de carton législatif, en bravant la colère muette de M. Dupin, grand-prêtre de Thémis.

Demain (comme cela nous est arrivé à nous-mêmes, dernièrement), quatre humbles témoins représentés, iront aussi, à l'exemple de leurs représentants, faire une campagne à Vincennes ou au bois, et ils recevront une citation timbrée *aux fins de comparoir;* ils seront forcés de monter le grand escalier de Barbin, de regarder la statue grotesque de Malesherbes, de respirer les miasmes cholériques de la salle des Pas-Perdus, de questionner le *cicerone* du labyrinthe de Thémis, de côtoyer deux torrents de plaideurs furieux, de traverser une mer noire d'avocats, et de subir enfin, après quatre heures de pérégrination, l'interrogatoire éternel d'un juge, qui vous traite absolument comme si vous aviez commis un de ces crimes qu'un charpentier peut traduire en cinq actes sur un théâtre de boulevard.

On devrait bien songer à mettre un peu de logique dans tout cela. Il est vrai que si on se déterminait un jour à soumettre notre chaos social aux exigences de la logique, un premier pas nous mènerait trop loin.

Mieux vaut alors ne pas commencer. Tout est bien.

Il s'est passé, la semaine dernière, un fait très-curieux, et que nous enregistrons, comme annexe aux anomalies du présent. Une comédie du célèbre écrivain dramatique, Legrand, a été interdite. On jouait cette pièce en 1721; on la jouait tous les jours; elle faisait fureur. La cour et la ville assiégeaient les portes de la Comédie-Française. Cette comédie est intitulée *Cartouche;* nous la regardons comme un chef-d'œuvre d'esprit, de style et d'originalité.

Le journal dramatique, rédigé en 1721, par les frères Parfait, donne de singuliers détails sur cette comédie, dans laquelle étaient violemment attaqués les gens du roi, les procureurs, les notaires, les gendarmes, la police, tout l'ordre social enfin de 1721. Le célèbre Cartouche, ayant été pris, Legrand et le procureur général lui firent une visite dans son cachot. On se mit à table, et Cartouche raconta une foule de détails de sa vie privée, avec beaucoup de verve et d'esprit. Legrand prenait des notes pour sa comédie, et le procureur général riait aux larmes. A la fin de la séance, dit le journal, les trois interlocuteurs qui avaient bu, à chaque tour raconté par Cartouche, étaient dans un état complet d'ivresse. Le voleur fut roué le lendemain.

Les mœurs tolérantes de cette époque ne furent point du tout scandalisées de l'équipée de Legrand et du procureur général. La scène bachique et folâtre de la prison donna un attrait puissant à la nouvelle comédie, dont le scenario avait pour auteur Cartouche lui-même, et un procureur du roi. Chacun y avait mis du sien. Le soir de l'exécution, en place de Grève, les comédiens jouèrent *Cartouche* avec un succès sans égal au théâtre. A la chute du rideau, Cartouche fut rappelé par le public, et roué d'applaudissements.

Voilà donc la comédie qui vient d'être interdite en 1849. Nous n'avons pas la pensée de blâmer cette in-

terdiction, car nous n'accordons aucune sympathie à toutes les choses dramatiques qui ne réveillent pas les nobles instincts de l'humanité ; mais notre opinion personnelle mise à part, nous ne comprenons pas la mesure administrative. Dans cette comédie, Cartouche est puni de mort au dénoûment : il est roué. Mais le répertoire du Théâtre National abonde en Scapins, en Frontins, en Valéries, en Érastes, en neveux, en fils, en légataires, en Cartouches de toute espèce, gens à paillettes ou à livrée, charmants escrocs de salon ou d'antichambre, qui ne sont pas punis par la loi à la chute du rideau, et qui saluent le public au dénoûment, en lui promettant de recommencer leurs équipées le lendemain. Les oncles volés par leurs neveux ; les pères escroqués et raillés par leurs fils ; les maîtres filoutés par leurs valets, composent en masse le fond de l'ancienne comédie ; et Cartouche pour Cartouche, nous aimons mieux voir au théâtre le voleur roué que le roué voleur... On ne perd pas au moins la moralité de la leçon.

A propos de théâtre considéré sous le point de vue politique et moral, les affaires de Rome se sont arrangées à la Porte-Saint-Martin. Il n'a fallu que seize jours de répétitions et deux hommes d'esprit pour changer la face de Rome. Quel exemple pour nos sept cent cinquante collaborateurs du Palais législatif qui opèrent sur Rome en ce moment !

Une mauvaise nouvelle a circulé hier ; la municipalité de Paris a voté un surcroît de subsides contre les directeurs dramatiques et les auteurs. M. Dupin a parlé en faveur de l'augmentation du droit des pauvres, et sa harangue a convaincu tous les esprits municipaux. On croyait que le droit des pauvres serait aboli ; il sera exagéré. Il n'y a pas de droit plus inique, et le moment est bien choisi pour écraser les artistes ! On connaît, ou pour mieux dire, on ne connaît pas l'ori-

gine de ce droit fiscal, qui oblige exclusivement une industrie pauvre à secourir des hôpitaux riches. Sous Louis XIII, quand florissaient Théophile, Garnier et les farceurs italiens, le prélat métropolitain fit enregistrer une ordonnance qui frappait d'un dixième les recettes des théâtres, *afin de mériter le pardon du crime commis dans la maison du diable ;* — on appelait ainsi le théâtre en ce temps-là.

Les législateurs du Directoire, qui ont bâclé ou révisé tant de mauvaises lois et ordonnances, en nivôse et en pluviôse, à tel point qu'on ne peut faire un pas dans la vie sans se heurter à quelque date de ces deux mois, les législateurs du Directoire, grands écoliers de Voltaire et de Pigault-Lebrun, conservèrent étourdiment l'ordonnance du prélat métropolitain sur *la Maison du Diable ;* et comme en France toute chose mauvaise et illogique est indestructible, parce que personne ne veut avoir l'air de s'être trompé, l'ordonnance du droit des pauvres a traversé toutes les révolutions, et aujourd'hui, sous une république, elle va renchérir d'exigence sur le mysticisme de Louis XIII et de la sacristie de Notre-Dame de Paris. Il est donc convenu que chacun peut vendre ses plaidoyers, comme M. Dupin, ses châles, comme M. Biétry, ses chapeaux, comme M. Gibus, ses habits, comme M. Dusautoy, ses épiceries, comme tout le monde, sans payer le moindre dixième de ses recettes aux hospices, les artistes seuls, c'est-à-dire les gens les plus pauvres du pays, sont seuls justiciables de ce droit. Il avait bien raison, ce malheureux vir[illegible]ose mort à l'Hôtel-Dieu le 31 décembre 1846 : J'ai donné dans ma vie de concerts, disait-il, cent soixante mille francs de droit aux hospices; si je les avais encore, j'aurais pu me bâtir un hospice pour moi!

Il y a de quoi s'indigner, quand on songe que toute l'administration, en France, est organisée ainsi.

Et que font les artistes pour se venger? Ils viennent en aide à toutes les infortunes et se multiplient pour secourir; ils consacrent leurs talents, leur santé, leurs forces à de bonnes œuvres. Voilà comment ils sont payés en 1849 par ces enfants étourdis qu'on appelle des gens sérieux, et qui ont gouverné et gouverneront éternellement les choses administratives de ce pays spirituel.

Il y a comme contraste une bonne nouvelle; nous la tenons du célèbre artiste italien Bordogni, que nous avons rencontré l'autre jour sur le boulevard, et qui, sur notre demande banale, *qu'avons-nous de neuf?* nous a répondu: Rossini vient se fixer à Paris! Le maître immortel vient chercher une Italie calme sur notre boulevard Italien. Nous le reverrons encore avec sa redingote grise, flânant comme un mortel entre les deux théâtres où ses divines mélodies se sont exhalées comme les échos des cieux! Après la seconde chute du *Siége de Corinthe* (la chute du *Siége de Corinthe!!!*), il avait quitté Paris; *Moïse* n'avait eu à l'Opéra qu'une vingtaine de représentations, *Moïse!!! Guillaume Tell* n'avait été, après neuf ans de coupures sacriléges, reconnu chef-d'œuvre que grâce au *suivez-moi* de Dupré; il y avait vraiment de quoi contrister une âme d'artiste. Rossini avait donc suivi l'exemple d'Alfieri, dans sa fugue au delà des monts. Mais l'imitation s'est bornée au passage des Alpes. Rossini n'a pas composé de *misogallo* comme Alfieri; il a toujours aimé la France; il a toujours parlé d'elle avec enthousiasme, parce qu'i sait que, dans aucun pays, il n'a de plus dévoués, de plus ardents amis ou admirateurs. Qu'il revienne donc parmi nous, le divin créateur de tant de chefs-d'œuvre, et que notre République tresse une couronne à ce roi de la mélodie! Après les ténèbres, la lumière viendra, comme dans *Moïse*, et des voix amies lui chanteront son hymne

merveilleux, *Celeste man placata,* qu'il a copié sur une partition du ciel!

En attendant les plaisirs publics promis par la saison, les plaisirs clandestins continuent à se publier. On consomme des masses énormes de cartes dans des asiles interdits à l'œil du jour, et non à l'œil de la police. C'est une razzia permanente de joueurs ténébreux. Si la police ne protége pas les citadins nocturnes, comme à Londres; si elle ne protége pas les femmes contre l'insolence des Ixions de carrefours; si elle ne protége pas les passants contre les encombrements des voitures; si elle ne protége pas les piétons contre les bandes vagabondes des chiens molosses démuselés; en revanche, la même police ne laisse pas un seul tapis vert se dérouler dans les gynécées et les boudoirs des Aspasies. Toutes les nuits, au moment où un doigt clandestin taille un lansquenet, un trente-un, ou un baccarra, la brèche est faite à la porte, *fit via vi;* des figures ardentes apparaissent; on déploie les écharpes tricolores; les Aspasies s'évanouissent, les lions se cachent sous les tables, les banquiers recommandent leur âme au démon. Procès-verbal est dressé. On fait deux ou trois prisonniers et prisonnières. Les vainqueurs sortent triomphants et chargés des dépouilles opimes de la banque, apportées au greffe, moderne Achéron qui ne rend jamais sa proie.

Ces razzias n'auront pas de fin. Depuis la suppression des jeux publics, alimentés par de riches étrangers, les jeux clandestins se sont constitués en permanence, et tous les Argus de la police ne feront jamais que déplacer le mal; ils ne l'extirperont pas. Sous Louis XIV, on fulmina, dit Dussault, un édit terrible contre les jeux clandestins. Que firent les joueurs? Ils inventèrent un jeu. Des amis ou des ennemis se rassemblaient dans un salon autour d'un tapis blanc; chaque joueur avait devant lui une goutte de miel, et

déposait un écu au milieu de la table; personne ne parlait; aucune formule aléatoire n'était prononcée dans cette cérémonie taciturne. Une mouche décidait du gain, en venant se poser sur le miel d'un joueur favorisé par l'insecte banquier. Cet élu ramassait toutes les mises; personne ne s'y opposait, et on recommençait la partie. Ce jeu pouvait être joué partout, excepté en hiver, et dans la chambre de l'empereur Domitien, qui, d'après l'histoire, exterminait chez lui toutes les mouches, à tel point, qu'un visiteur illustre venant s'enquérir s'il y avait quelqu'un dans la chambre de l'empereur, un esclave répondit: Il n'y a personne, *pas même une mouche; ne musca quidam.* Cela ne doit pas pourtant empêcher la police de veiller sur les clandestinités aléatoires; car s'il y a des jeux clandestins où la loyauté règne encore, il y a aussi des coins ténébreux où, sous prétexte de République, on retourne à *l'écarté*, des rois illégitimes, de ces rois qui ne partiront jamais pour l'exil.

Une anecdote assez plaisante a égayé l'autre soir une de ces histoires de razzias de joueurs. La scène se passait rue Saint-Lazare. Un banquier, âgé de soixante-dix ans, et portant des lunettes à taffetas vert, taillait pontificalement un *trente-un*. La séance avait un aspect religieux. On aurait cru voir, disent les témoins, une congrégation d'hommes persécutés par un Néron quelconque, et se réfugiant avec leur culte dans les catacombes. Selon l'usage, la police enfonce la porte du sanctuaire, et tombe, avec ses vingt griffes, sur le tapis vert. Le banquier reste immobile comme un homme foudroyé sur un sixain. Le chef de la razzia procède à l'interrogatoire.

— Votre nom, monsieur?

— Jérôme Champ...

— Votre âge?

— Soixante-dix ans.

— Malheureux ! Votre profession ?

— Tailleur.

— De quoi ?

— *De trente-un.*

— *Votre domicile?*

— Je loge chez une femme que je ne puis nommer à cause du rang qu'elle tient dans le monde.

— Nommez-la.

— Il me semble avoir dit que je ne pouvais la nommer.

L'homme de police se retourna vers les siens, et causa quelques minutes à voix basse; puis il dit au tailleur :

— Vous allez nous suivre en prison.

— Je veux bien, répondit le banquier clandestin.

On descend l'escalier qui était fort sombre, on ouvre la porte, et à la faveur d'un rayon de gaz qui éclaire le vestibule, le chef de la police vit devant lui un jeune homme de vingt ans, d'une mise très-recherchée, qui lui dit :

— Je suis locataire de cette maison, et j'en connais tous les secrets; en ma qualité de victime de leur jeu, je puis tout dire sans indiscrétion déloyale. Vous n'avez saisi qu'un faible échantillon de cette banque. Les fonds et les sixains de carte sont dans une caisse de fer au troisième étage, où vous les trouverez; il y a cent vingt-cinq mille francs, en billets, argent et or.

Le chef bondit à cette nouvelle ingénument donnée par un jeune homme de vingt ans. Il remercia le locataire, et après lui avoir serré la main, il referma la porte et remonta l'escalier.

Le locataire était sorti.

Avant d'envahir le troisième étage, le chef voulut faire subir un second interrogatoire au vieux tailleur. On le chercha partout, sur l'escalier et dans l'appar-

tement du jeu clandestin, on ne le trouva pas : il était beaucoup plus clandestin que son jeu.

Enfin, en mieux éclairant les ténèbres de l'escalier, on découvrit sur une marche la défroque d'un fugitif; elle se composait de l'inventaire suivant : un paletot noisette, une épaisse cravate de madras, une perruque de cheveux gris, et des lunettes chargées de taffetas vert.

Le tailleur de ce salon clandestin était un jeune homme de vingt ans, né avec l'expérience du vieillard; il prévoyait l'inévitable razzia, et se déguisait en conséquence. Sa toilette aurait fait honneur à un artiste engagé au théâtre pour y jouer les travestis; il s'était surtout, dit-on, composé un nez céréal, véritable chef-d'œuvre d'un salon de Curtius. Ce nez, dont la racine se perdait sous le taffetas des lunettes, se recourbait avec mélancolie sur le tapis vert, et complétait le déguisement. La police a subi, dans cette occasion, un grand échec moral dont elle prendra la revanche à la première nuit.

A l'insu des hommes politiques, nous marchons à un dénoûment inattendu, le seul qui puisse nous faire un avenir habitable. Lord Normanby, cet habile diplomate qui veut faire à la fois les affaires de deux grandes nations, a laissé échapper l'autre soir un mot sur les empires d'Orient et d'Occident. On a fait des conjectures, et on tient peut-être la vérité.

La France garderait Rome pour y tenir en échec perpétuel les Autrichiens, et l'Angleterre prendrait Constantinople pour y tenir sa mèche allumée sur les flottes russes de la mer Noire. A l'aide de ce plan, qui reconstituerait la constitution de 395, sous Arcadius et Honorius, la France enverrait des hommes de bonne volonté pour défricher les terres incultes qui s'étendent de Ponte-Centino à la Storta, de Rome à Fiumicino, et pour dessécher enfin les marécages qui désolent

la campagne romaine au lieu de la féconder. Sans ce grand travail, qui ne peut être opéré que par des auxiliaires, tout gouvernement est impossible à Rome; au bout des meilleures institutions, il y aurait toujours la misère, la maladie et la faim. En même temps l'Angleterre raviverait ce corps malade qui languit sur le Bosphore, et qui n'est aujourd'hui ni musulman ni européen. Le colosse du Nord et l'empereur d'Autriche enverraient des notes diplomatiques et des menaces, et n'enverraient pas autre chose. La France et l'Angleterre poursuivraient leur noble entreprise au nom de la civilisation et de la liberté.

Les hommes qui parlent sans cesse de Rome ne connaissent pas ce pays; ils ne savent pas que Rome est sans ressources, sans commerce, sans industrie, sans agriculture, sans revenus; les plus beaux rêves politiques du monde ne lui donnent pas une gerbe de blé, ou une baïoque, soit avec le gouvernement papal, soit avec le gouvernement garibaldien. Rome n'a vécu, depuis Jules II, qu'avec les indulgences et l'or des étrangers. Qui paie des indulgences aujourd'hui? Qui va visiter Rome aujourd'hui? Cette malheureuse ville ne pourra donc jamais ressusciter d'entre ses tombes qu'avec le concours et l'aide de ses amis; tant que l'immense cimetière qui l'entoure ne sera pas changé en campagne féconde; tant que l'air de la vie ne circulera pas sur ses marécages pestilentiels, vous aurez beau promulguer des *motu proprio*, des chartes, des constitutions, Niobé sera toujours Niobé; elle pleurera toujours sur les rives du Tibre, comme, sur les rives de l'Euphrate, pleurait Israël. *Super flumina Babylonis flevimus.*

UN

VOYAGE AÉRIEN

Le monde savant connaît Belzoni, illustre voyageur qui a découvert la seconde pyramide, et publié un ouvrage sur l'Égypte et sur le cours du Nil, depuis le Takase jusqu'à la mer, en oubliant toutefois la presqu'île de Meroë, qui, d'après Hérodote, fut le berceau des Gymnosophistes, et qui a le privilége d'avoir conservé, vivant sur les arêtes de ses nopals, le scarabée sacré cher aux prêtres d'Isis.

Ne vous alarmez point de la gravité de mon début. L'ennui est fils du sérieux, et il recule toujours devant un parricide qui rendrait les livres fort amusants, s'il s'accomplissait. Ce que l'ennui n'ose faire par pitié filiale, faisons-le ce soir.

Avant d'embrasser la profession honorable de savant, Belzoni était danseur de corde, et lorsque Méhémet-Ali, absorbé par les soins de l'héritage des Pharaons, et privé d'un bon conseil, Joseph, laissait tomber sur sa barbe sa tête pleine d'un souci pyra-

midal, il appelait Belzoni, qui n'était pas encore savant, et le priait de danser sur une corde tendue entre deux palmiers. Cet exercice est très-pénible en Égypte, et la sueur du funambule, coulant sur le chanvre tordu, rend le terrain glissant. Belzoni fit quelques chutes et donna sa démission. M. Hogges, de la Société royale de Londres, lui conseilla de se faire savant, et il obéit. En Égypte, il est assez difficile d'acquérir de la science depuis que le grand Omar a rendu à l'humanité l'immortel service de brûler la bibliothèque d'Alexandrie, ce qui console les bibliothécaires présents, déjà si mal logés à l'étroit. Cependant Belzoni eut le bonheur d'acquérir une haute réputation dans la science, en fumant beaucoup de pipes devant l'inscription de la colonne de Pompée, et en expliquant à M. Hogges quelques hiéroglyphes, comme des rébus du jour de l'an et des énigmes du *Charivari*.

Un jour, M. Hogges lut dans un journal anglais la traduction d'un feuilleton des *Débats*, dans lequel notre célèbre compositeur, Hector Berlioz, qui est aussi un homme d'infiniment d'esprit et de style, indiquait un nouveau moyen de traverser les déserts sablonneux, sans être exposé aux vieux inconvénients de ce voyage. Il s'agissait de monter en aérostat suspendu et attelé à un dromadaire, attelé lui-même à un fellah. Ce plan était peut-être une ingénieuse plaisanterie du spirituel écrivain, mais M. Hogges le prit au sérieux et le communiqua à Belzoni. Le savant italien, qui se souvenait de la corde horizontale, sourit à l'essai de la corde verticale, et demanda mille livres à M. Hogges pour avoir l'honneur de l'accompagner dans son voyage aérien.

M. Hogges lui dit : — Je ne tiens pas à mille livres, comme tout Anglais; voici mon mandat sur M. Jules Pastré, à Alexandrie. Les frais de notre voyage seront

si considérables, que cette somme disparaît dans la masse. Il faut d'abord que le vice-roi nous donne des firmans, et envoie des Arabes jusqu'aux montagnes de la Lune, source présumée du Nil, pour y établir, tous de bonnes huttes, des dépôts de zinc et de toutes sortes de provisions. Je paierai le zinc, les provisions et les Arabes. Il nous faut toute la provision de baudruche qui est à Alexandrie, pour arrondir un aérostat immense. Enfin, nous devons avoir des dromadaires de rechange pour entretenir l'attelage et le renouveler au besoin.

Alors Belzoni lui dit : — Monsieur Hogges, ce que vous me dites là m'encourage à vous demander mille livres de plus, pour être plus digne encore de l'honneur de vous accompagner. Une occasion pareille ne se présente qu'une fois et je veux la saisir. J'ai à Venise une femme fort chère et trois enfants.

Une larme mouilla un œil de Belzoni, et M. Hogges, attendri, accorda tout. — Voici maintenant, dit M. Hogges, le but de ce voyage; tout voyage doit avoir un but sérieux. Nous ne voulons pas faire une promenade en l'air pour amuser les autruches, les crocodiles et les ibis. L'Europe nous regarde, selon son usage. Nous voulons achever l'œuvre pénible déjà commencée par Mongo-Park, Pritchi, Bruce, Rossignol et bien d'autres : nous voulons découvrir les sources du Nil sans être incommodés, comme nos devanciers, par la chaleur, les insectes, la poussière, le sable et les bosses de dromadaires. Il nous sera donné de découvrir les sources, à moins que le Nil n'ait pas de sources, ce qui serait contraire aux habitudes des fleuves de tous les pays. Depuis le règne de George III, la Trésorerie a dépensé soixante-dix millions pour trouver le berceau du Nil : avec cette somme, on aurait fait boire du porter et du sherry aux ouvriers jusqu'à la fin de l'Angleterre, si l'Angleterre

doit avoir une fin quelque jour, ce que je ne crois pas. Aujourd'hui, c'est à mes frais que nous faisons cette expédition, et le lord de la Trésorerie nous remboursera peut-être l'argent.

— Alors, dit Belzoni, cela m'autorise à vous demander mille livres de plus, parce que je suis le seul savant attaché à cette expédition.

— Accordé, dit le généreux Hogges.

Il fallut trois mois pour organiser le service de l'aérostat. Belzoni employa ce délai à fouiller quelques nouveaux puits de la seconde pyramide, et il découvrit deux mines de momies vierges, de l'espèce de celles que M. White, chimiste à Londres, *King-William street*, fait étuver proprement pour ses remèdes contre les maladies du larynx.

Tout étant prêt, Belzoni, M. Hogges et madame Hogges, jeune Alexandrienne de trente ans, s'embarquèrent sur le Nil, et le remontèrent jusqu'aux roches brunes de Phil. M. Hogges avait pris des leçons d'aérostat d'un élève de Garnerin, qui s'était fait musulman au Caire pour épouser un sérail, en haine du mariage. Belzoni, avec son intelligence naturelle, devina bientôt tout le mécanisme du métier. On venait de faire, entre Akmounain et Assouan, une répétition générale avec les accessoires, laquelle avait parfaitement réussi. On allait s'élancer vers l'azur sous de favorables auspices, et respirer en Égypte cette fraîcheur aérienne que le mont Blanc garde sur ses sommets. Voyager ainsi, c'est se bâtir sous les pieds une succession de crêtes de montagnes à l'infini, en économisant les bases. Ainsi parlait le savant italien.

Bientôt, le désert nu et sans arrosage se déroula devant eux. Madame Hogges menaça son mari de se précipiter entre deux crocodiles endormis sur un lit de roseaux, si elle n'était pas acceptée comme compagne de ce beau voyage. M. Hogges, redoutant beau-

coup plus les pourvoyeurs de sérail que les crocodiles, donna la main à sa courageuse épouse, et l'embarqua sur la vaste nacelle. On déroula une corde sans fin, tordue à la corderie du vice-roi, et on l'assujétit par un énorme crochet de fer à une ceinture de cuir qui cerclait un dromadaire entre ses deux bosses. Un Arabe conduisait l'animal. Le ballon s'éleva majestueusement dans les airs.

Belzoni et les époux Hogges éprouvèrent des frissons de joie en s'élevant au dessus du niveau de la chaleur. Du haut des airs, la vaste plaine avait une blancheur éblouissante; et, à l'inverse des ascensionnaires du mont Blanc, la terre leur parut couverte de neige, ce qui leur donna plus de fraîcheur encore. Madame Hogges prit son châle, et les deux voyageurs, qui avaient oublié leurs manteaux en Égypte, comme Joseph, commencèrent une partie d'écarté. L'aérostat, poussé au trot du dromadaire, plus agile que le cheval, laissait le vent lourd en arrière : on filait douze nœuds à l'heure. A midi, M. Hogges quitta le jeu pour relever une erreur géographique de Bruce, lequel a oublié sur ses cartes de consacrer un point noir à la presqu'île de Meroë. De la nacelle de l'aérostat on découvrait, à gauche, sous une zone ardente, les quarante pyramides qu'Hérodote le Véridique a comptées sur ses dix doigts.

La nuit venue, l'aérostat descendit dans le vallon osseux formé par les bosses du dromadaire. Les voyageurs avaient atteint déjà l'oasis de Belk-Alzir, qui sert, pour ainsi dire, de péristyle végétal à la vallée profonde où l'armée de Cambyse fut asphyxiée par le Kamsin, au retour de son expédition contre les augustes nez des dieux d'Égypte et des sphynx.

A l'aurore du lendemain, le ballon reprit son essor; trente Arabes envoyés d'avance à l'oasis avaient fait les préparatifs nécessaires à la seconde ascension. C'était

le second relai. Au départ, le thermomètre Farenheit marquait déjà 33 degrés 8° 5′, et quand l'aérostat eut épuisé la corde, le mercure descendit à 4 degrés 9°. 3′... L'aspect du pays devenait affreux. Vers le nord, couraient des montagnes nues qui pourraient bien être une déviation de l'épine dorsale du Mokatan, égarée au désert. L'Abyssinie apparaissait entre quatre horizons avec ses pâles horreurs ; à d'énormes intervalles se révélaient quelques oasis, comme des points noirs sur une carte blanche. Les autruches ressemblaient à des hirondelles rasant le sol. Un coup de vent supérieur ayant enlevé des mains de Hogges les cinq cartes de son jeu, au moment où il disait : *Coupe, atout et passe mon roi,* toute distraction fut enlevée au trio voyageur. Seulement Belzoni se baissait, par intervalles, pour essayer de ramasser un aigle dans les airs.

Lorsque l'immense obélisque de Nen-Assoün marqua midi comme une aiguille solaire sur un cadran, M. Hogges se pencha, pour faire la sieste, sur un trousseau de cordes, et son épouse l'imita. Belzoni, abandonné de ses compagnons et ne sachant que faire, se rendit amoureux de madame Hogges, et composa un sonnet italien qu'il écrivit au crayon, avec l'intention de l'offrir au moment opportun. Il faut toujours qu'un Italien fasse des sonnets.

Madame Hogges se réveilla un peu avant son mari, et Belzoni, avec un sourire gracieux, lui présenta sa déclaration d'amour. Le sonnet commençait ainsi : *Nel cielo tua bellezza.* Madame Hogges lut le sonnet et s'excusa de ne pas le comprendre. L'audacieux Belzoni prit la main de la jeune voyageuse et la serra vivement : révoltée de cette impertinence, elle poussa un cri, et M. Hogges bondit sur son oreiller.

C'était un mari fort jaloux et méfiant : en se réveillant il vit un grand trouble sur le visage de Bel-

zoni, et une teinte de colère pudique aux joues brunes de sa femme. Le sonnet éclaircit bientôt la situation : il était sur les genoux de la femme, et le vent avait oublié de l'enlever. M. Hogges s'empara de cette pièce de conviction, et la traduisit en anglais, en lançant à chaque vers un regard indigné sur l'infâme séducteur aérien. Belzoni baissait les yeux comme un coupable. L'époux, cruellement outragé, méditait un duel à vingt pas. L'épouse tendait ses bras vers la terre, comme pour supplier le ciel de sauver son honneur et son mari. Le moment était solennel, le silence effrayant, la hauteur démesurée. Quelques aigles, seuls témoins de cet incident, rasaient la nacelle.

Une violente secousse, imprimée par la corde au ballon, détourna les esprits de cette scène de jalousie. Quelque chose de terrible menaçait sans doute les voyageurs. M. Hogges serra le sonnet dans son portefeuille, et ouvrit les cinq tubes de sa lunette d'approche pour examiner la situation des choses de la terre. Ce qu'il vit le glaça d'effroi. L'Arabe conducteur avait disparu, et le dromadaire fuyait au bout de sa corde, ayant aux trousses deux superbes lions à tous crins.

— Nous sommes perdus ! s'écria M. Hogges ; et il céda le télescope à sa femme, qui regarda et pâlit sous les couches brunes de sa figure alexandrine. Belzoni, absorbé par son amour, qui avait déjà de profondes racines, — les passions vont vite en aérostat, c'est le chemin de fer de l'amour ! — Belzoni, sentimental comme Pétrarque, composait un autre sonnet sur le bonheur de mourir avec madame Hogges, et d'être enseveli dans le même tombeau, le ventre d'un lion : *Nella stessa tomba, colla mia Laura.*

Les deux lions atteignirent le dromadaire, et tout à coup le ballon s'arrêta dans le ciel, comme le soleil

de Josué. L'émotion des époux Hogges était au comble, et ils se cédaient mutuellement la lunette, comme font deux voisins au théâtre pour voir déclamer un ténor de cent mille francs, lorsqu'il ne chante pas, Belzoni s'abandonnait intérieurement à tout le délire de son amour, et sa pose était calme comme celle de Daniel dans la fosse aux lions.

Cependant, d'après le rapport infaillible de sa lunette, les lions ne perdaient pas leur temps : on eût dit qu'ils avaient subi un long jeûne au désert, depuis le grand festin de l'armée de Cambyse. L'un des deux, la femelle sans doute, détacha un quartier de dromadaire, et le porta probablement à sa jeune famille, domiciliée dans les grottes du Mokatan abyssin. Le lion qui restait s'accroupit, en sphinx nonchalant, devant les trois autres quartiers du chameau, comme un lazzarone devant un plat napolitain, et se mit à dévorer, pièce à pièce, l'attelage de l'aérostat.

— Mon Dieu ! s'écria M. Hogges en embrassant sa femme, qu'allons-nous devenir !... Cette insolence de bonheur conjugal irrita Belzoni, et il éprouva l'horrible velléité de lancer cet heureux époux, par dessus la nacelle, dans la fosse aux lions, en guise de dessert, après le repas du dromadaire.

— Voilà un lion, disait Hogges, comme pour s'expliquer nettement la crise, voilà un lion qui va dévorer sa proie jusqu'à la dernière tranche, jusqu'au dernier os. Il lui faudra, sans doute, plusieurs jours pour voir la fin d'un dromadaire ; il partira souvent, et reviendra souvent, à ses heures d'appétit, comme on va chez un restaurateur... Puis, lorsque tout sera dévoré, quel sera notre destin? Les vivres vont nous manquer! Le ballon restera planté ici comme un navire à l'ancre; et si nous déràpons, Dieu sait où le vent nous poussera. Les quatre points cardinaux sont quatre gouffres, quatre écueils, quatre tours d'Hugo

lin; espoir nulle part! Encore cette fois, les sources du Nil gardent leurs mystères. O ciel, notre secourable voisin, viens à notre secours!

M. Hogges avait bien raisonné. L'appétit n'est pas éternel, même dans l'estomac d'un lion. Celui-ci, après avoir mangé deux bosses et bu quelques litres de sang frais, se retira d'un pas joyeux, en secouant sa crinière, jouant du bout de sa queue avec les arêtes des nopals, et poussant, par intervalles, des rugissements mielleux, comme un gastronome qui fredonne une chanson après un bon repas.

— Mais que dites-vous de cela, monsieur Belzoni? s'écria Hogges en croisant les mains sur son front; vous avez une tranquillité offensante pour nous. Voyez, que faut-il faire? Donnez un avis...

— Ah! dit Belzoni avec des soupirs mystérieux, la vie m'est odieuse, et il m'est fort égal d'être enterré dans les nuages ou ailleurs. Votre bonheur me révolte, et je ne demande pas mieux que de vous voir expirer dans mes bras.

— Prenez donc pitié de cette pauvre femme qui pleure et tremble, monsieur Belzoni!

— Savez-vous bien, monsieur Hogges, que je perds, moi, les trois mille livres de notre traité! soixante-quinze mille francs, monnaie de France! prenez pitié de moi!

Sur ces entretiens la nuit tomba, et il fallut bien se résigner à la passer au même gîte. On entendait au dessous mugir les bêtes fauves, comme on entend, dans un lit d'auberge, les coassements des marais. Par moments, l'hôtellerie de baudruche éprouvait une secousse brusque : c'était sans doute quelque animal carnassier qui arrachait une côtelette au dromadaire et faisait un *médianoche* en passant. Belzoni fredonnait à la sourdine une octave du Tasse, comme un gondolier vénitien à l'ancre devant Saint-Marc. Hogges,

armé d'une perche, chassait les aigles, qui, prenant l'aérostat pour une montagne endormie sur un nuage, menaçaient de crever la baudruche d'un coup de bec et de donner passage au gaz évaporé. Cette nuit fut bien longue; madame Hogges goûta pourtant quelques heures de sommeil.

Le lendemain, à l'aurore, la lunette d'approche permit de distinguer les ravages que les convives avaient faits sur la nappe blanche du festin. Quelques miettes de dromadaire restaient encore; le squelette se montrait dans sa nudité sanglante, et si une faim extrême ne poussait pas de ce côté quelque animal à jeun ou amateur des os décharnés, il fallait s'attendre à une station perpétuelle dans la région des nuages; l'aérostat passait à l'état de planète fixe et servait de demi-lune aux astronomes abyssins.

La puissante carcasse du dromadaire retenait toujours la corde de l'aérostat à son crochet de fer, et il était défendu aux navigateurs aériens d'aborder aux côtes du squelette, car les bêtes fauves du voisinage n'auraient pas manqué d'accourir pour dévorer les voyageurs descendus en s'aidant de leur corde de salut. Le *statu quo* était aussi désespérant que tout autre procédé de manœuvre.

Malheureusement la discorde régnait dans la population de l'aérostat. Les plus vives passions étaient aux prises. Deux hommes composaient ce peuple, bercé par le vent sur un cratère de lions, et les deux camps se rangeaient en bataille pour s'égorger. S'ils avaient eu deux presses dans leurs bagages de nacelle, on aurait vu éclore deux journaux, et la femme aurait ouvert un cabinet de lecture. Voilà l'homme! Étonnez-vous ensuite des violentes disputes des Grecs, lorsque Mahomet II était aux portes de Constantinople, menaçant la croix avec les deux becs du croissant turc...

Belzoni, dans un louable désir de paix, fit à M. Hogges une proposition assez étrange.

— Monsieur, lui dit-il, les lois anglaises et votre religion autorisent le divorce, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur, dit Hogges.

— Je consens à vous aider dans ce péril, si vous signez cet écrit que j'ai rédigé, au clair de la lune, la nuit dernière.

— Est-ce encore mille livres que vous me demandez? dit Hogges.

— Moins que cela; je vous demande le divorce avec Madame.

— Ciel! s'écria Hogges comme on appelle un voisin à son secours.

— Si vous hésitez, je coupe la corde, et nous allons voyager dans la lune tous les trois. Votre existence tient à un fil; voilà un couteau ouvert... je suis votre Parque, je vais couper!

Hogges arrêta le bras de Belzoni.

— Et les sources du Nil, monsieur Belzoni! les sources du Nil!

— Je me moque des sources du Nil comme d'un verre d'eau; j'aime votre femme, et si vous ne me promettez pas de faire prononcer le divorce devant un tribunal anglais, à notre descente sur la terre, je crève notre ballon.

— Il le ferait comme il le dit! s'écria madame Hogges en essuyant ses yeux avec un nuage. Sacrifiez-vous pour vos enfants, cher Hogges, et oubliez-moi...

— Vous voyez, dit Belzoni, que Madame accepte le divorce.

— Eh! mon Dieu! s'écria la voyageuse, dans notre position, que n'accepterait-on pas! nous sommes à quatre mille mètres au dessus des lois humaines et du code social!

Hogges voila son front d'un nuage, et demanda un

quart d'heure de réflexion. Belzoni tira sa montre et fit un signe d'acquiescement.

Le quart d'heure expiré, M. Hogges renoua l'entretien, et dit :

— Savez-vous bien, monsieur Belzoni, que ce que vous me demandez là est horrible ?

— Voilà donc, monsieur Hogges, dit M. Belzoni en reprenant son couteau, voilà donc ce qu'un quart d'heure de réflexion a produit ! Je vous le répète, Monsieur, j'aime votre femme ; je l'aime d'un amour de quatre mille mètres au dessus du niveau de la mer ; je l'aime comme on doit aimer au vestibule du paradis. C'est une passion inexorable : ainsi n'essayez pas de la contrarier. D'ailleurs, vous n'avez plus de droits sur votre femme.

— Ah ! ceci est trop fort ! s'écria M. Hogges ; je n'ai plus de droits sur ma femme ! et qui me les a ôtés, ces droits ?

— Notre nouvelle position, Monsieur. Vos nœuds sont brisés. Ce que vous avez contracté sur la terre n'a plus de valeur dans un nuage. Réfléchissez encore : votre existence ne tient plus qu'à un fil.

— Monsieur Belzoni, soyez juste...

— Je suis amoureux !

— Et moi aussi, monsieur Belzoni ; je suis amoureux de ma femme...

— Insolent ! s'écria Belzoni ; mesurez vos expressions, ou redoutez mon désespoir. Comment avez-vous l'audace de me parler de votre amour !

— Mais il me semble que j'en ai le droit ! dit M. Hogges avec dignité ; ne suis-je pas l'époux légal de ma femme ?

— Malheureux ! s'écria Belzoni en se levant avec une violence de mouvements qui faillit les faire chavirer dans les flots de l'air ; malheureux ! ce divorce que vous me refusez, je vais le prendre. Le tranchant

de cette lame d'acier va nous lancer dans l'infini; nous allons nous élever vers des régions si hautes, qu'il nous faudra cinq ans pour descendre. Au début de ce voyage, je vous précipiterai dans l'espace, comme Mentor fit de Télémaque; et nous resterons seuls, Madame et moi, dans le palais flottant, libres comme l'air, heureux de vivre sans témoins; ne recevant de lois que de nous-mêmes; affranchis du joug des despotes; mangeant des aigles et buvant la pluie à nos repas; humiliant la terre du haut de notre nacelle narguant les cadis d'Égypte et les constables de Londres; fondant un monde nouveau, comme Adam et Ève, et élevant nos fils dans des idées de grandeur et de liberté que la boue de Londres ne leur donnerait pas! Un jour, nous descendrons sur quelque zone hospitalière, au centre de l'Afrique, près d'un lac couronné d'ombrages; notre jeune famille, née au ciel, apportera à la terre les vertus qui lui manquent, et la ville que nous bâtirons, nous et nos enfants, sera une cité vierge, et pure de tous les maux invétérés que vos habitants et citoyens d'Europe transmettent à leurs neveux de génération en génération. Voilà mon plan : méditez-en toute la profondeur, et si vous n'êtes pas le dernier des hommes, vous lui donnerez votre adhésion, et vous vous précipiterez vous-même pour ne pas entraver mes nobles desseins, et vous dérober par la fuite au spectacle de notre bonheur.

— Monsieur Belzoni, dit Hogges tout ému de cette allocution, vous me demandez une chose au dessus des forces humaines... Permettez-moi de vous rappeler à des idées d'honneur; il y a une fable qui dit: *Deux coqs vivaient...*

— Au diable vos fables! monsieur Hogges! dit Belzoni; je ne les aime pas. Les Anglais n'ont jamais au bec que des histoires de coqs. Nous sommes des hommes, vous et moi, et Madame n'est pas une...

Respectez Madame, ou je saurai bien la faire respecter ici !

— Eh bien ! je ne demande pas mieux, dit Hogges, dont la douceur de caractère était épuisée ; il faut que cela finisse, et le sort des armes en décidera. Choisissez vos témoins, l'heure et le lieu.

A ces mots, madame Hogges, qui avait écouté cette fâcheuse irritation la tête voilée d'un nuage, sortit de son asile vaporeux, et poussant un cri lamentable, elle se précipita entre les combattants, comme Hersilie entre Tatius et Romulus dans le tableau de David.

— Qu'allez-vous faire, insensés ! s'écria-t-elle ; vous n'avez pas un mètre de terrain sous les pieds, à vous deux, et vous songez à vous ranger en bataille ? Et moi, que deviendrai-je, dans ce pays de l'air que je ne connais pas ? que deviendrai-je, si vous tombez tous deux frappés de mort ! Certainement, la famine pourra m'obliger, malgré moi, à me nourrir de vos corps ; mais quand ces faibles provisions seront épuisées, à quelle auberge céleste dois-je m'adresser ? quel marché public m'est ouvert au milieu de ces nuages ? Au nom du ciel, notre voisin, prenez pitié d'une pauvre femme isolée que votre fureur folle peut priver du même coup d'un amant et d'un mari !

Puis, se mettant aux genoux de M. Hogges, elle ajouta de sa voix la plus tendre et la plus douce :

— Hogges, m'aimes-tu toujours ?

— Si je t'aime ! répondit l'époux avec deux larmes que les nuages pompèrent subitement.

— M'aimes-tu comme dans cette douce lune de miel que nous avons passée à l'hôtel de *Star and Garter*, à Richmond, cette île de Cythère des nouveaux mariés du comté de Middlesex ?

— Oui, mon adorable femme, je t'aime comme le jour où je traversai Charing-Cross pour t'épouser à Saint-Martin.

— Eh bien! prouve-moi une dernière fois ton amour.

— Parle, je t'obéis.

— Hogges, nous sommes dans une triste position...

— Parbleu! je le vois bien!

— Tu ne le vois pas assez, mon adoré Hogges. Nous sommes trois dans une nacelle à une place, et nous sommes beaucoup trop de trois. Un de nous doit être sacrifié au bonheur des deux autres, et c'est toi que j'ai choisi.

— Moi! s'écria Hogges, et il aurait volontiers reculé d'un pas s'il avait eu le terrain assez large derrière lui.

— Toi! poursuivit sa femme... M. Belzoni ne cédera pas : son amour a jeté de profondes racines, et il n'y renoncera pas pour t'obliger.

— Ah! mon Dieu! s'écria Hogges, quel étrange discours me faites-vous ici, Madame!

— Du calme, du sang-froid, Hogges. Tu le vois, je suis tranquille, moi, et je ne suis qu'une faible femme, isolée entre deux déserts. Tantôt, M. Belzoni a eu la bonté de nous soumettre un plan admirable et beaucoup plus beau et plus sensé que celui de la découverte des sources du Nil, lequel probablement n'a point de sources. Le plan de M. Belzoni est providentiel; nous sommes probablement destinés, lui et moi son indigne collaborateur, à fonder une colonie modèle dans le plus étrange des pays. Vouloir t'opposer à la réalisation d'un plan aussi beau, c'est vouloir élever un sacrilége obstacle aux destinées futures de l'humanité. Souviens-toi, Hogges, que tu présides, à Londres, le *Philanthropic-Club*, et que ton devoir est de t'immoler pour nous deux en particulier, et pour l'univers en général.

— Oui, dit Hogges, je suis le président du Club philanthropique, mais je suis misanthrope comme tous les philanthropes de Londres. Vous savez cela aussi

bien que moi, Madame. Vous savez que notre institution charitable a pour but de soulager les maux des pauvres sauvages qui habitent le cap Horn et le Van-Diemen, et que nous faisons cent discours sur ces cannibales tous les mois; mais vous savez aussi que nous fermons les yeux sur quatre-vingt mille femmes de Londres qui se promènent de London-Bridge à Keesington-Garden, nuit et jour, sans souliers et sans vertu. Ainsi, point de mauvaise plaisanterie, madame Hogges; vous savez que je ne suis pas d'humeur à rendre service au genre humain.

— Tant pis pour vous, Monsieur! répondit sèchement la femme. Oui, je vous ai toujours connu égoïste sur la terre, et vous ne vous êtes pas corrigé dans le ciel.

— Mais enfin, s'écria Hogges, ce que vous me proposez est inadmissible!

— Inadmissible pour des poltrons, Monsieur!

— Mettez-vous à ma place, Madame.

— Monsieur, je reste où je suis.

— Quitteriez-vous votre position, Madame, pour tenter une chute verticale de la hauteur du mont Blanc?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, essayez, je vous la donne en trois.

— Ah! vous me raillez, Monsieur! est-ce ainsi que vous vous souvenez des préceptes de la galanterie française que vous avez apprise à *Grammar-School* de Birmingham? Où sommes-nous, grand Dieu! et dans quel monde vivons-nous? Un homme, un chevalier anglais ose proposer à une femme d'arpenter le mont Blanc du haut en bas, comme une avalanche! Vous êtes un félon, Monsieur!

— A la bonne heure! dit Hogges avec un effroi déguisé en calme.

— Vous allez donc essayer la chute? dit la femme en montrant l'abîme du bout du doigt.

— Allons, elle y tient ! dit Hogges... Madame, si vous continuez à exercer contre moi cette tentative d'homicide avec précipitation, je vous traduirai devant les tribunaux.

— Traduisez, Monsieur, vous êtes libre.

— Vous savez, Madame, combien je déteste les querelles de ménage.

— Si vous les détestiez véritablement, vous auriez déjà sauté par dessus le bord de cette nacelle, et nous serions tranquilles en ce moment.

— Et je serais mort sur ce désert, là-bas, et sablé !

— Qu'importe, Monsieur, si ce noble dévouement eût fait le bien général du peuple de cet aérostat?

— Mais je fais partie aussi de ce peuple, moi !

— Vous êtes la minorité, Monsieur !

— Je suis le tiers de ce peuple.

— Oh ! de grâce, épargnez-nous ces honteux calculs de statistique, Monsieur ! Le noble Curtius ne perdit pas autant de paroles oiseuses, lorsqu'il se précipita dans un gouffre pour sauver le peuple romain.

— Bah ! c'est une fable, Curtius !

— N'insultez pas les héros, poltron !

— J'aurais voulu le voir, ce Curtius, à ma place !

— A votre place, il n'aurait fait qu'un saut à la première sommation, lui et son cheval.

Le silence régna quelques instants.

Si l'anarchie n'eût pas régné dans la petite colonie aérienne, composée d'un trio sans harmonie sociale, ce malheureux peuple aurait vraiment joui d'un spectacle superbe, car la lumière du jour, s'affaiblissant par degrés rapides, permettait de voir une succession de mirages, perpétués à l'infini. L'œil d'un spectateur calme aurait suivi, dans son exhumation fantastique, une longue rue, faite de deux mille cités colossales, et dont le Nil était le ruisseau, depuis Éléphantine jusqu'à la province des roses, cette gracieuse et odo-

rante Arsinoé que nos barbares géographes modernes appellent platement *Faïoun !* Hérodote a vu cette merveilleuse rue, qui n'était autre que la vieille Égypte; elle est aujourd'hui hachée en morceaux sur les bords de son fleuve, toujours jeune; mais la magique vertu du mirage la recompose, de temps en temps, par des secrets de prisme inconnus aux physiciens; et quand ce prodige s'opère, on croit même assister à la résurrection complète de cet empire, comme si les mille catacombes rendaient aux cités du Nil un monde de momies plus nombreuses que les grains de sable de Suez et d'Ophir. On voit les interminables processions d'Isis et d'Osiris, défilant, par l'avenue des Sphinx, sous les colonnades du temple de Luxor; on suit du regard les flots vivants de la foule, sous les arceaux des cent portes de Thèbes; on admire les sacrifices d'Anubis, dans le sanctuaire d'or et d'azur du temple d'Hermès, et les pléiades d'astronomes descendant au crypte de Tentyris. Mais le plus merveilleux de tous ces pompeux tableaux antiques, ainsi exhumés par la décomposition des rayons solaires, est celui que présente le labyrinthe du lac Mœris. Il est facile même de distinguer, aux limites de l'horizon, les deux pyramides de cent quatre-vingt-quinze mètres de hauteur, surmontées de deux statues de bronze doré, que le véridique Hérodote a vues, comme je vous vois, et qui furent englouties, d'après Strabon, dans les eaux profondes du lac.

Ces merveilles échappèrent à nos trois voyageurs, dont deux étaient des savants.

Hogges ressemblait à un aérolithe, il était pétrifié; il croyait tomber de la lune et s'arrêter à moitié chemin.

— Madame Hogges voit les choses de haut, dit Belzoni avec une dignité calme, et je donne toute mon approbation à ses paroles. La sagesse de son discours a imprimé une nouvelle violence à ma passion : je sens maintenant, plus que jamais, que rien ne pourra

désunir nos deux cœurs : nous venons d'écrire notre pacte d'amour dans le ciel.

— Vraiment! dit Hogges d'une voix de statue amollie, je ne me suis jamais trouvé dans un pareil étonnement et dans un semblable embarras ; je tombe des nues.

— Tombez! tombez! dit madame Hogges; suivez cette bonne inspiration et laissez-nous le champ libre. Nous vous promettons d'aller chaque jour pleurer sur votre tombe, si vous pouvez en trouver une là-bas avec la protection de Méhémet-Ali...

— Quelle perplexité! murmura Hogges.

— Allez donc, dit sa femme avec une voix persuasive, allez, mon cher Hogges; il n'y a que le premier pas qui coûte, vous verrez ensuite comme il est facile de continuer... Vous hésitez encore, époux imprudent! voulez-vous que je vous écrase d'une dernière et victorieuse raison?... eh bien! Hogges, la voici : as-tu oublié dans les airs, père ingrat, que tu as laissé au Caire deux petits enfants à l'auberge de Coulomb?

— Oh non! je ne l'ai pas oublié! dit Hogges très-ému.

— Que vont-ils devenir, ces enfants! s'écria la femme.

— Si je meurs?...

— Non, si tu as la lâcheté de vivre. Oh! malheureux! ces pauvres enfants seront orphelins, et s'engageront comme tambours dans l'armée du vice-roi. Monsieur Belzoni, jurez de les prendre sous votre protection.

— Je le jure! dit Belzoni.

— Eh bien! continua la femme, tu balances encore, après cet exemple de dévouement que M. Belzoni vient de te donner. Ne sais-tu pas qu'il y a dans l'histoire beaucoup de pères qui se sont sacrifiés pour leurs enfants: Brutus, Abraham, Icare, Ugolin! Ajoute un nom

de plus à cette liste paternelle, et songe que du bas de ces profondeurs quarante siècles te contemplent! Allons! mon cher Hogges, un bon mouvement!

— Elle appelle cela un mouvement! murmura le malheureux époux avec mélancolie; un mouvement qui me procure une chute de quatre mille mètres!... Oh! si je pouvais, comme Hugolin, me sacrifier pour mes fils en les mangeant à mon dîner, et leur conserver ainsi les jours de leur père pour les sauver du malheur d'être orphelins!

Disant cela, il prit un de ses pieds avec ses mains et lui fit franchir le bord de la nacelle.

Madame Hogges battit des mains et s'écria : — Enfin il s'est décidé! mes enfants vivront, et nous aussi!

Belzoni arrêta le second pied au moment où il se levait pour suivre l'autre. — C'est bien, dit-il, je suis content de vous, monsieur Hogges; vous ferez moins que cela, puisque vous alliez faire davantage. Je me contente du divorce : signerez-vous?...

— Mais pourquoi, dit la femme, enlever à M. Hogges l'avantage de choisir lui-même son genre de dévouement? On peut divorcer de toutes manières : et si mon époux adoré penche pour une chute de quatre mille mètres de hauteur, cela tranche toute difficulté ultérieure, et assure beaucoup mieux l'avenir de notre colonie africaine et le bonheur de nos enfants.

— C'est juste, dit Belzoni, il ne faut pas disputer des goûts. M. Hogges est libre de choisir.

— J'aime mieux signer, dit Hogges avant réflexion.

— Réfléchissez mieux, dit la femme; vous regretterez peut-être un jour, sur la terre, cette occasion aérienne de faire un autre divorce qui conciliait tous les intérêts domestiques, et vous garantissait la tranquillité sans nuages de l'avenir.

— Non, dit Hogges, toute réflexion faite, je m'expose volontiers à ces regrets.

— Prenez garde, mon époux! prenez garde! lorsque vous serez là-bas, témoin de notre bonheur, vous vous direz: Oh! que ne suis-je encore là-haut, un pied hors la nacelle, et si bien placé pour me sacrifier au bonheur de mes fils!

— Eh bien! je me résigne à faire cette exclamation. J'aime mieux signer...

— Imprudent! murmura madame Hogges; voyons, monsieur Belzoni, vous qui avez du bon sens, que feriez-vous à la place de mon mari?

— Oh! je me précipiterais sur-le-champ.

— Parce que vous m'aimez, vous, monsieur Belzoni; mais lui... lui... cet ingrat, il ne m'a jamais aimée!...

— Enfin, dit Belzoni, il faut se contenter d'un divorce vulgaire : notre bonheur ne doit pas être exigeant...

Un nouvel incident, puisé au fond même de la situation, vint distraire les voyageurs de la question du divorce. Les vivres étaient épuisés; la faim criait et sonnait l'heure du dîner, depuis la veille, dans les entrailles des voyageurs. Hélas! dit le poète, la faim est une *mauvaise conseillère, mal esuada fames!* Belzoni, qui mangeait comme un funambule, se plaignit tout à coup de son état et murmura des menaces sourdes qui rappelaient le radeau du naufrage de *la Méduse*. — Monsieur, dit-il, à Hogges, la question du divorce devient secondaire; il faut dîner avant tout. Notre séjour ici peut se prolonger, et il n'y a pas d'auberge dans le voisinage, ni de marché. Je suis le plus fort, vous êtes donc le plus faible, et si cela dure un jour de plus, je suis obligé de devenir anthropophage dans l'intérêt de ma conservation. Il faut aussi que madame vive, et la loi vous ordonne de la nourrir. Demain, si nous ne sommes pas délivrés par un miracle, je suis obligé de sacrifier un voyageur, pour

donner à manger aux deux autres. Vous voyez, monsieur Hogges, que le divorce est inévitable dans les deux cas.

M. Hogges courba la tête comme un prisonnier sauvage dans l'île de Robinson.

Un lion passait en ce moment sur la terre, et son rugissement suspendit cet entretien. Le télescope fut braqué sur le dernier débris du dromadaire.

Tarde venientibus ossa! telle fut la réflexion que parut faire ce roi des animaux devant le dernier fragment du squelette. Il y avait pourtant encore un morceau assez délicat : c'était la ceinture de cuir de bœuf à laquelle était attaché le crochet de fer. La Fontaine a dit : « *Les loups mangent gloutonnement;* » qu'aurait-il dit des lions? Celui-ci, alléché par l'odeur, se précipita sur la ceinture de cuir de bœuf et l'avala gloutonnement. Une vive secousse ébranla l'aérostat. L'animal avait englouti dans sa poitrine le crochet de fer, et ses bonds furieux attestaient des douleurs au dessus des forces léonines. Le ballon, depuis si longtemps stationnaire, s'agitait convulsivement, mais sans direction fixe. Il flottait au hasard, selon le caprice de son conducteur étranglé.

— Signez ce papier, dit Belzoni à Hogges, et je vous sauve...

— Signe donc! dit l'épouse; c'est un cas forcé.

Hogges poussa un soupir et signa.

Belzoni prit la corde et la secoua fortement, comme un pêcheur qui sent que le poisson a mordu sur l'appât. Le lion poussait des rugissements d'agonie et se débattait avec les derniers efforts de sa vigueur. Un râle suprême retentit dans la solitude, et le monstre retomba de tout son poids de cadavre sur le sable, en communiquant au ballon un mouvement de descente très-vif.

— Et maintenant, dit Belzoni, aidez-moi tous deux:

nos six mains à la corde, et de l'ensemble surtout!

L'espoir de salut doubla les forces des voyageurs. Belzoni, vigoureux comme un funambule, et habitué aux manœuvres de chanvre roulé, tenait la place de deux chevaux remorqueurs. Le lion s'élevait majestueusement à chaque effort des six mains unies, et quand il fut arrivé à fleur de nacelle, Belzoni lui coupa les quatre pattes et quelques filets succulents; puis, abandonnant le reste aux vautours, il dit à M. Hogges :

— Le vent souffle vers Éléphantine; nous allons dîner avec notre pêche, et nous coucherons ce soir sous les huttes d'Assouan.

Le ballon, qui n'était plus captif, fendit l'air avec la rapidité d'une flèche, pendant que les trois convives s'occupaient en famille des apprêts de leur festin. Belzoni, qui était le plus vigoureux, abusa encore de sa force et se fit la part du lion; mais il eut la galanterie de servir à madame Hogges les morceaux les plus délicats.

Comme Belzoni l'avait prévu, l'aérostat descendit dans l'oasis de Syène ou Assouan, un peu avant le coucher du soleil. Ils étaient en pays habité.

— Monsieur Hogges, dit Belzoni en lui tendant la main, je déchire le papier signé là-haut, et je vous rends votre femme!

Madame Hogges fit un léger mouvement de dépit.

— C'était une plaisanterie, excusez-moi, poursuivit Belzoni; je m'ennuyais là-haut, et j'ai voulu inventer quelque jeu pour tuer le temps. Après l'écarté, nous avons joué au divorce. Reprenez votre femme, comme fiche de consolation.

Le lendemain, ils s'embarquèrent sur le Nil, et dormirent jusqu'aux pyramides de Giseh.

FIN

TABLE

I. — Une Lettre de province..... 1
II. — La Vie de château..... 16
III. — Une Lettre de Londres..... 29
IV. — Une Nuit..... 40
V. — Les Distractions salutaires..... 51
VI. — A Drury-Lane..... 64
VII. — La Tamise n'existe pas..... 76
VIII. — Star and Garter..... 87
IX. — En Province..... 99
X. — Le Rendez-vous..... 110
XI. — L'Orgie..... 121
XII. — Une Vision au Colysée..... 133
XIII. — La Réalité de la vision..... 144
XIV. — Une Nuit d'auberge..... 155
XV. — La Fiancée du prologue..... 164
XVI. — Le Secret du caveau..... 173
Épilogue de l'éditeur..... 186
Scènes de la vie parisienne..... 199
Un Voyage aérien..... 211

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

SAINT-RAPHAËL

S'il fallait citer tous les éminents praticiens qui ont préconisé l'usage du vin tannique de Saint-Raphaël, nous aurions à nommer toutes les illustrations médicales de France. L'autorité naturelle en ces matières, c'est évidemment celle du professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris. Voici en quels termes s'exprime ce savant académicien :

« Depuis plus de trente ans, le vin tannique de Bagnols-» Saint-Raphaël est prescrit exclusivement comme tonique » et reconstituant aux malades, aux convalescents admis » dans les hospices de la ville de Paris.

» Il est employé dans les formes les plus variées de l'anémie, la chlorose, les anémies de la goutte chronique, de » l'alimentation mal réglée, de la grossesse, de la vieillesse, » des fièvres hectiques qui minent sourdement l'économie, etc., etc.; il est surtout efficace pour relever les » forces abattues par la maladie et par les digestions laborieuses et difficiles. A ces points de vue, aucun cordial » ne doit être placé au-dessus de ce vin tannique et corroborant.

» Tous les médecins des hôpitaux, parmi lesquels je » citerai mes maîtres et mes amis, Chomel, Rostan, Requin, » Grisolle, Trousseau, etc, prescrivaient journellement » ce vin, et en obtenaient les meilleurs résultats. » (*Bouchardat, professeur à la Faculté de médecine; formulaire magistral*, 19e *Édition*, *page* 179.)

T. S. V. P.

L'usage du vin de Saint-Raphaël détermine l'équilibre des fonctions, et, par cela même, peut prolonger l'existence au-delà des limites ordinaires.

C'est que la nature a des moyens de préparation et des secrets auxquels ne saurait atteindre la chimie et qui fournissent à l'art de guérir, des agents bien plus efficaces que ceux de l'alambic et du creuset. Or, entre les vins de quinquina sortant du laboratoire, et le vin tannique de Saint-Raphaël qu'on peut appeler un vin de quinquina naturel, il existera la même différence qu'entre un vin fabriqué et un vin naturel.

Le vin de Saint-Raphaël l'emporte sur le vin de quinquina par sa saveur agréable. Pour les malades et les gourmets, il n'est pas de vin de dessert qui puisse lui être préféré.

C'est en terminant chaque repas qu'on prend un demi-verre à Bordeaux de ce vin corroborant. Dans les pays froids ou brumeux, cette même dose, prise le matin à jeun, préviendra les nombreuses indispositions qui sont le cortége ordinaire de l'hiver.

Le Vin de Saint-Raphaël est un Vin fortifiant, digestif. C'est un tonique reconstituant d'un goût excellent. Plus efficace pour les personnes affaiblies, que les ferrugineux, les quinas. Il est prescrit dans les fatigues d'estomac, la chlorose, l'anémie, les convalescences. etc., etc.

Renseignements : Détail : toutes les pharmacies, 3 fr. la bouteille.

Gros : Expédition franco en gare destinataire, par caisse de 7 bouteilles, 20 fr.; 12 bouteilles, 35 fr.; 25 bouteilles, 70 fr.

Il suffit d'adresser un mandat sur la poste ou des billets de banque A LA COMPAGNIE DU VIN DE SAINT-RAPHAËL A VALENCE (DRÔME).

EAUX MINÉRALES DE VALS

Les **Eaux de Vals** doivent à leur basse température et à leur richesse en acide carbonique, de posséder une stabilité qui leur permet de subir les transports les plus longs, sans éprouver la moindre altération. L'expérience de chaque jour, et mille fois répétée, démontre que ces Eaux sont aussi efficaces à cent lieues de distance qu'à leur point d'émergence.

SAINT-JEAN

Cette source est fort agréable au goût. Sa faible minéralisation et les proportions heureuses qui la distinguent en font une Eau qui rend des services réels dans les affections des voies digestives (pesanteur d'estomac, inappétence, gastralgie, dyspepsie, vomiturition), dans les flatuosités abdominales, les métrites chroniques, etc. C'est la moins excitante de toutes les sources de Vals, et celle qui convient le mieux aux personnes délicates, nerveuses ou prédisposées aux congestions et aux hémorrhagies.

PRÉCIEUSE

Cette Eau, d'une minéralisation plus forte que la précédente, est la plus gazeuse des sources de Vals. Son usage est d'un effet puissant dans les dyspepsies, gastralgies, maladies de l'appareil biliaire (engorgement du foie et de la rate, obstructions viscérales, calculs épatiques, jaunisse, etc.)

DÉSIRÉE

La source *Désirée* est la plus riche en magnésie; elle est souveraine contre les maladies des reins, et les dyspepsies acides. Elle détruit les dispositions à la constipation, et possède de véritables propriétés dans les affections biliaires, les coliques néphrétiques, diabète, sciatique, albuminurie.

T. S. V. P.

RIGOLETTE

La notable proportion de fer que contient cette Eau la fait considérer, par le corps médical, comme la source alcaline gazeuse la plus utile dans l'appauvrissement alcalin et ferrugineux du sang et des humeurs (chloro-anémie ou pâles couleurs, hystérie, lymphatisme, marasme, fièvres consomptives, etc.), débilité, épuisement des forces.

LA MAGDELEINE

C'est la plus minéralisée des sources sodiques connues en France. L'usage de cette eau est particulièrement favorable dans les maladies du tube intestinal : gastralgie, gastrite chronique, et dans les affections du système nerveux : diabète, albuminurie.

Cette eau, fortifiante et sédative, est éminemment bienfaisante dans les affections de la goutte et du rhumatisme.

DOMINIQUE

Cette source n'a aucune analogie avec les précédentes. Sa composition est unique en Europe. Elle est arsénicale, ferrugineuse et sulfurique. On l'emploie avec succès pour combattre les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, la dyspnée, l'asthme, le catarrhe pulmonaire, et surtout dans la chlorose, l'anémie, l'épuisement des forces, la débilité.

Les Eaux des six sources de Vals se transportent sans subir la plus légère altération; or, quand une eau minérale peut être conservée longtemps sans altération, et malgré les transports les plus lointains, on est en droit, à quelle distance des sources qu'on la prenne, d'en attendre d'aussi bons effets qu'à la station thermale même.

Le chiffre d'expédition dans l'intérieur de la France dépasse deux millions de bouteilles.

Les Eaux de ces sources sont *très-agréables à boire pures et surtout à table avec le vin.* La dose ordinaire est d'une bouteille par jour.

Les emballages sont de 24 et 50 bouteilles, au prix de 15 et 30 francs, à Vals.

Pour les demandes d'expéditions, il suffit de s'adresser à la Société Générale des Eaux, a Vals (*Ardèche*). Très-important de mettre correctement l'adresse.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

ORGUES D'ALEXANDRE

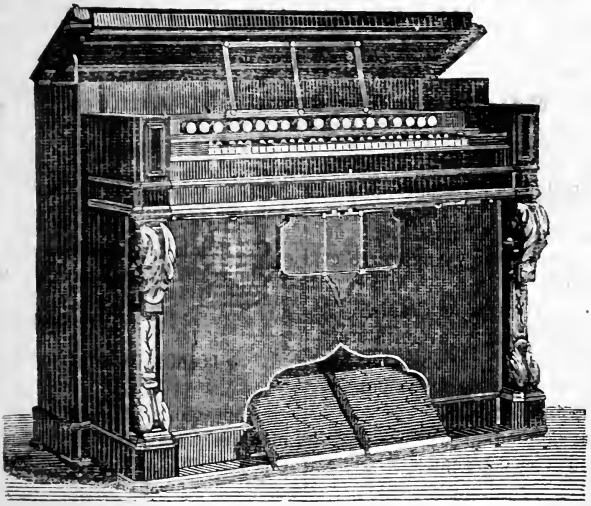
PÈRE ET FILS

Capital : **1,500,000** Francs

106, RUE RICHELIEU, 106

ORGUES POUR SALONS, ÉGLISES, CHAPELLES, ETC.

Depuis 75 fr. jusqu'à 4.000 fr.



ORGUES DE LUXE

ORGUES A PERCUSSION POUR SALONS | ORGUES TRANSPOSITEURS POUR CHAPELLES

Nouveau modèle de Chœur, 4 octaves, **75 francs**

106, RUE RICHELIEU, PARIS

— ENVOI FRANCO DE CATALOGUES —

PARIS

Indications gratuites d'Appartements Meublés et non Meublés

A LOUER

JOHN ARTHUR & C^IE

Agents des Ambassades d'Angleterre et d'Amérique

BANQUE ET CHANGE

10, Rue Castiglione, 10

PARIS

Maison fondée depuis 50 Années

BANQUE ET CHANGE

Escompte et Encaissement de toutes valeurs pour l'Angleterre et le Continent.

Remise de Lettres de Crédit.

Comptes-Courants avec intérêts sur dépôts.

Vente et Achat de fonds publics et valeurs industrielles.

Change de monnaies.

Achat d'or et d'argent.

VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS

Bureaux spéciaux pour la Vente et l'Achat de propriétés dans Paris et toute la France.

COMMISSION ET TRANSIT

Toutes espèces de marchandises, Meubles, Objets d'art, Bronzes, etc., achetés au prix du gros, avec économie à l'acheteur de 20 à 30 p. 0/0.

Réception et expédition de Marchandises pour tous pays. — Magasinage.

AGENCE DE LOCATIONS

Appartements meublés et non meublés, Maisons de campagne, Chasses, etc., à louer.

VINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Grand assortiment de premiers crûs de Bordeaux, de Xérès, Madère, Porto et Vins de Sicile.

Bières Anglaises.

Liqueurs.

Vins du Rhin, etc.

24e ANNÉE

L'INDUSTRIE

Journal des Chemins de Fer

DU CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

ET DE TOUS LES GRANDS INTÉRÊTS DU PAYS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

(16 pages in-4°)

Études de toutes les grandes questions financières à l'ordre du jour, — Revue politique et financière de la semaine; — Appréciations des valeurs; — Marché en Banque; — Correspondances financières des divers marchés d'Europe; — Bilans de la Banque de France et des Sociétés de crédit; — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires; — Rapports officiels des Compagnies; — Avis et Annonces des Compagnies; — Tableaux des cours; — Recettes des chemins de fer; — Listes officielles des tirages.

Charles ROPIQUET, Rédacteur en Chef

Vente et achat de toutes valeurs, au comptant et à terme, sans commission autre que le courtage de l'agent de change. Reports. Payement de coupons. Renseignements aux abonnés, soit verbalement, soit par correspondance.

ABONNEMENTS :

Paris.	Un an.	**10** fr.	Six mois.	**6** fr.
Départements. .	—	**12** »	—	**7** »
Étranger.	—	**16** »	—	**9** »

Envoyer mandat-poste, coupons échus ou effet à vue sur Paris à l'ordre du Rédacteur en Chef.

Bureaux : 62, rue Neuve-des-Petits-Champs, à Paris

PARIS

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION INTERNATIONALE

Palais de l'Industrie

1875

MÉDAILLE D'OR

ÉLIXIR ET POUDRE
DENTIFRICES
DU Dr JOHN EVANS

Entrepôt général ; rue d'Enghien, 11, à Paris

La multiplicité des eaux et des poudres que la Parfumerie fabrique aujourd'hui rend très difficile la bonne appréciation des produits dentaires. Cependant rien n'est plus important ni plus délicat que l'emploi de ces deux préparations qui, selon qu'elles ont été l'objet de soins préalables, peuvent donner aux gencives la fermeté, aux dents l'éclat, à la bouche la fraîcheur, ou tout au contraire compromettre la solidité et l'émail des dents.

L'éloge n'est plus à faire de la **Poudre** *et de l'***Élixir** *du* Docteur JOHN EVANS *pour les personnes qui en ont fait usage.*

*L'***Élixir** *parfume l'haleine, fortifie les gencives et leur rend aussi leur teinte naturelle rosée.*

Point très-important : — *Les affections les plus délicates de la bouche résultant de l'emploi de médicaments violents, sont neutralisées par l'usage quotidien de cet* **Elixir**.

La **Poudre** *a pour mission spéciale de prévenir le mal, ce qui vaut mieux que d'avoir à le guérir.*

*Toute carie des dents a deux causes : l'acidité et l'impureté. Elles sont annihilées par l'emploi journalier de l'***Élixir** *et de la* **Poudre**, *qui sont à la fois* anti-acide, *purifiants et tonifiants.*

Ces produits ressortent plus de la science médicale que de la parfumerie, quoique d'un parfum très-agreable. D'ailleurs les deux groupes de l'Exposition Parisienne (1875), *Hygiène et Parfumerie, leur ont decerné la* MÉDAILLE D'OR.

Prix : - Élixir 5 fr. - Poudre 5 fr. - 50 fr la douz^ne.

Envoi d'essai, **FRANCO**, contre mandat poste.

SOCIÉTÉ POUR L'EXPLOITATION
DES

PRODUITS A L'EAU DE MER

PURIFIÉE ET CONSERVÉE

Par les procédés du Dr LISLE

BREVETÉS S. G. D. G.

SIÉGE SOCIAL

37, rue Vivienne, 37

DEUX MÉDAILLES D'ARGENT
A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1875

PRODUITS ALIMENTAIRES

PAINS DE TOUTES FORMES — GALETTES SALÉES — CROISSANTS — BISCUITS AU MAÏS
ANISETTE — CRÈME DE MENTHE — CURAÇAO
PASTILLES A L'EAU DE MER

PRODUITS PHARMACEUTIQUES

SIROP THALASSIQUE — ÉLIXIR THALASSIQUE

Tous les produits indiqués ci-dessus ont une saveur excellente

DÉPOT GÉNÉRAL DES PRODUITS PHARMACEUTIQUES

PHARMACIE A. CABANÈS

23, RUE TAITBOUT, 23

ET DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES

Le **Pain à l'eau de mer** réunit toutes les propriétés d'un excellent aliment. Il est plus savoureux que le pain ordinaire; il réveille l'appétit, facilite la digestion et active fortement toutes les fonctions de nutrition.

A tous ces titres il doit remplacer, un jour, le pain ordinaire dans l'alimentation de tout le monde.

Mais il est de plus un préservatif contre l'invasion de beaucoup de maladies, chez les enfants surtout, dont il transforme et fortifie la constitution; car il est l'agent le plus sûr de la reconstitution du sang lorsque ce liquide est appauvri.

Enfin il est encore l'un des adjuvants les plus utiles dans le traitement de ces même maladies lorsqu'on a le malheur d'en être atteint, et, *dans beaucoup de cas que les médecins seuls doivent apprécier*, il pourra remplacer avantageusement tout autre traitement.

Ce qui précède est également vrai de tous les autres produits alimentaires qui peuvent être remplacés les uns par les autres, selon le goût de chacun.

N. B. — Pour plus amples renseignements lire le volume publié par le docteur Lisle, sous le titre: **Du pain à l'eau de mer et de son utilité hygiénique.** — Paris, 1876; prix : **3** francs. chez M. Michel LÉVY Frères, rue Auber, 3, et M. G. MASSON, place de l'Ecole-de-Médecine, 17, et enfin chez l'auteur, rue Vivienne, 37.

FABRIQUE GÉNÉRALE FRANÇAISE
DE
MACHINES ET INSTRUMENTS D'AGRICULTURE
PELTIER Jne

10, Rue Fontaine-au-Roi, 10, Paris

Exposition et Concours

4 Prix d'honneur et **560** Médailles

CHARRUES, HERSES, ROULEAUX
EXTIRPATEURS
SCARIFICATEURS, SEMOIRS
HOUES, FAUCHEUSES
MOISSONNEUSES, FANEUSES
RATEAUX, ETC.

—

JARDINAGE
CULTURE DE LA VIGNE

BATTEUSES, TRIEURS
MANÈGES et MACHINES à VAPEUR
HACHE-PAILLE, CONCASSEURS
COUPE-RACINES, LAVEURS
ÉGRENOIRS A MAIS, RAPES
MOULINS A FARINES

—

AUGES ET RATELIERS
SCIES CIRCULAIRES ET A RUBAN

POMPES de toutes sortes et pour tous usages
Installation de FERMES et d'USINES. — Machines sur plans

ÉTABLISSEMENT DE
DISTILLERIES & FECULERIES
Outils spéciaux pour CULTURE ÉTRANGÈRE : Cafés, Riz, Cannes à sucre, etc.

Médaille de Mérite à l'Exposition de Vienne 1873

EAU ET POUDRES DENTIFRICES

DU

Docteur PIERRE

De la Faculté de Médecine de Paris

Paris — 8, place de l'Opéra, 8 — Paris

MARQUE DE FABRIQUE

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE

MARQUE DE FABRIQUE

DÉPOTS

A Londres — Bruxelles — Hambourg — Saint-Pétersbourg
Moscou — Bucharest

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Le plus grand des Journaux illustrés

ON S'ABONNE

CHEZ CALMANN LÉVY, ÉDITEUR, RUE AUBER, 3 | A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an (avec prime gratuite, pris au bureau). 22 fr.	Six mois. . . . 11 fr. 50
	Trois mois. . . 6 fr. »

LE NUMÉRO : 40 CENTIMES

Un numero du journal, contenant le détail des nouvelles **primes** *offertes* **gratuitement** *aux abonnés, sera envoyé* **franco** *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie*

VIN DE BAUDON

ANTIMONIO-PHOSPHATÉ

Pharmacie rue des Francs-Bourgeois, 11, Paris.

tonique, reconstituant, supérieur à l'huile de foie de morue; combat la faiblesse de constitution, le lymphatisme, les glandes chez les enfants; les catarrhes, les bronchites, les maladies de poitrine chez les adultes.

Utile pendant la grossesse et l'allaitement

Eau minérale naturelle D'AULUS (ARIÉGE)

Souveraine pour la goutte, la gravelle et les maux de reins

MÉDAILLE D'OR UNIQUE, PARIS 1875.

Dépurative. — Seule de toutes les eaux minérales naturelles, elle possède, à un haut degré, une vertu dépurative des plus remarquables. Elle agit sur le sang, qu'elle purifie et régenere; elle détruit les rougeurs, les boutons, les furoncles, les dartres, les éruptions invétérées, qui sont la conséquence d'une viciation du sang, tenant à des causes constitutionnelles ou autres.

S'adresser : A Aulus (Ariége), à l'Administration générale des Eaux; **A Paris** Au Dépôt central, 18, rue Saint-Martin; A l'Agence des Eaux d'Aulus, 6, boulevard Magenta.

VÉRITABLES

PILULES DE BLANCARD

A L'IODURE DE FER INALTÉRABLE

On trouve dans le commerce de fausses **Pilules de Blancard** qui, d'après l'analyse faite par un Chimiste distingué, M. PERSONNE, sont bien loin de contenir la dose réglementaire de leur principe actif : l'Iodure de fer.

Comme preuve d'authenticité des **véritables Pilules de Blancard**, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris et par la haute Commission médicale chargée de rédiger notre nouveau Formulaire officiel, le Codex, exiger notre signature ci-dessous, apposée au bas d'une étiquette verte :

PHARMACIEN,
rue Bonaparte, 40
A PARIS

N. B. — Ces Pilules s'emploient surtout contre **la faiblesse de constitution**, pour rendre au sang sa richesse, son abondance naturelles, et pour en régulariser le cours périodique, etc., etc.

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

PRODUITS SPÉCIAUX

DE LA

MAISON FUMOUZE-ALBESPEYRES

FOURNISSEUR DES HOPITAUX MILITAIRES

PARIS, 78 & 80, faubourg Saint-Denis, PARIS

PAPIER ÉPISPASTIQUE D'ALBESPEYRES — *admis dans les hôpitaux militaires sur l'avis du Conseil de santé* — recommandé depuis 60 ans par les sommités médicales.

PAPIER ET CIGARES ANTI-ASTHMATIQUES DE Bin BARRAL. Ces préparations sont journellement employées dans le traitement de l'ASTHME, de la BRONCHITE et du CATARRHE pulmonaire. — Elles guérissent l'OPPRESSION qui constitue l'un des symptômes dominants des maladies de poitrine.

Envoi FRANCO contre 3 fr. en timbres-poste.

CATAPLASMES-COMPRESSES JOUANIQUE. *Simples, à l'amidon, au quinquina, à l'arnica.* Préparés avec une substance INALTÉRABLE jouissant de toutes les propriétés de la farine de graine de lin sans en présenter les inconvénients. Ils s'appliquent très-facilement et leur légèreté permet de les employer dans tous les cas où le poids du cataplasme est difficilement supporté par les malades.

Envoi FRANCO contre 2 fr. en timbres-poste.

DUPONT

PARIS, RUE SERPENTE, 18, PRÈS DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

Diplôme d'Honneur à l'Exposition internationale de 1875

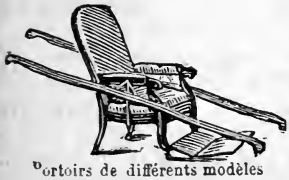
LITS ET FAUTEUILS MÉCANIQUES

POUR MALADES ET BLESSÉS

Appareil s'adaptant à tous les lits.

Automoteur avec porte-pieds à 2 articulations.

A manivelles.



Portoirs de différents modèles

VENTE

ET

LOCATION

TRANSPORT

DE

MALADES

Roues à main courante.

DÉPOT, VENTE, EXPÉDITION

77, rue Saint-Lazare, 77

Dégustation : 25 centimes le verre. — Flacon : 3 fr. 25 (le verre est repris pour 25 centimes).

Renseignements gratuits pour l'entretien de la beauté, au dépôt.
Dragées d'anti-nicotine du Dr Licke.

Dégustation à 25 centimes.

QUALITÉ SANS RIVALE

Cette liqueur est précieuse à tous les âges. — L'enfance y trouvera le développement de son intelligence et la régularisation de la croissance. — La jeunesse, la conservation de la beauté, de la grâce et de la souplesse, ces dons précieux de la nature, si fugitifs jusqu'ici; l'âge mûr, un préservatif certain contre *dispepsie, rhumatismes, goutte, gravelle, diabète, attaques d'apoplexie, etc.*, maladies perfides, toujours cachées sous l'oreiller de l'homme en apparence le mieux portant; enfin la vieillesse, presque toujours anticipée, une régénération précieuse.

Quant à ceux qui souffriraient déjà de ces cruelles maladies, nous les engageons à s'adresser au Docteur **BARDENET**, rue de Rivoli, 106.

Sa nouvelle médication lui donne journellement les plus heureux résultats.

L'exécution de ses ordonnances est confiée à **M. SALMON**, pharmacien, rue Saint-Lazare, 70.

Ont été décernés aux Expositions de 1872-73-74, à

CRESPIN Aîné

DE VIDOUVILLE (MANCHE)

DEMEURANT A PARIS, 11, 13 ET 15, BOULEVARD ORNANO

1° POUR SON GENRE DE

VENTE A CRÉDIT

RECONNU CRÉATION UTILE

2° Pour la bonne qualité de ses marchandises et la modicité des prix de tout ce qui concerne **Ménage, Toilette, Machines à coudre** de tous systèmes, **Horlogerie, Bijouterie, Bronze, Nouveautés, Confections, Chapellerie, Chaussures, etc., etc.**

On a **300** *Magasins à choisir, on achète avec des Bons sans se faire connaître.*

Premier Établissement de son genre, fondé en 1856

SUCCURSALE A VERSAILLES, 20, RUE DE LA PAROISSE

Pour traiter, venir ou envoyer une lettre affranchie, boulevard Ornano, 11, 13 et 15. — Un employé passera le jour indiqué. — Envoi de la brochure explicative. — En province, on ne traite qu'au comptant, sauf la MACHINE A COUDRE, que l'on y expédie à moitié payement.

La Machine à coudre **la Fidèle** est construite par les soins de la Maison Crespin aîné, qui, seule, en a la propriété. Cette Machine se recommande par sa supériorité et son bon marché. Le pied de biche monte et descend à volonté, ce qui permet de faire avec cette Machine les travaux les plus fins et les plus gros.

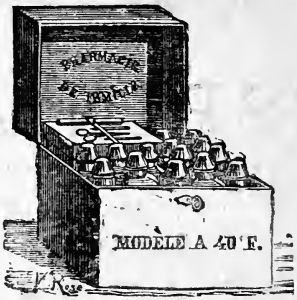
Toutes les Machines sont vérifiées et réglées par un 1er maître mécanicien de marine de 1re classe.

PHARMACIES DE FAMILLE

POUR LA VILLE ET POUR LA CAMPAGNE

A l'usage des Châteaux, Villas, Usines, Chantiers, Mairies, Presbytères, Pensions, Officiers de terre et de mer, etc.

MÉDAILLES
DE BRONZE
D'ARGENT
DE VERMEIL



MÉDAILLES
DE BRONZE
D'ARGENT
DE VERMEIL

MODÈLE DE 40 FRANCS

DIMENSIONS : Longueur, 0m,22 ; — Largeur, 0m,19 ; — Hauteur, 0m,15.

COMPOSITION :

Teinture d'arnica.
Eau de mélisse des Carmes.
Ether rectifié.
Extrait de Saturne.
Ammoniaque.
Alcool camphré.
Eau sédative.
Acide phénique.
Baume du Commandeur.
Glycerine.
Vinaigre anglais.
Alun en poudre.
Camphre en poudre.
Magnesie calcinee.
Laudanum de Sydenham.
Chloroforme dentaire.
Cartouche-pansement.
Pilules écossaises.
Pilules de sulfate de quinine.
Grumeaux d'aloes.
Pastilles de calomel.
Calomel.
Ipécacuanha.
Rhubarbe en poudre.
S. N. de bismuth.
Sparadrap.
Bandes en toile.
Taffetas d'Angleterre.
Baudruche gommée.
Pierre infernale.
Ciseaux.
Lancette.
Pince a pansements.
Fil, aiguilles, épingles.

Trois autres modèles à 25, 60 et 80 francs

NOTA. — La capacité des flacons est de 30, 45 et 60 grammes.

PRIX NETS. — ENVOIS FRANCO

Un Petit Manuel de Médecine domestique est joint à chaque envoi et adressé GRATUITEMENT *et* FRANCO *aux personnes qui en font la demande,*

AMBULANCE-GUETTROT

MODÈLE SPÉCIAL (100 FRANCS)

POUR L'INDUSTRIE ET LES GRANDES EXPLOITATIONS

PHARMACIE NORMALE

PARIS — rue Drouot, 15 — PARIS

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3

ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, BOULEVARD DES ITALIENS

ÉDITION DÉFINITIVE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

Avec un beau portrait sur acier par GUSTAVE LÉVY

ENVIRON 25 VOLUMES IN-8 CAVALIER

EN VENTE

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. 4 vol.	30 »	THÉATRE COMPLET. 1 volume . . .	7 50
SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE. 3 volumes	22 50	CONTES DROLATIQUES. 1 volume .	7 50
SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.— 4 volumes.	30 »	CONTES ET NOUVELLES. — ESSAIS ANALYTIQUES. 1 volume	7 50
SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE. 1 v.	7 50	PHYS. ET ESQUISSES PARISIENNES. 1 volume	7 50
SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE. — 1 volume	7 50	PORTRAITS ET CRITIQUE LITTÉRAIRE.—POLÉMIQUE JUDICIAIRE. 1 volume.	7 50
SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE. 1 volume	7 50	ÉTUDES HISTORIQUES ET POLITIQUES. 1 volume.	7 50
ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. 3 vol. .	22 50		

Il a été tiré, pour les bibliothèques et les amateurs, 200 exemplaires *numérotés* sur beau papier de Hollande, portant dans son filigrane la marque distinctive de l'édition.

Prix de chaque volume sur papier de Hollande : 20 fr.

Avec le dernier volume, les souscripteurs recevront le portrait de Balzac et le fac-simile de son écriture, tiré sur papier de Chine avant la lettre.

ŒUVRES

DE

J. MICHELET

GUERRES DE RELIGION. 3e édition. 1 volume in-8°	6 »	HIST. DU XIXe SIÈCLE. — ORIGINE DES BONAPARTE. 1 volume in-8°.	6 »
HENRI IV ET RICHELIEU. 2e édition. 1 volume in-8°	6 »	PRÉCIS DE L'HIST. MODERNE. 1 volume in-8°.	5 »
RICHELIEU ET LA FRONDE. 2e édition. 1 volume in 8°.	6 »	L'AMOUR. 8e édit. 1 vol. gr. in-18.	3 50
LOUIS XIV ET LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES. 3e édition. 1 volume in-8°	6 »	BIBLE DE L'HUMANITÉ. 2e édit. 1 volume gr. in-18	3 50
LOUIS XV (1724-1757). 1 volume in-8°.	6 »	LA FEMME. 3e édition. 1 volume gr. in-18.	3 50
		LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION. 1 volume gr. in-18	3 50

CLIN & Cie

PARIS — 14, rue Racine — PARIS

PRODUITS RECOMMANDÉS

DRAGÉES

Du Docteur Rabuteau

Lauréat de l'Institut de France

Les expérimentations faites dans les Hôpitaux de Paris ont démontré que les **Dragées de Rabuteau** sont supérieures aux autres ferrugineux, dans l'*Appauvrissement* du sang, la *Chlorose*, l'*Anémie*, la *Débilité*, la *Convalescence*, l'*Épuisement*, pour fortifier les tempéraments faibles, et chaque fois qu'il est nécessaire d'augmenter *le nombre de Globules rouges du sang.*

Les **Dragées Rabuteau** ne donnent pas de constipation, et sont supportées par les personnes les plus délicates. La dose est de 2 Dragées, matin et soir, au moment des repas.

Prix : **3** *fr. le Flacon.* (Envoi franco contre timbres-poste.)

Elixir Rabuteau pour les personnes qui ne peuvent avaler les Dragées.
Sirop Rabuteau destiné spécialement aux enfants.

CAPSULES & DRAGÉES

Au Bromure de Camphre

Du Docteur Clin

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE PARIS. — PRIX MONTHYON.

Les **Capsules** et les **Dragées** du Dr **Clin** sont employées avec le plus grand succès dans les affections nerveuses en général, et surtout dans les maladies suivantes : **Asthme, Affections du cœur et des Voies respiratoires, Toux nerveuse, Spasmes, Coqueluche, Insomnie, Épilepsie, Palpitations nerveuses, Danse de Saint-Guy, Paralysie agitante, Tic nerveux, Névroses en général, Troubles nerveux causés par des études excessives, Maladies Cérébrales ou Mentales, Delirium Tremens, Convulsions, Vertiges, Étourdissements, Hallucinations,** et dans les **Excitations de toute nature.**

En résumé, les **Capsules** et les **Dragées** du Dr **Clin** sont recommandées toutes les fois que l'on veut exercer une action sédative et calmante sur tout le système nerveux.

Prix du Flacon de **Capsules** *du* Dr Clin : **5** *francs.*
— — **Dragées** *du* Dr Clin : **5** —

NÉVRALGIES. Les **Pilules** du Dr **Moussette** calment et guérissent les névralgies les plus rebelles, même celles ayant résisté aux autres traitements.

Prix **3** *francs.* (Envoi franco contre timbres-poste.)

MAL DE DENTS. Les **Gouttes Japonaises** de **Mathey-Caylus** calment à l'instant le **Mal de Dents** le plus violent, et en empêchent le retour en détruisant la carie.

Prix **2** *fr.* **50** *c.* (Envoi franco contre timbres-poste.)

DÉTAIL : 10, CARREFOUR DE L'ODÉON ET LES PHARMACIES.

MACHINES A COUDRE

VÉRITABLES "SINGER"

De New-York

LES SEULES NE SE DÉRANGEANT JAMAIS

RECONNUES LES MEILLEURES POUR FAMILLES & ATELIERS

AGRANDISSEMENT DES USINES

PRODUISANT ACTUELLEMENT 30 000 MACHINES PAR MOIS

RÉDUCTION DE PRIX

Remise au comptant 10 p. 100

PRIX 175 FR.

Apprentissage gratuit à domicile

(AVEC GUIDES ET ACCESSOIRES)

Payable 3 francs par semaine

SANS AUGMENTATION DE PRIX

Exiger le nom "SINGER" dans la marque de fabrique

Toute machine ne portant pas la marque ci-contre est contrefaçon

Seule maison à PARIS, 94, Boulevard Sébastopol.

MAISONS SUCCURSALES :

LYON. 58, rue de l'Hôtel-de-Ville. — MARSEILLE, 39, rue Paradis. — LILLE, 9, rue Nationale. — BORDEAUX, 99, rue Sainte-Catherine. — ROUEN, 23, rue de la Grosse-Horloge. — BESANÇON, 73, Grande-Rue. — LIMOGES, 9, rue Saint-Martial

Dépôts dans toutes les villes de France.

Prospectus et Renseignements envoyés franco *sur demande.*

COLLECTION MICHEL LÉVY, 1 fr. 25 c. le volume (Extrait du Catalogue)

A. Achard Brunes et Blondes, Chasse Royale, Dern. Marquises, les Femmes honn., Parisienn. et Provinc., Petits-fils de Lovelace, Rêveurs de Paris Robe de Nessus. **D'Arnim** Contes bizarres. **A. Adam** Souv. d'un musicien, Dernier Souv. d'un musicien. **Ainsworth** Gentilh. des grandes routes. ******* Mad. In duch. d'Orléans. Hélène de Mecklembourg-Schwerin. **Ascolant** Hist. fantast. de Pierrot **Augier** Poésies complètes. **Le duc d'Aumale** Institut. mi itaires de la France, Zouaves et Chass. à pied. **Autran** Milianah. **Balzac** Théâtre complet. **Barot** Hist. des idées au XIX^e^ siècle. **Mme de Bassanville** Secret d'une jeu. fille. **Mme de Bawr** Nouvelles. Raoul ou l'Enéide, Robertine. Soirées des jeunes personnes. **Beaumarchais** Théâtre. **G. de Beaumont** L'Irlande sociale, polit. et relig. **Roger de Beauvoir** Aventurières et Courtisanes, Cabaret des morts, Chev. de Charny, Chev. de Saint-Georges, Ecolier de Cluny, Hist. cavalières, La Lescombat, Mlle de Choisy, Moulin d'Heilly, Mystères de l'île St-Louis, Les Œufs de Pâques. Le Pauvre diable, Soirées du Lido, Trois Rohan. **Mme Roger de Beauvoir** Confidences de Mlle Mars, Sous le Masque. **H. Bréhade** Chasse en Algérie. **Mme Beecher Stowe** Case de l'oncle Tom, Souvenirs heureux **Princesse de Belgiojoso** Asie-Mineure et Syrie. **C. Bell** Scènes de la vie de Château. **Benjamin Constant** Adolphe. **A. de Bernard** Le Portrait de la Marquise **Charles de Bernard** Les Ailes d'Icare, Un beau-Père, L'Ecueil, Gentilhomme Campagnard, Gerfaut, Un homme sérieux, Nœud Gordien, Le Paratonnerre, Le Paravent, Peau du Lion et chasse aux Amants. **Bern. de St- Pierre** Paul et Virginie. **Berthet** La Bastide Rouge, Les Chauffeurs, Dernier Irlandais, La Roche Tremblante. **Berthoud** Secrets de Femme. **C. Berton** Rosette. **A. Blanquet** Belle Féronnière, Maîtresse du Roi, *** Hommes du Jour, Salons de Vienne et de Berlin. **C. Bodin** La Cour d'Ass., Mém. d'un Confesseur. **Ch. de Bolgne** Pet. Mem. de l'Opéra. **L. Boulihet** Mélanis, conte. **H. Bravard** L'bon. des Femmes, Une petite Ville, Revanche de Georges Dandin. **Ad. de Bréhat** L'Amour au Nouv.-Monde, Amoureux de vingt ans, Amours du beau Gustave, Amours d'une noble Dame, L'Auberge du Soleil d'Or, Le Bal de l'Opéra, Cabane du Sabotier, Chasseurs d'homme, Chasseurs de Tigres, Chât. de Villebon, Chauffeurs indiens, Les Chemins de la Vie, Cousin aux millions, Deux Amis, Drame à Calcutta, Drame à Trouville, Une Femme étrange, Hist. d'Amour, Orphelins de Trégunerec, Scènes de la vie contempor., La Sorcière Noire, Vengeance d'un Mulâtre. **Brillat-Savarin** Physiologie du Goût **Max. Buchon** En Province. **Bulwer** La fam. Caxton, Le Jour et la Nuit. **E. Carlen** 2 jeunes Femmes. **E. Carrey** L'Amazone—8 jours sous l'Equateur, Les Métis de la Savane, Les Révoltés du Para, La Dernière des N'hambahs. **H. Castille** H. de ménage, **Champfleury** Les Excentriques. Sensations de Josquin, Souv. des Funambules, Succession le Camus. **Chateaubriand** Atala, René, Dern. Abencérage, Essai sur la Littér. anglaise, Etudes Histor., Gén. du Christianisme, Hist. de France, Itiner. de Paris à Jérusalem, Les Martyrs, Les Natchez, Le Paradis perdu, Les Quatre Stuarts, Voy. en Amérique, **E. Chevalier** Dern. Iroquois, Fille des Indiens Rouges, La Huronne, Les Nez-Percés, Peaux-Rouges et Peaux-Blanches, Les Pieds-Noirs, Poignet-d'Acier, La Tête-Plate, **G. Claudin** Point et Virgule, **Mme L. Colet** Quarante-Cinq Lettres de Béranger. **H. Conscience** L'Année des Merveilles, Aurélien, Batavia, Bourgeois de Dartingen, Bourgmestre de Liege, Chemin de la Fortune, Le Conscrit, Coureur des Grèves, Démon de l'Argent, Démon du Jeu, Drames Flamands, Fiancée du Maître d'Ecole, Fléau du Village, Gant perdu, Gentilhomme pauvre, Guerre des Paysans, Le Guet-Apens, Heures du Soir, Hist. de deux Enfants d'Ouvriers, Jeune Docteur, Jeune Femme pâle. Lion de Flandre, Maître Valentin, Mal du Siècle, Marchand d'Anvers, Martyre d'une Mère, Mère Job. L'Oncle et la Nièce, L'Oncle Reimond, L'Orpheline, Pays de l'Or, Un Sacrifice, Le Sang humain, Scènes de la vie flamande, Souvenirs de Jeunesse, Tombe de fer, Tribun de Gand, Veillées flamandes, Voleuse d'Enfant. **H. Corne** Souv. d'un Proscrit polonais **P. Cornelille** Œuvres, **Comtesse Dash** Un Amour coupable, Amours de la Belle Aurore, Les Bal Masqués, Belle Parisienne, La Chaine d'or, La Chambre bleue, Château de la Roche-Sanglante, Châteaux en Afrique, La Dame du Château muré, Dernière expiation, Duchesse d'Eponnes, Duchesse de Lauzun, Femme de l'Avengle, Folies du cœur, Fruit défendu, Galant de la Cour de Louis XV, Régence, Jeunesse de Louis XV, Les Maitresse du Roi, Le Paro aux Cerfs, Le Jeu de la Reine, La jolie Bohémienne, Les Lions de Paris, Mad. de la Sablière, Mad. Louise de France, Mademoi. de la Tour du Pin, La Main gauche et la Main droite, Marquise de Parabère, Marquise sanglante, Neuf de Pique, Poudre et la Neige, Princesse de Conti, Un Procès criminel sous la Pompadour, Le Roi au bal du Diable, Secrets d'une Sorcière, Le Sorcière du Roi, Soupers de la Régence, Suites d'une faute, Trois Amours, **Général Daumas** Le grand Désert, **Delécluze** Dona Olimpia, Mademoi. Justine de Liron, La Première Communion. **E. Delessert** Voyage aux Villes maudites. **Delfau** Aventures Parisiennes. **Dickens** Contes de Noël, Contes d'un inconnu, Contes pour le jour des Rois, Histoire et ses récits du foyer, Neveu de ma tante. **Didier** Une Fille de Roi, Madame Georges, **M. Du Camp** Salon de 1857, Les Six aventures. **A. Dumas** Acté, Amaury, Ange Pitou, Ascanio, Aventure d'Amour, Avent. de John Davys, Les Baleiniers, Bâtard de Mauléon, Black, Les Blancs et les Bleus, Bouillie de la comtesse Berthe, Boule de Neige, Bric-à-Brac, Un Cadet de famille, Capitaine Pamphile, Capitaine Paul, Capit. Rhino, Capit. Richard, Catherine Blum, Causeries, Cécile, Charles le Téméraire, Chasseur de Sauvagine, Château d'Eppstein, Cheva. d'Harmental, Cheva. de Maison-Rouge, Collier de la Reine, La Colombe, Compagnons de Jehu, Comte de Monte-Cristo, Comtesse de Charny, Comtesse de Salisbury, Confession de la Marquise, Conscience l'Innocent, Création et Rédemption : Docteur Mystérieux,—La fille du Marquis, Dame de Monsoreau, Dame de volupté, Les deux Diane, Les deux Reines, Dieu dispose, Drame de 93, Dr. de la Mer, Drames galants : La Marq. d'Escoman, La Femme au Collier de Velours, Fernande, Une Fille du Régent, Filles, Lorettes et Courtisanes, Le Fils du forçat, Les Frères corses, Gabriel Lambert, Les Garibaldiens, Gaule et France, Georges, Gil Blas en Californie, Grands Hommes en robe de chambre : César — Henri IV — Louis XIII et Richelieu, Guerre des Femmes, Hist. d'un Casse-Noisette, Les Hommes de fer, L'Horoscope, L'Ile de feu, Impres. de voyage — en Suisse, en Russie, Une année à Florence, L'Arabie heureuse, Bords du Rhin, Capitaine Arena, Le Caucase, Le Corricolo, Midi de la France, De Paris à Cadix, Quinze Jours au Sinaï, Le Speronare, Le Véloce, Villa Palmieri, Ingénue, Isabel de Bavière, Italiens et Flamands, Ivanhoe de W. Scott, Jacques Ortis, Jacquot sans Oreilles, Jane, Jehanne la Pucelle, Louis XIV et son Siècle, Louis XV et sa Cour, Louis XVI et la Révolution, Louves de Machecoul, Mad. de Chambray, Maison de Glace, Maître d'Armes, Mariages du Père Olifus, Les Médicis, Mes Mémoires, Mém. de Garibaldi, Mém. d'un Avengle, Mém. d'un Médecin (Balsamo), Le Meneur de Loups, Mille et un Fantômes, Les Mohicans de Paris, Les Morts vont vite, Napoléon, Nuit à Fontainebleau, Olympe de Clèves, Le Page du Duc de Savoie, Parisiens et Provinciaux, Pasteur d'Ashbourn, Pauline, Pascal Bruno, Un Pays inconnu, Père Gigogne, Père la Ruine, Le Prince des Voleurs, Princesse de Monaco, Princesse Flora, Les Quarante-Cinq, La Régence, La Reine Margot, Robin Hood le Proscrit, Route de Varennes, Le Salteador, Salvator, Souvenirs d'Antony, Les Stuarts, Sultanetta, Sylvandire, La Terreur Prussienne, Testament de M. Chauvelin, Trois Maîtres, Trois Mousquetaires, Trou de l'Enfer, La Tulipe Noire, Vicomte de Bragelonne, Vie au Désert, Une vie d'Artiste, Vingt ans après.

Boulogne (Seine) — Imp. Jules Boyer et Cie.